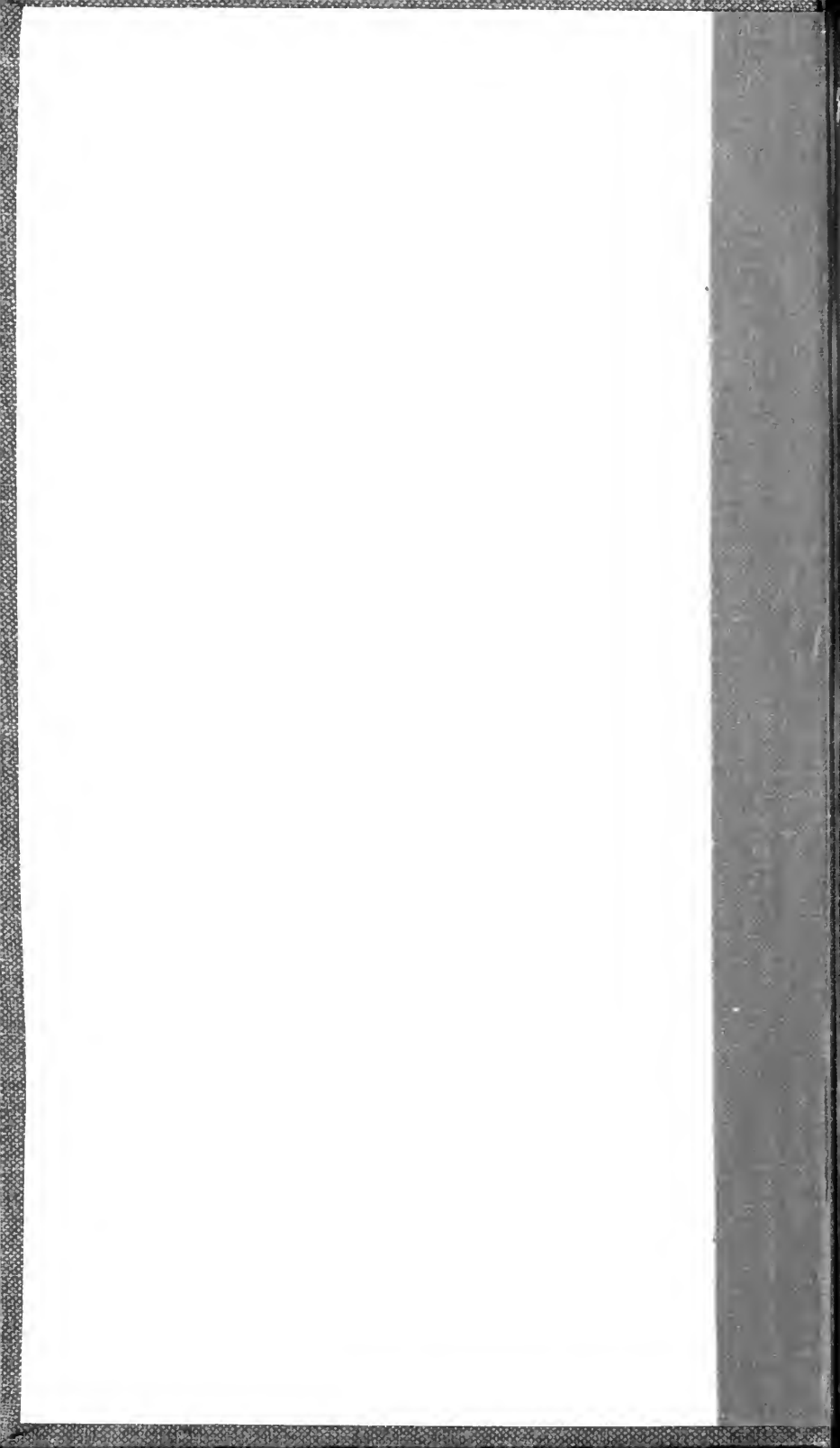


UNIV. OF  
TORONTO  
LIBRARY











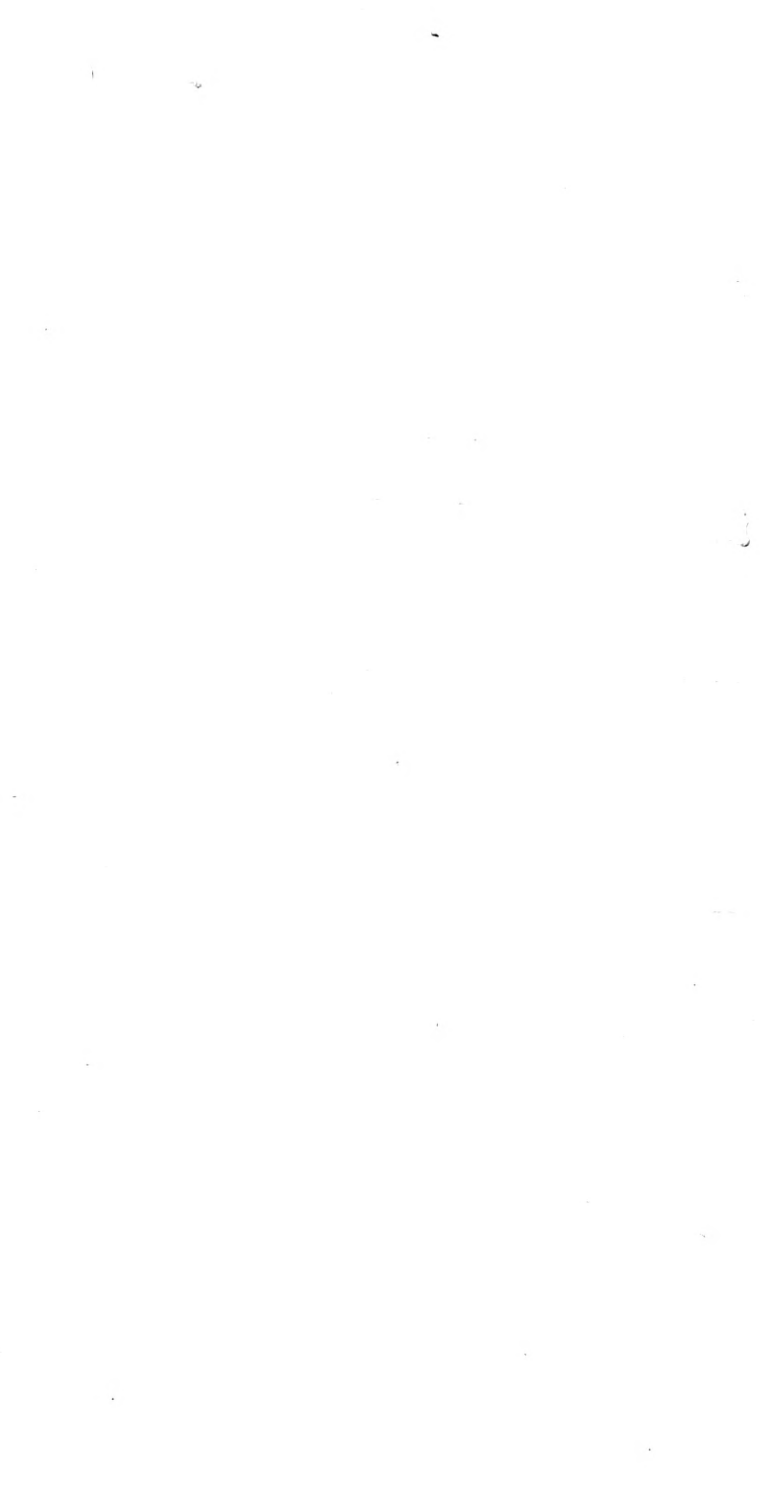


*N O U V E A U X*  
**M Ê L A N G E S**  
*S U R*  
**DIFFÉRENTS SUJETS.**

---

*T O M E I.*

---



*N O U V E A U X*  
*M Ê L A N G E S*

*S U R*

*D I F F É R E N S S U J E T S ,*

*C O N T E N A N T*

*D E S E S S A I S D R A M A T I Q U E S ,*

*P H I L O S O P H I Q U E S*

*E T*

*L I T T É R A I R E S .*

---

*Hæc' nuga Seria ducent.*

*HORAT. Art. Poet.*

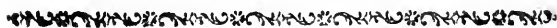
---

*T O M E P R E M I E R .*



*A B O U I L L O N .*

*'Aux dépens de la Société Typographique.*



*M. DCC. LXXXI*

438142  
23.8.45

PQ

1981

D5

1781

2.1

---

## D É D I C A C E.

*C'est le nom le plus cher à mon cœur que je voulois placer à la tête de ces foibles essais. Je me faisois une douce satisfaction de lui consacrer publiquement mon premier & mon dernier hommage. Il s'adresse à la bienfaisance. La modestie qui le refuse, impose à ma reconnoissance un silence pénible. Ce qu'il me coûte y met un prix. Elle me permettra du moins de lui offrir à la fois le sacrifice & l'hommage. Ce dernier seroit éternel, s'il pouvoit durer autant que le sentiment qui l'inspire.*

PRÉFACE.





# P R É F A C E

D E

## L A V E S T A L E.

Peu de tragédies ont eu une destinée plus singulière , & , j'aime à le penser , moins méritée que celle - ci. Son histoire pourroit fournir quelques détails neufs & piquans à celle du théâtre. Je me dois l'avou qu'aucune ne fut écrite avec des intentions plus pures , & , j'ose ajouter , plus utiles. Jamais il n'y en eut cependant de proscrire avec plus de rigueur. Deux ordres puissans , le Clergé & la Magistrature , semblerent se réunir , l'un pour la condamner , l'autre pour la flétrir.

Etonné de cette espèce de persécution , je dus l'être bien davantage , lorsque je fus témoin de la tolérance qu'on eut ensuite pour deux autres ouvrages de ce genre , qui avoient en partie le même but. Deux ans après qu'on eut défendu jusqu'à l'impression de la *Vestale* , pendant qu'on punissoit encore des malheureux qui avoient spéculé sur cette défense , on laissa imprimer & vendre *Mélanie* librement ; & quatre ans après la publication de cette dernière , les *Druides* parurent sur la scène où l'on n'avoit pas permis à *Ericie* de se montrer. On eut dit que cette malheureuse *Ericie* avoit épuisé toutes

Tome I.

A

les difficultés , & qu'il n'en restoit plus à faire. Le mérite , si c'en est un , d'avoir vu le jour la première , n'a pas été pour elle un avantage. J'espérois , je l'avoue , des encouragemens où je n'ai trouvé que des dégoûts.

Lorsque je voulus tenter la carrière difficile du théâtre , j'y portai une disposition peut-être rare , la défiance de mes talens. Je cherchai quelques sujets assez neufs , assez intéressans pour y suppléer. Parmi le petit nombre de ceux que j'avois entrevus , je me déterminai d'abord pour celui-ci.

Mon dessein , je ne le dissimule point , a été de mettre nos religieuses sur la scène ; elles ne pouvoient y paroître décentement en guimpe & en voile ; j'ai cherché dans l'ancienne Rome des vierges dont je leur ai donné le masque & les habits. Pour remplir mon objet , j'ai pris toutes les libertés que j'ai cru nécessaires ; je me suis écarté de l'histoire des Vestales pour me rapprocher de celle de nos couvens. J'ai attaqué deux abus condamnables , les vœux indiscrets , & les vœux forcés. J'ai prétendu exciter quelque pitié en faveur des victimes infortunées de l'injustice paternelle , apprendre aux peres que la nature a fixé à leurs droits des bornes au de-là desquelles leur autorité n'est plus que tyrannie. Sans penser à rendre l'état monastique odieux , sans chercher à en détourner les jeunes personnes , j'ai voulu les mettre en garde contre la séduction. J'ai tâché de présenter une morale vraie , sans doute nécessaire ,

incapable de produire aucun mal, & qui pouvoit être utile.

Tel a été mon but : je ne l'ai pas perdu de vue un instant. Flatté principalement de l'effet moral qu'il pouvoit produire au théâtre, aspirant uniquement à me le procurer, mais sentant que la délicatesse du sujet pouvoit l'en écarter, j'ai apporté la plus grande attention à éviter tout ce que j'ai présumé devoir multiplier les obstacles. J'ai sacrifié des détails qui se présentoient en foule : & si l'événement m'empêche de m'applaudir de ma circonspection, il ne m'en fait pas repentir.

J'ai cru devoir cette observation à ceux qui ont traité de foiblesse & de timidité ce que j'appelle circonspection. Je dois aussi une réponse à ceux qui m'ont accusé d'audace & de licence ; car j'ai été en butte aux jugemens les plus contradictoires & les plus opposés ; & selon les personnes, j'ai paru en même tems timide & hardi.

C'est du nom de *libelle impie* que fut qualifiée cette piece, dont, je le répète, le sort a été fort extraordinaire, lorsque de la comédie elle eut passé à la police, & de-là dans les mains d'hommes graves & austères, consultés pour la première fois, & qui ne furent sans doute pas peu surpris de l'être sur un ouvrage de ce genre. Malgré la sévérité de leur jugement, je doute qu'ils en aient pu condamner la morale. Je croirois leur faire tort en pensant autrement. En me donnant le droit de les trouver injustes, ils ne m'ont pas donné celui de

l'être. Leur sagesse s'est allarmée sans doute du tableau des passions dont une religieuse est la victime. Je n'ai rien à répondre à cette délicatesse. On ne pense pas tout-à-fait dans les écoles comme dans le monde. Je n'exige pas de nos ecclésiastiques qu'ils connoissent le théâtre, où ils ne vont jamais, puisque, d'après leurs principes, ils n'y doivent point aller, & qu'ils sentent que l'art s'exerce principalement sur le choc de ces mêmes passions.

Ce qui les a révoltés, ce sont les discours d'Éricie à la jeune Emire. Ils peuvent, en effet, tomber sur la plupart de nos couvens. Ils n'ont pas vu qu'une fille forcée de se renfermer dans un cloître, où elle a passé cinq ans à souffrir, où sans doute elle a souvent entendu les gémissemens de quelques-unes de ses compagnes sacrifiées comme elle, doit haïr sa situation, empêcher, si elle a de l'humanité, que d'autres viennent partager ses malheurs & ses chaînes. Les peintures qu'elle fait sont d'après ses sentimens : elle n'a que celui de ses souffrances. Une religieuse pénétrée de la sainteté de son état, auquel elle est réellement appelée, n'y trouve que de la satisfaction ; son ame heureuse & tranquille n'aperçoit que le bonheur autour d'elle. Si elle parle à une aspirante, elle lui tiendra un langage différent ; elle jugera de tous les cœurs par le sien qui est en paix. Éricie auroit-elle dû parler du ton de cette dernière ? J'ai fait sûrement beaucoup de fautes dans mon ouvrage ; mais si j'avois fait celle-là, les comédiens ne l'auroient pas reçu, & le gouvernement

n'auroit pas eu la peine de leur défendre de le jouer.

J'ai mis dans la bouche d'Éricie les expressions que j'ai jugé convenir à sa situation ; & qu'ont-elles donc de si condamnable ? Elle dit à Emire que les filles sacrifiées par la dureté de leurs parens , vivent dans les larmes & dans le désespoir ; qu'elle doit se défier d'un instant de ferveur qui peut ne pas durer ; qu'elle ne connoît point le monde ; qu'elle le regrettera peut-être un jour ; que les passions peuvent s'éveiller dans son sein , la surprendre au milieu du calme de la solitude , & lui ôter la précieuse tranquillité dont elle jouit.

La suppression de cette scène auroit vraisemblablement rendu mes censeurs plus faciles ; mais je n'ai pas cru leur devoir ce sacrifice , parce qu'elle tient à l'exposition sur laquelle je pense qu'elle jette quelque intérêt ; & peut-être est-elle adroite , en ce qu'Éricie , sans faire aucune confidence à Emire , instruit le spectateur de l'état de son ame.

La fatalité particulière qui a semblé diriger toute la sévérité contre moi , & ne laisser que de l'indulgence pour les autres , s'est encore manifestée ici bien singulièrement. En me faisant un crime des réflexions d'Éricie à Emire , on n'en a pas fait un à Mélanie de raconter au curé celles qu'elle a entendues dans la bouche d'une religieuse mourante , & prête à finir une vie tourmentée comme celle d'Éricie. La situation est cependant la même , ainsi que l'intention de la scène. La seule différence est qu'elle est en récit dans *Mélanie* , & en action dans

la *Vestale*. Je m'applaudis de l'avoir conservée ; & si quelque chose doit me confirmer que l'idée en étoit heureuse , c'est qu'elle n'est point échappée à l'auteur de *Mélanie*.

Si un personnage ne doit plus parler conformément à son caractère & à ses sentimens , que deviendra le théâtre ? On mettra dans la bouche de Zayre les sermons de Iusignan. On étoit moins difficile autrefois. Les doutes de Zayre sur une foi qui lui est encore nouvelle ; les regrets d'Alzire de ce que la loi qu'elle vient d'embrasser lui défend de se donner la mort , n'ont scandalisé personne. On écoute encore , sans crier à l'impiété , cette tirade de Stratonice dans *Polyeucte* :

Ce n'est plus cet époux si charmant à vos yeux ;  
C'est l'ennemi commun de l'état & des Dieux ,  
Un méchant , un infame , un rebelle , un perfide ,  
Un traître , un scélérat , un lâche , un parricide ,  
Une peste exécration à tous les gens de bien ,  
Un sacrilège impie , en un mot , un Chrétien.

On n'a pas trouvé ces invectives indécentes dans la bouche d'une payenne. Mais si *Polyeucte* paroïsoit aujourd'hui pour la première fois , on proscriroit impitoyablement ces vers. On ne les dit encore au théâtre que parce qu'on les y récite depuis long-temps. Autrefois qu'on croyoit plus , on s'alarmoit moins. Aujourd'hui l'on croit beaucoup moins , & l'on s'alarme davantage.

Supposons ce qui n'est pas , ce qui étoit très-

éloigné de mon intention ; ma piece auroit produit cet effet : elle auroit empêché quelques jeunes filles de se faire religieuses. Où seroit le mal qu'il y en eût moins ? Où est la nécessité de les multiplier ? Je ne rappellerai point ici les argumens si souvent répétés en faveur de la population ; je laisse aux célibataires le soin de décrier le célibat. Mais pourquoi renvoyer toutes les saintes dans les cloîtres, où leurs vertus ne passent pas l'enceinte de leurs murs, & sont perdues pour le monde ? Qu'elles y restent, qu'elles l'édifient par leurs exemples. Une mere de famille pieuse, élevant ses enfans, les instruisant dans la religion, les formant aux mœurs, n'est-elle pas aussi respectable que la vierge qui a passé une vie inutile au fond de son couvent, occupée d'exercices édifiants sans doute, qui ont pu lui être salutaires, mais dont la société n'a retiré aucun profit ? Si le goût, un attrait invincible, une grace particulière en appellent quelques-unes à l'état religieux, ma tragédie ne les détournera point de leur vocation. Elle les avertira qu'on regrette quelquefois d'avoir pris des engagements ; elle pourra les leur faire retarder jusqu'à ce qu'elles soient sûres d'elles-mêmes, & ceci certainement n'est point un mal.

J'en attendois encore un autre bien. Elle pouvoit effrayer les peres injustes, en détourner quelques-uns de ces barbaries qui font gémir la nature ; & ce succès auroit flatté mon cœur. J'ai du moins la satisfaction d'avoir travaillé pour l'obtenir. J'ai vu les bons citoyens rendre justice à mon but, & applaudir.

dir à mes efforts. Après avoir effuyé tant de contradictions , i. doit m'être bien permis de m'arrêter un instant sur les consolations que j'ai reçues. Quelques-unes me viennent des étrangers qui ont bien voulu s'approprier la *Vestale* par des traductions que l'on joue dans plusieurs grandes villes d'Allemagne. Elle a obtenu le même honneur en Italie , où pendant qu'elle étoit proscrite à Paris , elle a été représentée sur presque tous les théâtres , sur celui de Bologne , même dans les Etats du Pape. Elle le doit à M. le Marquis François Albergati Capacelli , qui honore les lettres & les cultive. Auteur de plusieurs pieces originales estimées , des traductions de *Phédre* , *Inès* , *D. Pedre* , &c , il n'a point dédaigné de s'occuper aussi de celles de la *Vestale* , & des deux autres drames qui la suivent. Je saisis cette occasion de lui témoigner publiquement ma reconnaissance , & le prix que j'attache à ses talens & à son amitié. Les premiers ne flattent pas moins ma vanité , que l'autre n'est chère à mon cœur.

Il eut été cruel & douloureux pour moi de ne savoir mon ouvrage accueilli que dans les pays étrangers ; il m'est bien doux de reconnoître qu'il a obtenu le même avantage dans plusieurs endroits de ma patrie (1). La délicatesse & les ménage-

---

(1) Si la proscription que la *Vestale* essuyoit à Paris , la poursuivait dans quelques villes , elle ne put l'atteindre dans plusieurs où on la joua , & entre autres , à Toulouse , sans aucune réclamation. Récemment en-



mens qui en ont empêché la représentation à Paris , n'ont pas eu lieu dans toutes les provinces. Les abus contre lesquels je m'élève y sont aussi communs. Il y a peu de petites villes où il n'y ait plusieurs couvents ; & en général, ils sont plus peuplés que ceux de la capitale. C'est le tombeau de presque toutes les filles de la pauvre noblesse. L'orgueil aime mieux les y ensevelir, que de se permettre des mésalliances. On pouvoit y jouer utilement la *Vestale* : Et si l'on ne m'a point trompé, elle y a produit quelquefois l'effet que je desirois, sans entraîner aucun des inconvéniens qu'on affectoit de craindre. En effet, on ne conduit guere au spectacle

---

core on l'a donnée à Rouen avec des circonstances flatteuses. L'hôtel-de-ville, lorsqu'il céda le terrain sur lequel on a construit la salle de la comédie, se réserva deux représentations chaque année au profit des hôpitaux, & le droit d'indiquer les pièces qui seroient jouées ces deux jours. Son choix tomba sur *Ericie* pour le spectacle du 8 Mars 1780. Elle procura aux pauvres une recette assez abondante pour engager le directeur de la comédie à la redonner quelques jours après à son profit. On trouvera de l'égoïsme dans cette note ; je ne me le dissimule point. Mais je le répète, après les désagréments que j'ai essuyés, les clameurs qui se sont élevées contre moi, & que j'ai au moins le droit de trouver injustes, lorsque j'ai vu un Corps-de-ville respectable juger plus favorablement de mon ouvrage, & le croire propre à remplir ses vues charitables & bienfaisantes, je n'ai pu me défendre de citer un fait qui m'honore, me flatte & me console.

les jeunes personnes qu'on destine au couvent. C'est aux cœurs simples, faciles & sensibles, c'est aux peres que je m'adresse; que les uns se tiennent en garde contre la séduction; que les autres écartent la violence. C'étoit le grand objet de mon travail; ce succès doit en être la récompense.

Après cette déclaration vraie, j'ai peu de chose à dire de la *Vestale* comme ouvrage dramatique. J'ai voulu faire une pièce simple; je ne lui ai donné que trois actes, parce que je n'ai pu en remplir davantage sans en ôter l'unité, & nuire à l'intérêt qu'elle peut avoir. Le nombre d'actes est toujours complet quand le sujet est plein. Je n'ai point abusé de la règle des vingt-quatre heures. En bornant l'étendue de mon drame, j'ai raccourci la durée de l'action. Elle commence à l'entrée de la nuit, & elle finit au point du jour.

Ma pièce étoit faite pour le théâtre. Je sens que c'est là seulement qu'elle peut valoir quelque chose. J'ignore combien de temps encore elle doit rester condamnée à ne paroître que dépouillée de son plus grand avantage. Je n'ai rien à ajouter sur ce sujet; mais qu'on me permette une réflexion.

On se plaint de la décadence de notre théâtre. La plupart des tragédies modernes brillent un moment sur la scène, & disparaissent ensuite pour toujours. On les accueille dans leur nouveauté; après quelques représentations, on les oublie. Ce n'est peut-être pas à leurs Auteurs qu'il faut s'en prendre. Les entraves qu'on leur impose, les empêchent de

se livrer à leur génie. Oseront-ils s'écarter des routes battues, s'exercer sur des sujets neufs, tant qu'ils craindront de voir leurs travaux inutiles ?

Les difficultés qui m'ont arrêté, sont sans doute de peu de conséquence relativement à moi. Mais elles peuvent se présenter devant un homme de génie, & l'étouffer en naissant. Qui travaillera avec succès, quand il sera forcé de se demander à chaque ligne : *Ceci n'est-il point trop fort ? me passera-t-on ce vers ?* Est-il possible alors que le dégoût ne se saisisse pas du poète ? Je le vois quitter la plume, abandonner une carrière dans laquelle il eut pu se faire honneur, rester dans l'oïveté, s'il a de la fortune ; s'il n'en a pas, renoncer à la gloire, travailler sans émulation, sans plaisir, préférer la médiocrité, qui ne connoît aucun de ces désagréments, & vivre oublié d'un travail obscur.

Je suis bien éloigné de me flatter d'avoir les talens nécessaires pour fournir avec quelque succès la carrière dans laquelle je m'étois peut-être indiscretement engagé. Mais j'espérois de l'indulgence de la part du Public, en faveur d'un drame qui avoit quelque chose de neuf, & des efforts que j'aurois faits dans la suite. J'avois entrevu quelques sujets qui manquent peut-être au théâtre ; ils sont assez intéressans par eux-mêmes pour suppléer au talent ; mais les encouragemens m'ont manqué ; les dégoûts ont affoibli cette activité, ce feu qui s'éteint si facilement, lorsqu'on ne voit rien qui le ranime. D'ailleurs, les obstacles que j'avois déjà rencontrés,

se feroient élevés encore ; mes sujets , quoique d'un genre différent , n'auroient pas été plus permis que celui-ci. J'aurois pu , comme un autre , en chercher & en trouver de communs. Mais sans génie , il est impossible de les traiter avec succès ; j'en ai fait la triste expérience. Il m'en falloit où l'on pût s'en passer , & où il suffit d'être sensible.



# É R I C I E

O U

## L A V E S T A L E , T R A G É D I E .

---

*Victima labè carens , & præstantissimâ formâ ,  
( Nam placuisse nocet ) vittis præsignis & auro ,  
Sistitur ante aras ; auditque ignara precantem :  
. . . . . Percussa que sanguine cultros  
Inficit in liquidâ prævisos jorsitan undâ.*

OVID. Metam. LIB. XV.

---

---

A C T E U R S.

**A**RELIE, *grande prêtresse de Vesta.*

ERICIE, *Vestale.*

EMIRE, *jeune aspirante au culte de Vesta.*

AURELE, *grand Pontife.*

OSMIDE.

TROUPE DE VESTALES.

TROUPE DE PONTIFES, ROMAINS,  
PEUPLE, SOLDATS.

*La scène est à Rome dans le temple de Vesta.*



# É R I C I E

O U

L A V E S T A L E ,

T R A G É D I E .



A C T E P R E M I E R .

---

S C E N E P R E M I È R E .

*Le théâtre représente le temple de Vesta ; le feu sacré est allumé sur l'autel ; il est nuit , & ce feu seul éclaire le temple. Les Vestales assemblées sont prosternées autour de l'autel.*

*ARLIE , appuyée d'une main sur l'autel.*

**D**e l'empire Romain Déesse protectrice ,  
Vierge auguste, Vesta, sois nous toujours propice!

16 ERICIE OU LA VESTALE,  
Que ces feux animés par ton souffle immortel,  
Sans s'éteindre jamais, brûlent sur ton autel.  
Tandis que le vainqueur & de l'Ebre & du Tage,  
Porte l'Aigle de Rome aux remparts de Carthage,  
Que Scipion foumet l'Africain indompté;  
Dans le sein de nos murs maintiens la liberté;  
Jette les yeux sur nous : ta prêtresse t'implore,  
Et t'apporte les vœux d'un peuple qui t'adore.

( *S'adressant aux Vestales qui se levent.* )

Et vous, filles du Ciel, dont les cœurs épurés,  
Aux devoirs, aux vertus sont ici consacrés,  
Pour qui les Dieux ont fait, dans ce paisible asyle,  
Loin des erreurs du monde, un sort doux & tran-  
quille ;

Rendez grace à Vesta, méritez ses bienfaits;  
Son culte doit remplir & borner vos souhaits.

( *Ericie soupire.* )

Déjà la nuit par-tout étend ses voiles sombres,  
Et l'Aurore demain, en dissipant les ombres,  
Ramenera le jour où le sage Numa  
Mit l'empire naissant sous l'appui de Vesta.  
L'Immortelle, en ce jour, attend de ses prêtresses,  
Des esprits dégagés des humaines foiblesses.

( *Trouble d'Ericie.* )

Pour vous y préparer, rappelez vos sermens :  
Rien ne sauroit briser vos saints engagements.

( *Nouvelle marque du trouble d'Ericie.* )

Songez à ce tombeau creusé pour la Vestale,  
Qui dans ce temple auguste apporte le scandale;  
Que pour vous il n'est point de légères erreurs,  
Que Vesta voit & lit dans le secret des cœurs.

Son



Son œil, toujours ouvert sur cet espace immense,  
Que n'arrête ni tems, ni bornes, ni distance,  
Pénètre également, embrassant l'univers,  
L'épaisseur de la terre & le crystal des airs;

( *Les Vestales sortent.* )

Allez-vous recueillir. Demeurez Ericie,  
Pour veiller cette nuit, le sort vous a choisie.

( *Elle lui montre le Feu sacré.* )

Conservez ce dépôt. Songez qu'à ces autels,  
La Déesse a reçu vos sermens solennels;  
Un murmure indiscret peut blesser l'Immortelle;  
Tremblez, soumettez-vous, & foyez digne d'elle.

---

## S C E N E I I.

ERICIE *seule, regardant Arclie qui s'en va.*

C'est ainsi qu'on me plaint!... impitoyables  
Dieux,

Avez-vous entendu ces sermens odieux?...

Je les désavouois; mon inflexible pere

Ordonna de mes jours l'hommage involontaire.

Déesse, tu le fais! indigne, hélas! de toi,

Pus-je t'offrir mon cœur, qui n'étoit plus à moi?...

Osride l'occupoit.... il le remplit encore;

Ici même, à tes pieds, je sens que je l'adore!

Connoît-il la douleur qui m'accable aujourd'hui?

S'informe-t-il des pleurs que je verse pour lui?

Donne-t-il des regrets à la triste Ericie?

M'aime-t-il?... Ah! ce doute empoisonne ma vie.

18 ERICIE OU LA VESTALE,  
Je t'offense, Vesta ! mais de mon souvenir,  
Cinq ans entiers n'ont pû l'éloigner, le bannir.  
Etouffe, anéantis cette flamme invincible ;  
Arrache-moi ce cœur si tendre, si sensible,  
Et qui ne fait qu'aimer.

---

S C E N E I I I.

ERICIE, EMIRE.

EMIRE.

Le zele me conduit,  
Ne me refusez pas : souffrez que cette nuit  
Je partage les soins dont vous êtes chargée.  
Au culte de Vesta je vais être engagée !  
De cet espoir flatteur que j'aime à me remplir !  
Je viens, auprès de vous, apprendre à la servir.

ERICIE *la regardant avec attendrissement* :  
Malheureuse !

EMIRE.

Daignez...

ERICIE.

Vous êtes libre... Emire...

( *En se détournant.* )

Ainsi qu'elle, autrefois, on voulut me séduire.  
Sa jeunesse imprudente aux fers vient se livrer ;  
Et tout le monde ici conspire à l'égarer !

C'est ce qu'on nomme zèle... Ah ! votre ame  
ingénue

De nos engagemens , sent-elle l'érendue ?

EMIRE.

Je viens chercher ici le repos & la paix ,  
Avec vous , de Vesta partager les bienfaits ,  
Votre félicité... Vous pleurez , Ericie.

ERICIE.

Quels bienfaits !

EMIRE.

De ces pleurs que mon ame est saisie !  
Dans ce séjour sacré connoît-on la douleur ?  
On m'a dit qu'il étoit l'asyle du bonheur.

ERICIE.

On l'égare ; je dois l'éclairer sur l'abîme.  
Non , la compassion ne sauroit être un crime.  
Emire... l'on vous trompe... écoutez l'amitié ;  
Votre sort m'attendrit... je cede à la pitié...  
On n'en eût point pour moi... je dois un autre  
exemple.  
Vous cherchez le bonheur... il n'est pas dans ce  
temple.

EMIRE.

O Ciel !

ERICIE.

Dans son enceinte habitent la terreur ,  
Les regrets dévorans , le désespoir rongeur.  
Sous le poids des devoirs toujours l'ame y soupire ;  
Un vautour éternel sans cesse l'y déchire.

20 ERICIE OU LA VESTALE,

Les sanglots au dehors n'osent point s'exhaler ;  
On repousse des pleurs, qui craignent de couler.  
La vertu même, ailleurs, si douce, si paisible,  
Y fait notre supplice, & le rend plus terrible.

EMIRE.

Quoi, l'on souffre en ces lieux ! mon esprit confondu  
Ecoute, en frémissant, & n'est point convaincu..  
Vous m'éprouvez peut-être ?... Ah ! pardonnez,  
prêtresse !

Rome fait que vos jours sont chers à la Déesse,  
Et qu'un bonheur tranquille embellit vos momens.

ERICIE.

Rome n'est pas témoin de nos gémissemens,  
Des cris du désespoir, dont ces lieux retentissent.  
On nous vante... & nos fers, sur nous, s'appesantissent ;

L'épaisseur de ces murs en cache à tous l'horreur..  
Vous ne connoissez pas les souffrances du cœur.

Emire, croyez-moi : combien d'infortunées,  
Comme vous, à Vesta, par le zèle amenées,  
Gémissant, mais trop tard, de leurs vœux indiscrets,  
Dans un silence affreux, dévorent leurs regrets !

Il en est... elles sont plus à plaindre peut-être,  
Qui victimes du rang où le sort les fit naître,  
Et de l'ambition de leurs peres cruels,  
Vinrent, avec douleur, jurer à ces autels,  
De ne quitter jamais cette enceinte profonde,  
Tandis que tous leurs vœux les appelloient au  
monde,

Au monde qui pouvoit offrir seul à leurs yeux  
Une félicité, qu'on ignore en ces lieux.  
Ce temple, où doit finir leur obscure carrière,

Entre elles & le siecle élève une barriere ;  
On voudroit la franchir , y rentrer ; mais le ciel  
Oppose à leur retour un obstacle éternel.  
Au-delà de ce mur , qui de tout les sépare ,  
Leur ame à chaque instant se transporte & s'égare ,  
Et leurs vœux vont chercher , au milieu des Romains ;  
Un bonheur qui les fuit , & de nouveaux destins ;  
Mais leurs jours sont liés à ce temple funeste ;  
L'illusion s'éloigne , & le désespoir reste ;  
On sent plus vivement la rigueur de son sort ,  
Et pour briser sa chaîne , on appelle la mort ;  
La mort sourde à leurs cris , trahit leur espérance.  
Leurs regrets , chaque jour , s'exhalent en silence.  
Que dis-je ? L'une à l'autre a soin de les cacher.  
Dans le monde du moins on peut les épancher  
Dans le sein d'une amie , avec soi gémissante ;  
Mais ici , la douleur n'est point compâtissante ;  
Le cœur n'y trouve pas , dans ses troubles affreux ,  
Le plaisir d'être plaint , le seul des malheureux.

## EMIRE.

Rien ne peut m'effrayer ; c'est mon goût , c'est mon  
zele ,  
Qui conduisent mes pas aux pieds de l'Immortelle.  
Le monde est peu pour moi ; jamais son souvenir  
Ne pourra , dans mon cœur , exciter un soupir.  
Eh , quels sont ses attraits ? Mon ame indifférente  
A senti le néant des plaisirs qu'il nous vante.  
Les vices sont par-tout érigés en vertus ,  
Le crime est triomphant , & les Dieux méconnus.

## ERICIE.

Vous le connoissez peu ; votre heureuse innocence

Le peint d'après l'erreur qui suit toujours l'enfance.  
La liberté, pour vous, est-elle sans attraits ?

## EMIRE.

Mais cette liberté, qui cause vos regrets,  
De mon sexe, dit-on, n'est jamais le partage.  
Victime de la mode, esclave de l'usage,  
Il faut prendre un époux par devoir, non par choix ;  
Ramper sous son pouvoir, obéir à ses loix,  
Supporter ses défauts, honorer ses caprices,  
Le chérir, respecter jusqu'à ses injustices.  
Ah ! peut-on désirer cet état odieux ?  
La paix & le bonheur m'attendent dans ces lieux.

## ERICIE.

Vous les y trouveriez, votre cœur est tranquille.  
Sans doute à l'innocence ils offrent un asyle !...  
Mais le tems changera cet état précieux,  
Et levera le voile étendu sur vos yeux.  
Jeune, dans l'âge heureux, où soi-même on s'ignore,  
Emire, votre cœur ne vous dit rien encore ;  
Vos sens restent muets, tout sert à les calmer :  
La nature sommeille... elle va s'animer.  
Le tems fuit, l'âge vient, où votre ame attendrie  
Sortira du repos qui la tient assoupie ;  
Elle va ressentir des mouvemens confus ;  
Vesta, qui la remplit, ne lui suffira plus.  
De vos premiers desirs, inquiète, étonnée,  
Vous allez souhaiter une autre destinée.  
Ce monde, qu'aujourd'hui vous trouvez odieux,  
Sous un jour différent va se peindre à vos yeux...  
Il ne sera plus tems ; & cette solitude  
Aigrira vos ennuis & votre inquiétude.

Que feroit-ce, grands Dieux ! si quelque objet  
flatteur,

Dans cette nuit profonde, éclairoit votre cœur !  
Si votre ame embrasée en appelloit une autre !  
Si cette ame voloit au devant de la vôtre !  
Le trouble augmenteroit : quel seroit votre appui ?  
Vous cherchiez la paix ; mais la paix auroit fui.  
Je lis dans vos regards ; je vous étonne , Emire.  
Craignez votre innocence : elle aide à vous séduire.  
Je vous parle un langage, en ces lieux , étranger ,  
Et je veux , loin de vous , écarter le danger.

EMIRE.

Quel danger inconnu peut causer tant d'alarmes ?  
Je vous entends gémir... J'en dois croire vos larmes.  
Loin d'un pere chéri , qui me tendoit les bras ,  
Le desir d'être heureuse , ici guidoit mes pas....

ERICIE *l'interrompant.*

Vous me parlez d'un pere... Ah , sans doute il vous  
aime ?...

EMIRE.

Oui , mon projet l'afflige : il me coûte à moi-même.

ERICIE.

Emire.... il vous chérit ! ... vous pouvez le quitter !..  
Sentez votre bonheur , sachez le mériter :  
Retournez dans ses bras , & consolez sa vie.  
Hélas ! que votre sort doit exciter l'envie !  
Il vous aime !... ah , combien dans ces lieux de  
douleurs ,

Des peres rigoureux font répandre de pleurs !  
Les préjugés , l'orgueil , le sexe , un droit d'ainesse

24 ERICIE OU LA VESTALE,

Sur un de leurs enfans rassemblent leur tendresse;  
Et pour mieux l'enrichir, le conduire aux honneurs,  
A sa grandeur future ils immolent ses sœurs.  
Cruels, il ne s'élève en vous aucun murmure  
Contre un partage affreux, dont frémit la nature!  
Emire, heureuse Emire, abandonnez ces lieux;  
Du don qu'ils vous ont fait, remerciez les Dieux;  
Et n'imaginiez pas que vous pouvez leur plaire  
En privant de vos soins la vieillesse d'un pere,  
Et que cet abandon par eux vous est prescrit.  
Croyez-en votre cœur : cette erreur de l'esprit,  
Que la foiblesse adopte, & la raison abjure,  
Ouvrage en même tems les Dieux & la nature.

EMIRE.

Mon devoir n'est-il pas d'immoler tout aux Dieux ?

ERICIE.

Ils veulent que l'on soit bon & juste comme eux.  
Eh, qui peint mieux, hélas, leur clémence im-  
mortelle,

Emire, si ce n'est la bonté paternelle ?

Il faut servir les Dieux & chérir ses parens.

Qu'il est cruel, en eux, de trouver des tyrans !

EMIRE.

Ce n'est qu'avec effroi que j'ose vous entendre....

Vesta, de ces chagrins, ne peut donc vous défendre !

ERICIE.

Vesta !... Ma fille... allez... laissez-moi seule..  
hélas !

Mes tourmens sont affreux... vous ne les sentez pas..  
Ignorez-les.

EMIRE.

Versez dans ce sein qui vous aime...



## ERICIE.

Il en est qu'on ne doit confier qu'à soi-même ;  
L'impuissante amitié ne sauroit les guérir.  
Laissez-moi.

---

## S C E N E I V.

ERICIE *seule.*

Ciel ! qu'un cœur, que l'amour vient  
remplir ,  
A de peine à contraindre un secret qui lui pèse !  
Quoi ! ne puis-je espérer que mon trouble s'apaise !  
Me verrai-je sans cesse, en proie à mes transports,  
Respirant à la fois le crime & les remords !  
Ton ame, heureuse Emire, est encore insensible !  
Cette jeune victime, innocente & paisible ,  
Dans ce temple fatal ignorant le danger ,  
Vole au devant du fer levé pour l'égorger ,  
Careffe le lien qui la tient enchainée ,  
Et ne voit que les fleurs dont elle est couronnée...  
Du sacrifice affreux je sens toute l'horreur !  
Ne puis-je, juste Ciel ! adoucir ta rigueur ?

( *Elle va auprès de l'autel.* )

Par des cœurs innocens tu veux être servie ,  
Vesta, change le mien : calme ce trouble impie ;  
Apporte, s'il se peut, dans ce sein agité ,  
L'innocence d'Emire & sa tranquillité ;  
Efface un souvenir qui toujours me déchire ;  
Oublier mon Amant est ce que je desiré, . . .

26 ERICIE OU LA VESTALE,  
Quel souhait !... qui m'eût dit, ô ciel ! que mon  
bonheur  
Seroit de le bannir aujourd'hui de mon cœur !  
A quels devoirs il faut que je le sacrifie !

---

S C E N E V.

ERICIE, au pied de l'autel.

OSMIDE.

OSMIDE, avançant avec inquiétude, & regardant de tous côtés.

Amour guide mes pas... oui, c'est elle...  
Ericie !... ( Il s'approche. )

ERICIE.

Osmide... où suis-je ? ô Ciel !... je revois... je  
me meurs.

OSMIDE.

Je reviens, à tes pieds, oublier mes malheurs.

ERICIE.

Osmide !... ah, près de moi, le transport qui t'amène,  
Expose mon honneur, & ta vie, & la mienne ?

OSMIDE, rapidement.

Dissipe ton effroi... Dans cet heureux moment,  
La fortune, à tes yeux, ramène ton amant.

Mon ame, sous ses maux, languissante, abatus,  
Aux Dieux qui m'accabloient, redemandoit ta vue.  
Las de gémir en vain, n'écoutant que l'amour,  
Au fond du bois sacré, qui borne ce séjour,

Je m'avance , entraîné par l'ardeur qui m'anime.  
Aux mortels aveuglés l'abord en est un crime :  
Rien ne m'arrête ... un Dieu sans doute m'a conduit,  
A chercher un passage , occupé jour & nuit ,  
Sous d'antiques débris je vois la terre ouverte ;  
Une route inconnue , à mes pas s'est offerte ;  
J'y descends , & je trouve un chemin ténébreux ,  
Qui s'étend sous la terre , & finit dans ces lieux.  
Tes surveillans sont tous occupés de la fête.  
Un ami , qui m'attend , assure ma retraite ;  
Il veille en ces détours ... Partage mon Bonheur ;  
Je me vois à tes pieds , je réclame ton cœur ;  
Cet amour , qui faisoit le charme de ma vie ....  
Me l'as-tu conservé ? Retrouvé-je Ericie ?

## E R I C I E.

Si je t'aime !... En quels lieux ?... Ah , qu'oses-tu tenter ?

OSMIDE , *avec transport.*

Tu m'aimes , Ericie ! eh , qu'ai-je à redouter ?  
La nuit nous sert ; ici tout le monde sommeille ;  
Nos tyrans sont absens ; l'amitié pour nous veille.  
Privé depuis cinq ans du bonheur de te voir ,  
Accablé de mon sort , déchiré , sans espoir ,  
Accusant tous les Dieux , & ton barbare pere ,  
Détestant & ma vie , & la nature entiere ,  
Sur ces murs odieux , où tu devois gémir ,  
Je ne portois jamais les regards sans frémir.  
Cent fois , sans ton danger , ta perte inévitable ,  
Ma main eût embrasé ce temple détestable.  
Flottant en vains projets pour changer tes destins ,  
Sur ton pere , sur moi , prêt à porter les mains ,  
De toutes les fureurs je fus long-tems la proie !...  
Mon ame , en ce moment , ne sent plus que sa joie ;

28 ERICIE OU LA VESTALE.

Tout sentiment fait place à celui de t'aimer ;  
Je te vois , je t'entends... rien ne peut m'allarmer.

ERICIE.

J'ai senti , comme toi , les tourmens de l'absence...  
Mais dans quel tems le ciel me rend-il ta présence ?  
Sous ces voiles sacrés , & sous ce vêtement ,  
J'ose revoir Osmide , écouter mon amant !...  
O Vesta ! ... fort affreux ! que tu nous es contraire !

OSMIDE.

N'impute rien au fort , n'accuse que ton pere ;  
Sa dureté farouche a causé nos malheurs...  
Le cruel , de son sang , auroit payé tes pleurs ,  
Si mon amour pour toi n'avoit pris sa défense.  
Ma haine , aux Immortels , a laissé ma vengeance ;  
J'ai vu qu'ils ont plongé dans le fond d'un cercueil ,  
Ton frere , cet objet si cher à son orgueil.

ERICIE.

Quoi , mon frere n'est plus !... Dans ce temple liée ,  
De l'auteur de mes jours je languis oubliée ;  
Il me laissa toujours ignorer ses destins.

OSMIDE.

Ta pitié le condamne... Écoutant ses chagrins ,  
Cédant tous ses emplois , il a quitté le monde ;  
J'ignore où l'a conduit sa misère profonde.  
Cachant son nom , son rang , évitant tous les yeux ,  
Le barbare est , dit-on , au service des Dieux...  
Qu'il aille à leurs autels expier sa furie ;  
Mais doit-il m'occuper ? ... Je suis près d'Ericie.

ERICIE.

Mon pere !

OSMIDE.

Tu le plains !... rappelle ses rigueurs.

ERICIE.

Il fit mon infortune, & ... je lui dois des pleurs.  
 En versant les poisons , hélas , sur ma jeunesse ,  
 Il s'est privé des soins que lui dut ma tendresse.  
 Je l'aurois consolé... Favorable à nos vœux ,  
 Il n'eût point élevé ce temple entre nous deux.  
 Osmide ... où sont ces jours , où mon ame éperdue ,  
 Sans crainte , sans remords , jouissoit de ta vue ;  
 Où libre , auprès de toi , brûlant des mêmes feux ,  
 Je pouvois me promettre un avenir heureux ...  
 Ils sont perdus pour nous.

OSMIDE.

Non , leur cours recommence.

Crois moi , notre bonheur est en notre puissance ;  
 Si l'amour dans ton ame est encore écouté.  
 Mes malheurs , mes tourmens ont assez éclaté.  
 Des fiers Publicola le sang coule en mes veines ;  
 Ce sang cher aux Romains attendris sur mes peines ;  
 M'assure d'un parti qui s'arme en ma faveur ...  
 Si tu m'aimes encor , consens à mon bonheur.  
 Le fort , devant nos pas , en applanit la route.

ERICIE.

Ai-je pu t'oublier ? ... Je l'aurois dû , sans doute.  
 Interroge ces lieux , où mon cœur déchiré ,  
 Implorant le trépas , sans cesse t'a pleuré.  
 A ces mêmes autels , témoins de ma tendresse ,  
 Contre toi , vainement , j'invoque la Déesse.

OSMIDE , *avec transport.*

Pardonne ... c'en est fait , ces lieux me sont ouverts ;

30 ERICIE OU LA VESTALE,  
Je viens te proposer d'abandonner tes fers,  
De venir avec moi, sous un ciel plus propice,  
De ton pere & des Dieux oublier l'injustice...  
Ose me suivre...

ERICIE.

Où suis-je ? ... & qu'est-ce qu'il prétend ?  
Songes-tu que Vesta nous voit & nous entend ?

OSMIDE, *rapidement.*

Que m'importe Vesta ? pour sauver ce que j'aime,  
Mon cœur audacieux braverait le ciel même...  
Mais, que dis-je ? les Dieux, de concert avec moi,  
M'ont ouvert le chemin qui m'amène vers toi.  
Rien ne peut t'empêcher de quitter cet asyle ;  
Un parti désormais me devient inutile ;  
Ton aveu me suffit ; je viens le demander....  
Approuve ... rien alors ne peut nous retarder.  
Un ami m'accompagne, & mes soins vont l'instruire.  
Pour préparer ta fuite, un jour peut nous suffire ;  
Demain, avec la nuit, je reviens te chercher.

ERICIE, *effrayée & courant vers l'autel.*

Qu'entends-je ? ... ciel ! ... Vesta ! ... d'où veut-on  
m'arracher ?

Fais descendre sur moi tes vengeances suprêmes,  
Avant que de ce temple...

OSMIDE, *avec douleur, s'approchant d'elle.*

Et tu dis que tu m'aimes !

ERICIE.

Tu redoubles mes maux... oui, je t'aime .. cruel !  
Mon cœur, par cet amour, est assez criminel ;  
Y mettrois-je le comble en quittant la Déesse ?

Non, Osmide, Vesta soutiendra sa prêtresse ;  
Elle me défendra du plus noir des forfaits....  
Je mourrai dans ces lieux...

OSMIDE, *s'éloignant avec une fureur étouffée.*

Tu ne m'aimas jamais...

J'étois venu, rempli d'amour & d'espérance....  
J'attendois un bonheur promis à ma constance...  
Adieu, tu veux ma mort, ... & j'y cours.

ERICIE, *quittant l'autel, & lui tendant les bras.*

Où fuis-tu ?

Cher amant ... Qu'ai-je dit ? ... Dieux !

( *Elle retombe appuyée sur l'autel.* )

OSMIDE *revenant.*

Qu'as-tu résolu ?

ERICIE *troublée, versant des larmes, & sans  
quitter l'autel.*

Vois ce temple, où m'enchaîne une affreuse promesse.  
Je ne suis plus à moi... je suis à la Déesse...  
Tu connois les sermens qui m'élignent de toi ...

OSMIDE, *avec vivacité.*

Que dis-tu ? Quels sermens ? ... Ils furent d'être à moi.  
Tes sermens m'ont promis une immortelle flamme ;  
Ce sont ceux qu'à tes pieds aujourd'hui je réclame.  
Songe qu'avant Vesta j'avois reçu les tiens,  
Que mes droits sont au moins aussi saints que les siens ;  
Je les tiens de ton cœur ; les met-il en balance  
Avec ceux que Vesta doit à la violence ?  
Si tu crois que l'autel ajoute à leur valeur,  
Tu juras à l'Amour : son temple est dans ton cœur.  
Il conserve sur toi le même privilège.  
Si ton ame, en fuyant, craint d'être sacrilège,

32 ERICIE OU LA VESTALE,

Tu le fus à l'Amour attesté tant de fois.

Ose rompre ta chaîne & rentrer dans tes droits ;

Ecoute ton époux , & rends-lui son amante.

ERICIE, *du ton de l'égarement & de l'effroi.*

Osmide ... vois Vesta ... terrible ... menaçante ....

Cet autel s'ébranler , ... & ce feu s'obscurcir.

OSMIDE, *avec une douleur furieuse.*

Non , ce n'est point Vesta qui t'oblige à me fuir...

C'est ton indifférence ... infidelle Ericie ! ....

Ce jour mettoit le comble au bonheur de ma vie ;

Ton aveu pour jamais alloit nous réunir....

J'osois compter sur toi ... mais je vais m'en punir ,

Mourir du désespoir qu'en mon sein tu fais naître...

Tu m'aimas ... tes regrets me vengeront peut-être.

Si le bruit de ma mort perce jusqu'en ces lieux ,

N'accuse que toi seule , & songe à nos adieux....

Plus cruelle pour moi que ton farouche pere ,

Sous le poids de ces fers , que ton cœur me préfère ;

Lorsque tu ne devrois écouter que l'Amour ,

Au pied de cet autel ... tu pleureras un jour.

( *Il s'éloigne & revient.* )

ERICIE.

O devoirs ! ... ô Vesta ! ... Tu l'emportes, Osmide ;

Entre les Dieux & toi , mon penchant me décide...



SCENE



## S C E N E V I.

*ERICIE, OSMIDE, EMIRE.*

EMIRE, *cherchant Ericie à travers l'obscurité  
que dissipe à peine le feu languissant.*

Ah ! prêtresse , augmentez , ou calmez ma terreur ;  
Depuis notre entretien le trouble est dans mon cœur...  
Mais quoi , le feu languit . . . il s'éteint . . . ô Déesse !  
Qu'ai-je vu ? . . . Ciel ! . . .

( Elle s'éloigne ; le feu sacré , en s'éteignant ,  
a jetté une longue flamme qui lui a fait voir  
Osmide. )

## S C E N E V I I.

ERICIE, OSMIDE, *tous deux sont plongés  
dans l'accablement le plus profond.*

ERICIE, *revenant à elle, avec douceur,  
avec effroi.*

Voilà l'effet de ma foiblesse...

On fait tout.... on t'a vu.... nous sommes découverts...  
Les Dieux sont irrités ... Osmide ... tu me perds ...  
Il faut à ses devoirs que mon ame se range ;  
Je trahissois Vesta... la Déesse se venge ...  
Je rétracte à l'instant....

Tome I.

C

34 ERICIE OU LA VESTALE,  
OSMIDE, *l'interrompant, & rapidement.*

Garde-toi d'achever.

Les Dieux à ton amant ne fauroient t'enlever.  
Ce feu, qui s'est éteint faute de nourriture,  
Epouvante Ericie, & lui dicte un parjure !....  
J'entends du bruit ; je fais les dangers que tu cours ;  
Je rejoins mon ami ; j'implore ses secours ;  
Je vais le charger seul des soins de notre fuite.  
Par les mêmes détours, j'ose venir ensuite  
Veiller sur tes destins, à tes dangers m'offrir,  
T'arracher à Vesta, te défendre, ou mourir.

( *Il part d'un pas précipité.* )

ERICIE, *seule & dans le trouble.*

Quitte ce soin... Vesta demande une victime...

( *Elle regarde l'Autel.* )

Cette flamme expirante a révélé mon crime.  
La mort est sous mes pas ... où porter mon effroi ...  
J'entends le ciel vengeur prêt à tonner sur moi.

*Fin du premier Acte.*

## A C T E II.

## S C E N E P R E M I E R E.

*Toutes les Vestales effrayées arrivent avec des Esclaves qui portent des flambeaux ; Ericie troublée, cherche à se cacher dans la foule.*

A R E L I E.

A pportez des flambeaux ; parcourez cette enceinte ;  
Que le crime frémissé ! ... ô sacrilege ! ô crainte !  
Les feux sur cet autel ont perdu leurs clartés ;  
Vesta menace Rome , & les calamités  
S'annonçant au moment de sa fête célèbre ,  
De ce jour glorieux vont faire un jour funebre !  
La trompette sacrée , organe du malheur ,  
Déjà de tous côtés a porté la terreur.  
Le sommeil se dissipe , & fait place aux alarmes ;  
Le sénat est en deuil , & Rome dans les larmes  
Voit sous ses légions des abymes ouverts ,  
Et Scipion vaincu , tendant les mains aux fers ...  
Ecarte ce présage , ô Vesta tutélaire !  
Que le sang criminel suffise à ta colere ...  
Le pontife averti , va se rendre en ces lieux.  
Nous allons voir ce juge , interprète des Dieux ;  
Chargé de leur vengeance & du glaive du zele.  
Faut-il que de nos jours le crime ici l'appelle !

C 2

36 ERICIE OU LA VESTALE;

Si le coupable échappe, ô Dieux, écoutez-nous !  
Contre l'audacieux, armez votre courroux....  
Je le voue aux enfers : qu'ils fassent son supplice.  
Peut-être une Vestale est ici sa complice !...  
Puissons-nous la connoître, & désarmer le ciel !  
Tombons, prosternons-nous au pied de cet autel,  
Invoquons la Déesse, & pleurons devant elle.

( *Les Vestales se prosternent ; Ericie ne peut  
cacher son trouble, & reste debout* ).

ERICIE.

Dieux ! ... où fuir ? où cacher ma tête criminelle ?  
Sous mes pas chancelans ces lieux semblent s'ouvrir...  
Le remords m'environne ... Il faut tout découvrir ...

( *S'avançant vers la grande Prêtresse* ).

Connoissez la coupable, ... elle-même s'accuse.

( *Les Vestales écoutent avec horreur, & se relevent* ).

ARELIE.

Malheureuse !

ERICIE.

Mon cœur ne cherche aucune excuse ...  
Epargnez-moi du moins le reproche, & frappez.  
Oui, dans ces tristes lieux, de mes larmes trempés,  
Un mortel généreux ... digne de ma tendresse,  
Pour moi, jusqu'en son temple a bravé la Déesse.  
Mais le ciel m'est témoin, que loin de l'attirer,  
Mon ame à des souhaits, eut craint de se livrer.

ARELIE.

Téméraire ! arrêtez. Dans un humble silence,  
Du ciel qui vous condamne, implorez la clémence.  
J'attends le grand pontife : à lui seul confiés,

Ces secrets doivent être avoués à ses pieds.  
 C'est vous qui l'attirez dans ces lieux redoutables ;  
 Il y vient seulement pour juger des coupables...  
 Son abord est terrible à nos cœurs accablés :  
 Il marque notre opprobre... Il approche : tremblez ;  
 Craignez l'arrêt qu'il doit vous prononcer lui-même.  
 Prêt à le confirmer par son pouvoir suprême,  
 Le sénat assemblé n'attend que son rapport.  
 Coupable envers les Dieux , pleurez sur votre sort.

## S C E N E I I.

*ARELIE, ERICIE, AURELE,  
 VESTALES.*

*AURELE, dans le fond du théâtre.*

**A** peine revêtu de ce saint caractère ,  
 Je viens pour en remplir la loi la plus sévère !  
 Je dois au nom des Dieux condamner les forfaits...  
 Il me seroit plus doux d'annoncer leurs bienfaits.

*ARELIE s'avancant au-devant du Pontife.*

Seigneur , sachez par qui la Déesse est trahie ;  
 Fremissez ... de Vesta , c'est une fille impie.  
 Regardez de ses feux cet autel dépouillé ,  
 Ce temple auguste & saint par le crime souillé.  
 Au milieu de son cours la nuit n'est point encore ;  
 La vengeance des Dieux doit précéder l'aurore.

*( Elle lui présente Ericie couverte de son voile , la  
 tête baissée , pleine de confusion & d'effroi.*

*La voici : jugez-la ; rassurez les Romains.*

38 ERICIE OU LA VESTALE,  
Tous les droits de Vesta sont commis à vos mains.  
( *Se tournant vers les Vestales* ).  
Nous, allons par nos vœux défarmer sa colere.  
( *Elle sort avec les Prêtresses* ).

---

### S C E N E I I I

AURELE, ERICIE. *Elle a les yeux baissés, elle semble fuir avec confusion les regards du Pontife.*

AURELE. *Après avoir suivi des yeux les Prêtresses qui s'éloignent, les portant autour de lui.*

Mon œil avec effroi parcourt ce sanctuaire.  
A son aspect sacré, je sens mon cœur frémir...  
Les Dieux sont outragés, ne songeons qu'à punir.  
( *A Ericie* ).  
Approchez.

ERICIE, *troublée.*

Quelle voix !...

AURELE, *sans la regarder.*

Le crime est dans le temple ;  
Les Romains effrayés attendent un exemple ;  
Je ne puis de nos loix adoucir la rigueur...  
Parlez, défendez-vous.

ERICIE *l'envisageant avec trouble.*

Dieux !... quel coup pour mon cœur !...  
( *Elle le regarde encore* ).  
Je ne m'abuse point... c'est l'auteur de ma vie !...

( Elle s'avance auprès de lui ).

Punissez ...

A U R E L E , *la reconnoissant.*

Qu'ai-je vu ? ...

E R I C I E.

Votre fille.

A U R E L E , *avec effroi.*

Ericie!

Me trompez-vous mes yeux ? .. Dans ce temple  
appellé ...

C'est toi qui viens t'offrir à ton pere accablé ...

Tu ne me réponds rien ... tu détournes la vue ...

E R I C I E.

Seigneur ....

A U R E L E.

Dieux tous-puissants ! elle est donc convaincue ! ..

( *Après un silence* ).

Je retrouve ma fille ... il faut la condamner ...

On demande sa mort ... & je dois l'ordonner ! ..

E R I C I E.

Je vois en vous mon juge ! .. ah ! Seigneur ...

A U R E L E , *avec douleur.*

Je dois l'être ...

Sous quel astre odieux le ciel m'a-t-il fait naître ? ..

Défabusé du monde , aux pieds des Immortels ,

J'allois chercher la fin de mes troubles cruels .

Renonçant à mon nom , aux droits de ma naissance ,

Inconnu devant eux , je pleurois en silence .

Au rang de grand Pontife élevé malgré moi ,

Je dois punir le crime ... on m'appelle ... & c'est toi ..

Mon fils n'est plus ... je crois qu'il me reste une fille ..

Et je vois son opprobre accabler ma famille...  
 As-tu pû, malheureuse ! oublier tes sermens,  
 D'obéir aux Dieux , & causer mes tourmens ?

## ERICIE.

Ciel ! qu'entends-je ? .. A vos coups, j'offre votre  
 victime ,

J'ai mérité la mort , je fais quel est mon crime...  
 Mais , Seigneur ... est-ce à vous à me le reprocher ?  
 Laissez à ma douleur le droit de s'épancher.

J'aimois , vous l'avez fu ; votre haine obstinée  
 Me força de choisir une autre destinée.

Repoussée à jamais de vos bras paternels,  
 Je me vis , malgré moi , liée à ces autels ;  
 Du plus cher des humains je restai séparée ;

Il est venu s'offrir à mon ame égarée ;

Vous savez si je l'aime ! ... Osez me condamner :

Prononcez ; vos rigueurs doivent peu m'étonner ;

Mais n'accusez que vous , si je vous déshonore.

Oui , j'ai voulu quitter ce séjour que j'abhorre ,

Et rejeter un joug par vous-même imposé...

A cet espoir si cher le ciel s'est opposé.

Dans l'opprobre & les pleurs j'ai passé ma jeunesse ;

Mon sort fut de combattre & de gémir sans cesse.

Par vous , à tous les maux , mon cœur s'est vû réduit :

Leur terme est le tombeau ; votre main m'y conduit ,

Et vos ordres bientôt vont m'y faire descendre....

Vos pleurs coulent... combien m'en vîtes-vous  
 répandre ,

Pour détourner des fers plus durs que le trépas !

Mon pere ! .. non , Seigneur , vous ne le fûtes pas.

Mon pere , dans son sein , m'eut offert un refuge ;

Vous fûtes mon tyran : vous devenez mon juge :



Ce titre à votre cœur défend de s'attendrir.

A U R E L E.

Grands Dieux !

ERICIE.

C'est vous , qui seul m'exposez à périr.  
De mes plaintes , Seigneur , souffrez la violence ;  
Votre fille , en mourant , se doit cette vengeance.  
Elle attend le trépas , & reconnoît vos coups.  
L'injustice a brisé tous les nœuds entre nous.  
Sans doute l'amour seul à nos parens nous lie ;  
Leurs bienfaits font leurs droits sur notre ame at-  
tendrie...

Mais vous , dont les froideurs n'ont pu se démentir ;  
Quels bienfaits de vos droits sont venus m'avertir ?  
Vous , Seigneur , qui toujours à mes desirs contraire ;  
Avez fait , en tout tems , disparoître le pere ?  
Vous enfin , par qui seul je connus les malheurs ,  
Et dont je n'éprouvai jamais que les rigueurs.

A U R E L E.

Arrête... c'en est trop... dans mon sort déplorable ,  
Ma fille... épargne-moi... ton pere fut coupable ;  
Tu l'es... il est puni de sa sévérité...  
Ce reproche est affreux... mais il l'a mérité.  
De mon ambition , fruit amer & funeste !  
Je me vis deux enfans... aucun d'eux ne me reste.  
J'ai préparé l'abyme où je vais te plonger ,  
Ericie... ah ! mes pleurs sauront bien te venger.  
Ta voix , jusqu'à mon cœur retentit & m'accuse...  
( *Il va à elle.* )

A mes embrassemens ma fille se refuse !

42 ERICIE OU LA VESTALE,  
ERICIE.

Mon pere... ah ! dans quel tems me tendez-vous  
les bras ?

Vous me plaignez... je touche aux portes du trépas !  
De mes jours presque éteints je vois la dernière  
heure ;

Une tombe , m'attend... il m'y jette & me pleure !..  
Pleurs tardifs !.. qu'ai-je dit ?.. Pardonnez mes  
fureurs ;

Je déchire votre ame , & j'aigris vos douleurs.

Votre fille rebelle & livrée au murmure ,  
Outrageoit à la fois les Dieux & la nature...

Mais leurs droits sont plus forts que mon empor-  
tement ;

Mon pere... pardonnez à mon égarement ;

J'ai voulu me venger... & je frémis de l'être.

Dans le sein paternel l'amour vient de renaître !..

Hélas !.. il fut un tems qu'il eut fait mon bonheur...

Je mourrai... j'interdis tout reproche à mon cœur.

---

S C E N E I V.

AURELE , ERICIE , OSMIDE.

OSMIDE , *accourant avec précipitation , ayant  
entendu le dernier vers.*

**N**on , tu ne mourras point ; le pere d'Ericie ,  
Avant de prononcer , m'arrachera la vie.

## A U R E L E.

Que vois-je ?

## E R I C I E.

Quel dessein te ramene en ces lieux ?  
Une seconde fois , viens-tu braver les Dieux ?

## O S M I D E.

Caché dans ces détours , prêt à tout entreprendre ,  
J'ai reconnu ta voix , & je viens te défendre.

( *A Aurele.* )

Regarde les effets de ta férocité ,  
Barbare !... sur moi seul tourne ta cruauté.  
De ces fers , dont Vesta la retient enchaînée ,  
Je venois délivrer ta fille infortunée.  
En vain , à mes efforts , elle opposoit l'autel ;  
J'ai tout fait , tout tenté , je suis seul criminel.  
Respecte ses destins ; que je sois ta victime.  
Frappe , éteins dans mon sang la fureur qui m'a-  
nime...

Est-ce le sentiment que tu dûs m'inspirer ?  
Souviens-toi de quels traits , tu fus me déchirer.  
De nos malheurs passés rappelle-toi l'image ;  
Rappelle-toi sur-tout , qu'ils furent ton ouvrage ,  
Que tu m'as , de tout tems , à ta perte animé ,  
Que je te hais... tu fais si je t'aurois aimé !

## E R I C I E.

Arrête... Souviens-toi que je lui dois la vie...  
Regarde sa douleur... elle le justifie.  
Cruel ! pourquoi venir l'outrager , le braver ,  
Te perdre , t'exposer , périr sans me sauver ?  
Mon pere... vous venez pour expier le crime...

44 ERICIE OU LA VESTALE.

Vous ne vous trompez pas au choix de la victime ;  
C'est moi , qu'il faut punir... C'est mon égarement ,  
Qui m'a fait , à Vesta , préférer mon amant.  
Hélas ! il n'eut jamais conçu , sans ma foiblesse ,  
L'espoir de m'enlever au joug de la Déesse.  
Je devois résister... je n'ai point combattu.

AURELE *leur prenant les mains & pleurant.*

Mes enfans !...

OSMIDE *pressant sa main.*

Tu gémis !... Eh bien ? que feras-tu ?...  
De tes yeux attendris , je vois couler des larmes ;  
Parle... tu peux , d'un mot , dissiper mes allarmes.

( *Il quitte sa main avec fureur.* )

Tu te tais !... je t'entends... elle est prête à périr !..  
Tu l'ordonnes !... ce bras saura la secourir.  
Rome de mes ayeux chérit toujours le zèle ;  
Elle rappellera ce que j'ai fait pour elle.  
Tu fais fi dans son sein , Osmide a des amis ,  
Si des Publicola , l'on aime encor les fils...  
Je vis... je prévienrai cet affreux sacrifice...  
Tremble... Je vais...

ERICIE.

Demeure , & vois ton injustice.  
Epargne sa vieillesse : écoute-moi du moins ;  
Repousse un vain espoir. Je refuse tes soins.  
Les Dieux ont prononcé : mon pere en est l'organe.  
Tu regnes sur mon cœur : cet aveu me condamne.  
Ma vie est à Vesta... je t'aime... je te perds...  
Je vais finir des jours , que tu me rendois chers...  
Osmide... soumets-toi ; réprime ta colere ;

N'augmente pas mon crime , & respecte mon pere...  
Chéris sa fille en lui ; vis pour le consoler ;  
Plains-le , sèche ses pleurs , ne les fais plus couler...  
Sans doute je pourrois exiger davantage...  
C'est pour toi que je meurs... j'ai besoin de courage..  
Tu reçois mes adieux... Je ne te verrai plus.

( *Elle s'éloigne lentement.* )

OSMIDE *la suivant.*

( *Elle s'arrête , le regarde avec douleur , se détourne  
avec précipitation & s'en va.* )

Ericie !.. elle fuit... mes cris sont superflus....

---

## S C E N E V.

A U R E L E , O S M I D E.

OSMIDE , *revenant auprès d'Aurele , & avec  
emportement.*

Ecoute... ne crois pas que ma juste colere ,  
Si je perds Ericie , en respecte le pere.  
Songe qu'en son amant , il lui reste un vengeur...  
Mais que fais-je?... où m'emporte une vaine fureur ?  
Est-ce ainsi qu'à son juge on demande une grace ?..  
Tu me vois à tes pieds abbaïsser mon audace ,  
Et frémissant du coup qu'on est prêt à porter ,  
T'implorer pour des jours que tu dois respecter ,  
Pour ta fille... pour toi , descendre à la priere.  
Pontife de nos Dieux , sois sensible... sois pere...

46 ERICIE OU LA VESTALE ;

Tu pleures ! ... Ericie attend plus que des pleurs ;  
Agis , prévien la perte , & calme mes terreurs.

A U R E L E.

Va , mon cœur m'a tout dit... mais mon ame  
éperdue ,

De ses devoirs affreux voit toute l'étendue.

Le pere ne peut plus se faire illusion...

Chargé de présider à la religion ,

Il trémit... cet arrêt est un droit de sa place...

Il est armé du glaive ! Il ne peut faire grace.

O S M I D E.

Quelle religion ! quel devoir ! quelle horreur !

Les Dieux commandent-ils le meurtre & la fureur ?

Pour la religion tu prends ton zele impie...

Le cruel ! il est pere , & c'est moi qui le prie !

Cet arrêt t'épouvante , & malgré ton effroi ,

Tu pourrois prononcer !...

A U R E L E *pleurant.*

Osride...

O S M I D E , *avec emportement.*

Laisse-moi.

Artisan de nos maux ! tu vois quel précipice ,

Sous ta fille & sous moi , creusa ton injustice ,

Dans des tems plus heureux pourquoi me l'enlever ?

Je devrois... le tems presse , & je dois la sauver.

Si c'est manquer aux Dieux , je prends sur moi le  
crime.

Je puis à son malheur dérober la victime ;

Jusqu'auprès d'Ericie un chemin m'est ouvert ,

Tu peux y consentir : ta gloire est à couvert ;

Diffère seulement l'arrêt que tu dois rendre.  
Je réponds de ses jours, si tu veux le suspendre.

A U R E L E *avec effort, & comme ranimant sa fermeté.*

Quel projet!... où l'amour te va-t-il égarer?  
Jeune homme... Osmide... à qui viens-tu le déclarer?..

Dans le fond de mon cœur ton œil ne peut pas lire..  
C'est moi qui préparerai le coup dont elle expire..  
Ne joins pas le reproche à l'horreur où je suis..  
J'ai besoin de pitié... vois le peu que je puis.

Déjà dans le sénat les Pontifes se rendent;  
Je leur dois, sur le crime, un rapport qu'ils attendent...

Les loix n'admettent plus ni lenteur, ni délais..  
La coupable elle-même accuse ses forfaits..  
Le zèle impatient presse le sacrifice..  
On ne peut différer... Rome attend son supplice.

O S M I D E, *avec fureur.*

Son supplice!... Ah! plutôt, que ces autels brisés  
Tombent anéantis sous ces toits embrasés!  
Que de ce feu sacré les flammes vengeresses  
De l'injuste Vesta consomment les prêtresses!  
Je n'écoute plus rien, & mon cœur furieux  
Ose, dans ses transports, défier tous les Dieux.  
Oui, dût tomber, sur moi, leur foudre menaçante,  
Rien ne peut m'empêcher de venger mon amante..  
Que dis-je? la venger!... un soin plus important,  
Celui de la sauver m'appelle en cet instant..  
Aurele, prends pitié des peines que j'endure,  
Fais taire le Pontife, & cede à la nature;

( *Il se jette à ses pieds.* )

O mon pere !... tu l'es... tu n'oses rien tenter !  
 Quoi , le fort qui l'attend , ne peut t'épouvanter !  
 Tu pourras regarder ta fille gémissante ,  
 S'avancer vers la tombe , y descendre vivante ,  
 Pour la dernière fois portant sur toi les yeux ,  
 Implorant , mais en vain , & son pere & les Dieux !  
 Tu pourras voir ses pleurs !... ils seront ton ouvrage..  
 La nature frémit à cette horrible image !..  
 Aurele !... quel spectacle !.. & tu le soutiendrais !..

( *Aurele le regarde avec attendrissement , le relève ,  
 le regarde encore , & le quitte. Osmide reste seul.* )

Il fuit !.. tout l'abandonne !.. & je le souffrirois !

( *Après une petite pause.* )

Je lui reste... Il suffit. Armons la violence ;  
 Rassemblons mes amis : qu'ils servent ma vengeance ;  
 Et la force à la main , revenons en ces lieux ,  
 L'arracher au tombeau , malgré Rome & les Dieux ;

*Fin du second Acte.*

ACTE



## A C T E III.

*Le fond du Temple est ouvert ; il laisse voir une place qui fait partie de l'enceinte ; on y apperçoit un tertre élevé, qui est le tombeau destiné à Ericie ; l'ouverture est au dessus ; on remarque autour de larges pierres qui doivent servir à la fermer. La nuit est sur sa fin.*

## S C E N E P R E M I E R E.

AURELE *seul ; il est dans l'accablement ; il s'avance sur la scene sans rien dire, leve les yeux au ciel, & recule d'horreur à l'aspect du tombeau.*

Quels apprêts !... ô Vesta ! la coupable est jugée..  
 J'ai prononcé l'arrêt... tu vas être vengée !  
 Nos Pontifes l'ont tous dévouée à la mort..  
 Pardonne-moi ces pleurs... je les dois à son sort.  
 En vain à s'affermir la nature s'effaye :  
 L'aspect de ce tombeau me confond & m'effraye.  
 Puis-je de mes devoirs soutenir la rigueur ?...

*( Il regarde de tous côtés avec inquiétude. )*

Osride... quels souhaits ose former mon cœur ?  
 Je suis Juge, Romain, Pontife.... Je suis pere...  
 Tome I. D

50 ERICIE OU LA VESTALE,

( *Rapidement , comme il s'étoit emporté malgré lui.* )

Il vit mes pleurs , il aime... il fera téméraire.

Qu'il vienne , que ses soins... je détourne les yeux...

Où vais-je m'égarer?... Je dois venger les Dieux...

Les venger.. sur ma fille... ordonner son supplice!...

( *Il regarde encore.* )

Osmide?... Souhaiter , c'est être son complice.

( *Après un silence.* )

Ma fille... Ah ! de quel œil pourrai-je t'annoncer

Le rigoureux arrêt que j'ai dû prononcer?...

A ses yeux effrayés comment offrir la tombe?...

Grands Dieux!... soutenez-moi... je sens que je  
succombe.

( *Il s'appuye à un coin du théâtre , & reste  
plongé dans la douleur.* )

---

## S C E N E II.

A U R E L E , E R I C I E.

ERICIE, *marche lentement & d'un air égaré.*

Où vais-je ? ... tout accroît les horreurs de mon  
fort ;

Chaque pas que je fais m'approche de la mort.

( *Elle s'avance vers son pere, qui tout occupé de sa  
douleur , ne la voit point.* )

Seigneur... son trouble ajoute à ma peine mortelle...

J'ai retrouvé trop tard la bonté paternelle.

AURELE *sortant de sa rêverie, & l'apercevant ;  
avec un effort sur lui-même.*

C'est toi, ma fille !...

ERICIE *regarde son tombeau, se tourne vers son  
pere, & le lui montre.*

Ici, je dois donc expirer ?...

O mon pere !...

AURELE *en pleurant.*

Et c'est moi qui dois l'y préparer !...

( *Il retombe sur l'endroit où il étoit appuyé.* )

ERICIE.

Quelque espoir à mon cœur ne peut-il se permettre ?  
Vos pleurs... C'en est donc fait ?... Je saurai me  
soumettre.

Mon sort, par le sénat, sans doute est confirmé ?...

Osïmide... tout mon crime est de l'avoir aimé.

Que de maux cet amour a semé sur ma vie !

Mon pere... aux immortels qu'avoit fait Ericie ?...

Sans doute de vos ans j'empoisonne la fin...

Examinez les miens... quel en fut le destin ?

Ils se sont écoulés, dans cette triste enceinte,

Entre le désespoir, le dégoût, & la plainte

Vous le savez... voyez comment ils vont finir.

( *Aurele se relève, la regarde, pousse un gémissement,  
& retombe dans sa première situation.* )

Fermez l'œil sur mes pleurs ; ne songez qu'à punir ;

Repoussez, étouffez la nature éperdue...

52 ERICIE OU LA VESTALE;

Seigneur... si vous l'aviez autrefois entendue,  
 Vous ne rempliriez pas ce ministère affreux ;  
 Je vivrois pour Osride... & vous seriez heureux...  
 Pardonnez... je m'égare... oui , mon ame interdite  
 Se livre trop sans doute au transport qui l'agite...  
 Je vous plains... j'aime Osride... & je vais expirer !  
 Armez-vous de constance , osez me rassurer ;  
 Dans ce moment fatal , soutenez Ericie.  
 Je ne crains point la mort... je crains l'ignominie.  
 En cédant à l'amour , j'ai respecté l'honneur ;  
 Je suivois un époux , qui m'offroit le bonheur ,  
 A qui mes premiers vœux avoient livré mon ame...  
 Cependant je péris dans ce supplice infâme ,  
 Qui punit ces cœurs bas , dont les transports honteux  
 Trahissent à la fois eux-mêmes & les Dieux...  
 Ne distingue-t-on pas la foiblesse du crime ?  
 Et de l'opinion ferai-je la victime !

AURELE *se relevant , & marchant à grands pas en  
 regardant au fond du théâtre.*

Ah ! ma fille !... espérons.. si le ciel... si mes  
 vœux...

( *Avec douleur , avec effroi.* )

Quel crime !... quel espoir ! que je suis malheureux !



## S C E N E I I I.

ARELIE, AURELE, ERICIE.

ARELIE.

Pontife, l'ombre fuit : on voit naître l'aurore ;  
Des premiers feux du jour l'Orient se colore ;  
Vesta n'est point vengée, & Rome est dans les  
                  pleurs !

Expiez le forfait, détournez nos malheurs ;  
Que la coupable meure, & marche à son supplice ;  
Que ce soit des Romains le premier sacrifice :  
Que le Soleil levant, ramenant la clarté,  
Retrouve à ces autels l'auguste pureté,  
Et fournisse à nos soins une flamme nouvelle ;  
Le crime est né dans l'ombre, il doit fuir avec elle.  
La fête de Vesta pourra se célébrer :  
Hâtons-en le moment : pourquoi le différer ?  
Rendons sur-tout du ciel les vengeances publiques ;  
Au peuple impatient qu'on ouvre ces portiques ,  
Soldats, veillez par-tout dans ces lieux révérez ;  
Contenez les Romains ; Vestales, accourez.

( *Le fond du théâtre se remplit ; les Vestales viennent  
avec les Pontifes ; les soldats répandus dans la  
place, écartent le peuple du tombeau.* )

ERICIE jette les yeux sur cette foule, & les leve  
                  ensuite vers le ciel.

J'approche donc du terme ! ô ciel ! .... ô mort terrible !

D 3

54 ERICIE OU LA VESTALE,  
L'humanité frémit à ton aspect horrible....  
Je tombe, avant le tems, dans ton gouffre éternel.

AURELE, *regardant par-tout avec trouble.*  
Dieux !... je dois étouffer un espoir criminel...  
Faut-il vous obéir ?... Soutenez mon courage.

ARELIE *prenant un voile noir que lui apporte une Vestale.*

Pontife, tout est prêt ; achevez votre ouvrage.  
Que celle qu'au tombeau l'on vient de condamner ;  
N'y porte pas un nom qu'elle osa profaner.  
De ce voile sacré dépouillez la rebelle ;  
Que celui de la mort soit étendu sur elle.

( *Elle remet le voile noir à Aurele. Pendant ce tems, d'autres Vestales détachent le blanc que porte Ericie.* )

AURELE *prenant le voile noir.*  
Quel office barbare !

ERICIE.

O moment douloureux !

( *Elle s'approche de son pere.* )

Seigneur....

( *Elle baisse la voix.* )

Vous frémissiez !... tous ont sur vous les yeux.  
Achevez... ce n'est pas le moment d'être pere,  
C'est celui du pontife, & du juge sévère.  
Je vais porter mes pas dans ce tombeau cruel,..  
C'est moi, qui dois pleurer... obéissez au ciel.

( *D'une voix plus basse encore.* )

Quand . Osfide..... où m'emporte un souvenir  
funeste ?

Hélas ! dois-je à l'amour le moment qui me reste ?

( *Elle baisse la tête ; Aurele leve le voile d'une main  
tremblante, & le laisse tomber sur elle.* )

A R E L I E pendant qu'Éricie reçoit le voile.

Rassure par ta mort les Romains consternés.

Que les maux , qu'ils craignoient ; soient sur toi dé-  
tournés :

Que les Dieux seulement frappent ta tête impie.

E R I C I E , après avoir fait quelques pas , & se  
trouvant près d'Emire.

Adieu , ma chere Emire.

E M I R E l'arrêtant , & se jettant à ses pieds.

Ah ! je vous ai trahie ,  
Et mon zele indiscret a fait votre malheur.

E R I C I E la relevant & l'embrassant.

Voyez si ce séjour est celui du bonheur.

( *Elle lui montre le tombeau.* )

C'est-là que me conduit un instant de foiblesse.

( *Se tournant vers les Vestales.* )

Pour la triste Éricie implorez la Déesse.

( *Elle regarde son tombeau ; la foule du peuple s'em-  
presse autour ; les soldats qui l'en tiennent à une  
certaine distance , sont rangés en haie , & laissent  
un passage libre au milieu d'eux.* )

C'est donc là mon chemin !

( Elle détourne la tête avec horreur , & marche lentement vers le lieu de sa sépulture. )

## ARELIE.

Ainsi puisse expirer ,  
Celle qui parmi nous osera s'égarer.  
Vestales , que les loix enchaînent dans ce temple ,  
Des vengeances du ciel vous voyez un exemple ;  
Qu'il soit toujours présent à vos yeux effrayés ;  
Adorez la Déesse , & tremblez à ses pieds.

AURELE porte les yeux sur le tombeau , y voit sa  
fille qui en envisage la profondeur avec effroi. Il  
se détourne , & s'appuie sur un Pontife.

Ah ! Dieux !

## ERICIE.

C'est donc ici que je vais cesser d'être ,  
D'aimer ! .. pardonne , ô ciel ! je t'offense peut-être ;  
Mais que ma gloire en toi retrouve un protecteur ;  
Et quand tu me punis , rends justice à mon cœur ;  
Il ne s'est point trahi : Romains , Prêtres , Vestales ,  
J'en atteste les Dieux des rives infernales !  
Dans l'état où je suis , on n'en impose pas ;  
Entre la mort & moi , je ne vois plus qu'un pas ...  
Mais souffrez qu'en mourant il m'échappe une plainte ,  
Il n'est plus d'intérêts , d'égards , ni de contrainte ;  
Des vains ménagemens déchirant le bandeau ,  
La vérité s'affied sur le bord du tombeau ,  
Et se montre sans voile à l'œil qui la contemple.  
Quand le sort , malgré moi , m'amena dans ce temple ,  
Vestales , répondez : vous vîtes mes dégoûts ;  
De ce séjour alors que ne m'écartiez-vous ?



Loin de me repousser, vous ferrâtes ma chaîne !  
Depuis ce jour fatal gémissant de ma peine ,  
Implorant un appui que je ne trouvois pas ,  
Je recourois à vous ... m'ouvrites-vous les bras ?  
Vous ne m'entreteniez que des loix redoutables ,  
Qui plongent au tombeau les prêtresses coupables ;  
Le zele sans pitié ne fut que m'effrayer ,  
Et condamner mes pleurs qu'il devoit effuyer.  
Criminelle , en effet , de peur de le paroître ,  
Je vous cachai mon trouble , & l'augmentai peut-être...  
Vos soins compatissans auroient pu me guérir :  
Je ne les obtins point ... vous me voyez mourir.  
Ah ! puissiez-vous au moins , plaignant mes destinées ,  
N'ouvrir plus votre temple à des infortunées !  
Je vous pardonne tout. Vesta , vois mes remords !  
Que je n'emporte point ton courroux chez les morts,

*( Elle abaisse son voile , & s'avance lentement  
vers l'ouverture de son tombeau ).*

---

## S C E N E D E R N I E R E.

*Les Auteurs précédens , OSMIDE , avec une troupe  
de Romains armés.*

OSMIDE , *suivi d'une troupe , le fer à la main ,  
& se faisant un passage à travers le peuple.*

Fuyez.

ARELIE , *allant au-devant de lui.*

Jusqu'en ce lieu , quel profane s'empresse ?  
Pourquoi ce fer ? ..

58 ERICIE OU LA VESTALE,  
OSMIDE.

( *A Aurele* ). ( *A Arelie* ).

Fremis ... & vous, tremblez, Prêtresse...  
Rendez-moi... Dieux!... que vois-je?..

( *Il apperçoit Ericie sur son tombeau, vole à elle, la prend dans ses bras au moment qu'elle a déjà un pied dans la tombe, & qu'elle leve l'autre pour y descendre* ).

Arrête...

ERICIE effrayée, & tombant appuyée sur  
la pierre qui doit fermer son tombeau.

Où suis-je?... ô cieux!

( *Elle reste sans connoissance* ).

OSMIDE, avec transport.

Regarde ces amis que j'amène en ces lieux;  
Ils viennent seconder mon amour ou ma rage...  
Ne crains plus les fureurs d'un zèle qui t'outrage;

( *S'adressant au peuple* ).

Osmide est avec toi. Pour l'immoler, Romains,  
Avant tout, dans mon sang il faut tremper vos mains;  
Je n'abandonne plus la victime tremblante;  
Je viens sur ce tombeau réclamer mon amante,  
Mon épouse... à mes bras, vous devez la livrer.  
C'est moi qui de ce temple ai voulu la tirer.  
Ne me reprochez point de trahir la Déesse;  
J'ai reçu le premier ses vœux & sa tendresse;  
Vesta la retenoit sous de sévères loix;  
Elle m'appartenoit... je fais valoir mes droits:  
En est-il de plus saints? Je l'adore, elle m'aime...

Pontife , réponds-moi , j'en appelle à toi-même.  
 Tu vis former nos nœuds ; ton orgueil les rompit ;  
 Pour élever un fils , ta main nous défunit...  
 O Romains , connoissez son ame toute entiere ,  
 Empêchez le forfait... le barbare est son pere !

A R E L I E.

Son pere !           ( *Tous marquent de l'étonnement* ).

O S M I D E.

Le cruel l'arracha de mes bras ;  
 C'est lui qui dans ce jour ordonne son trépas...  
 Elle ne mourra point ; ma tendresse & mon zele  
 Viennent briser des fers appesantis sur elle :  
 La tirer des horreurs de la captivité.  
 Est-ce un crime en ces lieux d'aimer la liberté ?  
 Interrogez les loix que respecte le Tybre :  
 Le premier vœu de l'homme est celui d'être libre.  
 Quel ferment à ce vœu peut jamais déroger ?  
 Ceux qu'imposa la force ont-ils pu l'abroger ?  
 Est-ce offenser le ciel , & se rendre coupable ,  
 Que de briser un joug , un joug insupportable ?  
 Les Dieux se plaisent-ils à causer nos tourmens ,  
 A voir nos pleurs , nos cris & nos gémissemens ?  
 Entassent-ils sur nous les fers & les entraves ?  
 Nous sommes leurs enfans , & non pas leurs esclaves.

A R E L I E, *avec une espece d'horreur.*

Dieux ! votre bras sur lui ne s'appesantit pas !  
 Peuple , vengez...

O S M I D E *à ses amis , qui retiennent le peuple  
 prêt à s'ébranler.*

Amis... je marche sur vos pas ;

( *Au peuple* ).

Secondez-moi ... Romains , arrêtez , ou ma rage  
 Dans ce temple odieux va porter le carnage ;  
 Je poursuivrai vos jours devant ces Dieux cruels ,  
 Dieux avides des pleurs & du sang des mortels !  
 Si c'est en le versant qu'on parvient à leur plaire ,  
 S'il en faut à Vesta ... je vais la satisfaire ...  
 Quels Dieux , dont le pouvoir prompt à les accabler ,  
 Opprime les humains qu'ils devraient consoler !  
 Qui veulent voir le sang fouiller leur sanctuaire ,  
 Et dont le repentir n'éteint point la colere !  
 Je déteste des Dieux par la crainte adorés ,  
 Enfantés par l'erreur , par le meurtre honorés ...  
 Dut Vesta , dans l'instant , ouvrir sous moi la terre ,  
 Je ne reconnois plus que le Dieu de la guerre ...  
 C'est celui des Romains ; par lui seul l'Univers  
 Promis à leur pouvoir , doit tomber dans leurs fers ...  
 Mars ne demande point la perte d'Ericie.  
 Elle m'aime , est - ce un droit pour lui ravir la vie ?  
 On verra donc toujours la superstition  
 Déshonorer les Dieux & la religion !  
 Sous de vains préjugés la raison avilie ,  
 L'homme en proie à l'erreur , l'humanité trahie !  
 Quel asyle espérer auprès des immortels ,  
 Si la mort est placée à côté des autels !  
 Est-ce donc à la crainte à dicter nos hommages ?  
 Ah ! laissez-leur le soin de venger leurs outrages ;  
 Lorsque vous punissez , ils pourroient pardonner ;  
 Songez qu'à les prier l'homme doit se borner .

( *A Ericie* ).

Mais c'est trop m'arrêter ; viens , suis - moi ; mon  
 courage ,

A travers ces Romains , va t'ouvrir un passage.

ERICIE.

Laisse-moi ; crains ces Dieux que tu viens d'outrager.

OSMIDE.

Sois à moi ; viens ; après ils peuvent se venger.  
Ici , malgré ces Dieux , il faut que je t'obtienne ;  
Tu reçois ma promesse , & j'exige la tienne.  
Tu seras mon épouse... A la face du ciel ,  
Sur ce tombeau j'en fais le serment solennel ;  
Rien ne peut de mon sort séparer ce que j'aime :  
J'en atteste l'Amour , tous les Dieux , Vesta même.

ERICIE.

Arrête... & que peux-tu ? .. laisse ces lieux en paix...  
Et l'Amour & Vesta vont être satisfaits.  
Vois ce peuple frémir... demander mon supplice...  
Tu n'as que suspendu ce fatal sacrifice.

Romains , prêtres , voici cet amant adoré ,  
A mes devoirs , à Rome , à Vesta préféré ;  
A lui seul de mes ans j'ai consacré l'aurore...  
Et mon dernier soupir pour lui s'exhale encore.  
Mes fers tombent ... ce jour me rend ma liberté.

( *Se tournant vers Osmide* ).

O toi , qui regnes seul sur ce cœur agité...  
Tu demandes ma main ... la voilà ...

( *Elle se jette sur le poignard d'Osmide , s'en  
frappe , & lui tend la main en disant* ) :  
Prends ...

OSMIDE.

O crime !

Dieux barbares!...prenez encore une victime:

*Il lui arrache le poignard , & se tue ; Aurele  
accablé , s'appuie sur un Pontife ; le peuple  
& les soldats montrent de la douleur &  
de la pitié ; les Pontifes & les Vestales , de  
l'horreur & de l'effroi.*

Fin du troisieme & dernier Aëe.

---

On a fait sur le rôle d'Aurele une objection qui demande peut-être une réponse ; elle trouve naturellement sa place à la suite de ce Drame. Quelques personnes ont trouvé qu'il n'agissoit pas assez. Elles prétendent qu'il devoit parler davantage dans le dernier Acte. Sa situation lui permet-elle de longs discours ? Coupable du malheur de sa fille , forcé de la condamner , déchiré par ses remords , respectant sa religion , quelque terrible que soit le sacrifice qu'elle lui impose , il n'est plus dans le cas de raisonner ; pleurer & obéir , voilà tout ce qu'il peut faire. On aura beau dire que ce personnage n'est point théâtral ; on répondra qu'il en est plus naturel ; c'est à l'acteur à faire ce rôle , à varier les marques de sa douleur , à peindre par ses regards , par son accablement , ce que la parole ne peut exprimer. Les Auteurs ne veulent rien laisser à faire au comédien ; de-là nos pieces froides & monotones, où la douleur ne cesse de bavarder. Un coup d'œil , un geste , un gémissement valent souvent mieux que le discours le plus éloquent. Laissons sa partie à l'acteur ; nos pieces seront plus vraies , & le spectacle nous fera plus de plaisir. Qu'il soit permis d'apporter un exemple. Transportons sur la scene le dénouement d'*Iphigénie*.

On arrache cette jeune princesse des bras de sa mere ; Clytemnestre s'élance après elle , se précipite au milieu des soldats ; ceux-ci s'opposent à son pas-

sage, l'arrêtent malgré elle ; ses cris s'entendent dans l'éloignement. Le fond du théâtre ouvert, laisse voir la mer & la flotte qui n'attend que les vents pour partir. Les apprêts du sacrifice sont disposés sur le rivage. Agamemnon accablé voit sa fille conduite à l'autel ; l'armée entière assemblée, regardant partout avec une curiosité avide, & une pitié féroce que l'impatience de voler à Troye l'empêche d'écouter ; la victime tremblante se soumettant à son sort, & laissant cependant couler quelques larmes ; Achille seul embrassant sa défense, résistant aux efforts des Grecs, & défiant à la fois Chalcas, Ulysse, l'armée & les Dieux ; quel spectacle, quel tableau entre les mains de Racine ! Que dira le pere dans ce moment ? Inventez de beaux discours, mettez-y tout le pathétique possible ; qu'ils seront froids ! Il faudra toujours en revenir à l'idée du peintre. Si elle n'est qu'adroite, si elle décele même la médiocrité de l'artiste qui n'a pas su tirer parti du plus beau moment qui pouvoit s'offrir à son pinceau, puisque la douleur se manifeste à l'extérieur, & peut être saisie par l'art, elle sera naturelle, sublime & vraie dans le poète. Celui-ci n'étendra pas un voile sur le visage d'Agamemnon. Si l'acteur a de l'ame & de la sensibilité, sa douleur muette me déchirera le cœur ; je croirai assister au sacrifice ; & de beaux vers dissipant l'illusion, me feroient souvenir que je suis à la comédie.

Racine, dira-t-on, n'a mis ce spectacle qu'en récit ; il craignoit qu'Agamemnon ne jouât un foible rôle



rôle dans cette situation. Ne lui prêtez pas vos craintes ; ne jugez pas de ses raisons d'après vos idées. La scène de son tems ne comportoit pas un tableau si vaste & si magnifique ; on n'avoit point encore appris à ce grand homme à s'écarter de la règle sévère de l'unité de lieu ; il n'eût peut-être pas osé se permettre au milieu d'un acte , de faire passer ses personnages de la tente d'Agamemnon au lieu du sacrifice. Si le chef des Grecs eût dû parler alors , qui pouvoit lui prêter plus d'éloquence ? Mais Racine sentoît trop vivement pour en faire un diècoureur.

Lorsque l'on jetta ces réflexions sur le papier , on ne prétendoit pas que l'idée de voiler Agamemnon fut un trait de génie ; on ne le prétend point encore. Un artiste célèbre , celui qui a été appelé en Russie pour exécuter la statue de Pierre le Grand , M. Falconnet , qui a écrit sur son art avec succès , a comparé quelque part ce voile du peintre au silence qu'un poète feroit garder à son personnage dans une situation pathétique , & qui diroit pour s'excuser , *que les sentimens de ce personnage sont au dessus de tout ce qu'il peut dire*. On a opposé ce prétendu raisonnement à ce qu'on vient de lire. Mais est-ce avec justice ? On confond les situations & les genres , & l'on prête une absurdité à M. Falconnet. Ce grand artiste , persuadé qu'il faut montrer Agamemnon , & que c'est au génie à le montrer , doit l'être également que le génie ne le fera jamais parler , parce qu'il n'y a point de génie hors de la vérité , & que les profondes douleurs en se manifestant sur le visage , ne se montrent

point dans le discours. Elles sont muettes ; & si elles s'annoncent encore autrement , ce n'est que par de gémissemens & des cris.



---

L O R E D A N ,

DRAME EN QUATRE ACTES, EN VERS.

---





# P R É F A C E

D E

L O R E D A N.

Un Auteur qui débute dans la carrière difficile du théâtre, ne reçoit d'encouragemens que de ses succès; le choix du sujet y influe beaucoup. Je crus en avoir fait un heureux dans celui de la *Vestale*; l'allusion qu'il offroit étoit une nouveauté qui pouvoit disposer les spectateurs en faveur de l'ouvrage. Je m'attachai en conséquence à montrer bien clairement le voile & la guimpe sous le costume de Vesta.

Il y avoit peut-être de l'adresse dans ce choix de la part d'un Auteur qui connoît l'insuffisance de ses talens, & à qui il doit être permis de prendre ses avantages. J'en attendois beaucoup; des circonstances singulieres, & je puis ajouter, uniques, déconcertèrent mes espérances; c'est une anecdote à joindre à l'histoire du théâtre en 1767; elle est trop connue pour la rappeler ici; la *Vestale* fut proscrite.

Découragé par cet événement, je n'osai point entreprendre d'exécuter d'autres plans que j'avois tout prêts, & qui sont peut-être aussi neufs, aussi intéressants & d'un but moral aussi utile. Les obstacles que j'avois éprouvés m'en firent craindre de nouveaux. Il auroit été sans doute aisé de choisir des sujets qui

n'y fussent point exposés ; mais a'ors il auroit fallu marcher de mes propres forces , sans être étayé par le sujet même.

Le succès de la plupart des pieces du jour me déterminâ , en attendant des tems plus heureux , à m'essayer dans le nouveau genre à la mode , comme le plus facile. Il est plus aisé de remuer fortement & d'effrayer , que d'exciter une émotion douce , & de la soutenir. Un épisode bien noir , bien atroce d'un des derniers romans de l'abbé Prevost , me fournit le sujet que je cherchois ; il n'étoit sans doute échappé jusqu'alors à nos *Drammatistes* , qu'à cause de la difficulté de le rapprocher de la regle des unités ; je crus trouver le moyen de la vaincre , & j'entrepris *Loredan*.

Je commence , comme l'on voit , par passer condamnation sur le genre même , contre lequel je me suis élevé souvent , & qui n'est assurément pas le bon genre que nos maîtres ont fixé. La terreur ne doit point excéder les bornes qui la séparent de l'horreur ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour écarter cette dernière , & je n'y ai pas toujours réussi.

A l'égard du nombre d'actes , une piece en quatre n'est point une nouveauté ; il y en a quelques exemples ; mais ils sont oubliés , & il est inutile de les rappeler , parce qu'ils ne sont pas autorité. On pourroit élever quelques doutes sur la distribution des pieces Grecques en cinq actes , qui paroît avoir été faite après coup. Le chœur qui ne quitte point la scene , les lie les uns aux autres ; & si toutes les fois qu'il y est seul à s'entretenir de ce qui s'est passé , & dans l'inquiétude

de ce qui arrivera , il doit y avoir une division ; quelques drames auront moins de cinq actes , & d'autres en auront six ou sept.

L'usage a fait une règle de la division en cinq ; nos grands maîtres s'y sont soumis ; mais ces grands maîtres avoient dans leur génie des ressources que je n'ai point. Mon dessein n'a pas été de me distinguer par une nouveauté. J'avouerai mon secret avec franchise ; je n'ai pu faire plus de quatre actes ; & j'ai mieux aimé me borner à remplir simplement ce nombre , que de m'exposer à en faire un cinquième , & peut-être cinq mauvais.

Je n'entreprendrai point de justifier les défauts de cette tragédie , drame , ou ce que l'on voudra. Sans parler de l'exécution , le fond même du sujet en offre plusieurs. La jalousie d'Ottobon , l'amour éternel d'Almérini pour une femme qui n'est plus jeune , puisqu'elle a un grand enfant , ne paroissent pas bien naturels : ce sont cependant cette jalousie & cet amour qui amènent toutes les situations de la pièce. J'y ai joint la rivalité d'ambition , comme un motif propre à rendre plus actif l'esprit de vengeance ; j'ai cherché encore un fondement dans le lieu même où j'ai placé la scène. Je n'ai pas ôté le défaut ; je l'ai pallié.

Je ne me dissimule pas la foiblesse du rôle de Léonor ; on auroit pu s'en passer. Il se présenta à mon esprit lorsque je jettai mon plan. Je crus rendre *Loredan* plus intéressant en multipliant autour de lui les liens qui pouvoient l'attacher à la vie ; mais dans l'exé-

cution , je négligeai ce rôle , sans m'en appercevoir. Les situations lugubres qui se pressoient les unes les autres m'emportèrent , & m'occupèrent uniquement. C'étoit le sentiment , ou une sorte d'instinct , si l'on veut , qui m'avertissoit que l'amour ne pouvoit paroître que foible au milieu de ces situations. Je ne le reconnus que quand l'ouvrage fut fini. Je songeai alors à retrancher ce personnage , qui n'ajoutoit rien à l'intérêt ; mais il eût fallu un travail qui me fit peur. Léonor avoit trouvé une place dans le premier acte ; elle tenoit à l'exposition qu'elle préparoit , & je n'eus pas le courage de la supprimer. J'oserai le dire : je crois l'exposition de *Loredan* heureuse ; elle est en action ; le crime d'Ottobon est annoncé au moment où il a été commis ; l'intervalle de quelques mois ou même de quelques jours qui se feroient écoulés , auroit jetté de la froideur , & le récit , au lieu d'intéresser , n'auroit été qu'horrible & révoltant. Les remords d'Ottobon sont plus vifs , & en détestant les effets de sa barbarie , on le plaint.

J'ai dit que je croyois être parvenu à rapprocher un peu le sujet de la règle des unités ; celle de tems est observée ; quant à celle de lieu , elle ne l'est pas à la rigueur ; je l'ai étendue à toute une ville. C'est une liberté sans doute , qui n'est cependant pas sans exemple , & qui pourroit être justifiée ; mais ce n'est pas ici le lieu de le faire. Ce n'est point une poétique que j'écris , c'est une préface. D'ailleurs , que dirois-je de neuf ? Et que contiennent de neuf ces poétiques préliminaires , aujourd'hui si communes ,



Si non des regles nouvelles ou d'anciennes retournées pour excuser des licences ou des défauts ? La plupart généralisent ce qui devrait être particularisé , &c. font des regles mêmes de ce qui , dans certains cas , ne peut être qu'une exception aux regles.

J'aurois bien des fautes encore à relever dans cette piece ; mais il est inutile de me charger d'un soin que mes lecteurs prendront volontiers. Je prévienrai seulement une objection ; elle regarde le lieu où j'ai placé la scene.

L'usage Vénitien , en général , n'est point de condamner à mort des patriciens , ou du moins de les faire mourir publiquement ; on craindrait de diminuer le respect du peuple pour la noblesse qui gouverne. On les punit ordinairement par la prison ; &c si on les fait périr , c'est en secret. L'aristocratie a porté cette loi , qui laisse après elle à la jeune noblesse l'espoir de l'impunité ; on en connoît les conséquences , &c la saine politique &c la philosophie l'ont appréciée. Il y a eu peu d'exceptions ; mais il y en a eu ; &c elles me justifient. On observera en passant , que ces patriciens si fiers &c si avares de leur sang , ont fait couper la tête à un de leurs doges , &c que tous les ans ils font promener en cérémonie les successeurs sur le lieu de l'exécution.

Je dois ajouter encore ici que l'on ne reconnoîtra pas dans cette piece le costume terrible du conseil des Dix , le tribunal le plus redoutable &c un des plus mystérieux qui existent. Celui qui a le malheur de tomber entre les mains de ce tribunal suprême ,

ne voit plus ni ses parens ni ses amis, à moins qu'il ne soit renvoyé absous. Les membres du Conseil n'ont même aucun commerce avec eux. Ce défaut de costume qui seroit senti vivement en Italie, le sera moins en France, où les lecteurs en général, connoissant peu ce tribunal, le rapprocheront des nôtres. Ils supposeront ce qui arrive souvent ailleurs, qu'on peut adoucir quelque chose de l'appareil terrible qui l'environne, en faveur de *Loredan*, pour qui j'ai tâché d'intéresser, qui, avant de paroître en coupable devant le Conseil, y a siégé lui-même, & qui voit ses égaux, ses collègues, ses amis dans ses juges. La plupart des tribunaux sont moins redoutables. Le rang, la faveur, la fortune même du coupable lui font souvent obtenir des égards & des ménagemens qu'on n'accorderoit pas à d'autres. Je me suis écarté de la vérité; mais je ne crois pas avoir blessé la vraisemblance; il eût été aisé d'éviter cette objection, en changeant le lieu de la scène (1). Le motif qui m'a d'abord porté à la placer à Venise, c'est que cette république est une des premières de l'Europe;

---

(1) C'est ce qu'a fait M. le Marquis François Alberti Capacelli; en traduisant ma pièce à Venise, & voulant la faire représenter dans cette ville, il a été obligé de changer les noms des personnages, & il a placé la scène à Savonne. J'ajouterai ici que sa traduction fut jouée à Venise, dans la même semaine que l'original le fut à Paris, & qu'elle y fut plus heureuse. Je puis, sans tirer vanité de ce fait, le remarquer en passant comme une singularité.

on connoît son antiquité , sa célébrité , son ancienne puissance ; on fait ce qu'est sa noblesse. En y faisant naître mes personnages , j'ai voulu les ennoblir , & les rapprocher par-là de ceux de la tragédie , où l'on exige que l'action offre de grands intérêts , & où l'usage donne encore ce nom de grands intérêts aux intérêts particuliers & personnels des princes. Le rang des personnages est quelquefois la seule chose qui distingue la tragédie du drame.

Les auteurs qui se plaignent des dégoûts attachés au théâtre , n'en ont peut-être pas essuyé autant que moi. Cette tragédie date sa réception du mois de Septembre 1769 ; elle a , comme on le voit , attendu long-temps son tour (1) ; elle a été retardée par une multitude de circonstances qui se sont réunies successivement , & parmi lesquelles je ne compte pas mon éloignement de Paris (2). Qu'on me permette un court détail.

Au commencement de 1774 , on se dispoisoit enfin à jouer cette piece , lorsqu'on crut les conjonc-

---

(1) *Loredan* fut représenté pour la première & la dernière fois le 19 Février 1776. Le public accueillit mal un genre que je ne puis le blâmer d'avoir mal reçu. Il le goûtoit encore , lorsque *Loredan* fut composé ; & peut-être alors eût-il réussi , s'il eut été donné. Je n'en aurois pas cru le genre meilleur ; on en peut juger par ma préface , qui étoit faite avant la représentation.

(2) J'en étois alors à cent lieues , & absent depuis près de six ans. Je n'y revins que quelques mois après la représentation de *Loredan*.

tures favorables pour une autre , à laquelle on donna la préférence , & que les événemens même qu'on avoit cru lui être favorables , empêcherent de représenter. *Loredan* dont elle avoit pris la place , sans pouvoir en profiter , renvoyé après Pâques , fut remis encore à l'hiver suivant , par le malheur qui mit la France en deuil. L'hiver arriva : une piece charmante , déjà connue par l'impression , & dont le mérite assurément justifie la préférence qu'on lui donna , ( *La partie de chasse de Henri IV.* ) passa , & conduisit jusqu'au commencement de 1775. Des ordres supérieurs & respectables firent donner ensuite une autre nouveauté , ( *Albert I.* ) Celle qui avoit occasionné le premier retard sans en jouir , ( *Le Barbier de Séville* , ) passa encore ; & les remises ne finirent pas là.

Les obstacles ne se sont peut-être jamais présentés en si grand nombre & si constamment. Ils ont été précédés par un événement d'un autre genre , mais qui n'est pas nouveau ; je veux parler de la publication d'un drame puisé dans la même source , & qui parut au commencement de 1774 , dans le temps où l'on parloit de mettre *Loredan* à l'étude. Cette circonstance & les marques sensibles de précipitation que porte ce drame , annoncent un Auteur qui vouloit dévancer , & qui craignoit d'être devancé. Il y a long-temps qu'il a accoutumé le public à voir les mêmes sujets traités en même tems , par des mains différentes ; ceux dont l'invention est à autrui , sont assurément à quiconque les cherche & s'en saisit ; le roman de l'abbé Prevost pouvoit tomber entre

ses mains comme dans les miennes ; mille autres encore pouvoient en tirer ce sujet ; ils auroient pu seulement mieux choisir leur temps pour le faire paroître. Au reste , MM. Du Belloy , Dorat , Lemierre , &c. ont donné un exemple que je suivrai. Je ne répondrai pas même à la note qui termine la préface du drame ; ceux qui en connoissent l'Auteur , & qui me connoissent , ont apprécié son procédé. Ceux qui ne nous connoissent ni l'un ni l'autre , ont les deux pieces sous les yeux ; qu'ils les comparent , & qu'ils jugent.



---

A C T E U R S.

OTTOBON, *noble Vénitien.*

LOREDAN, *son fils, membre du conseil des Dix.*

CONTARINI, *Président du conseil des Dix.*

LEONOR PRIULI, *destinée à Loredan.*

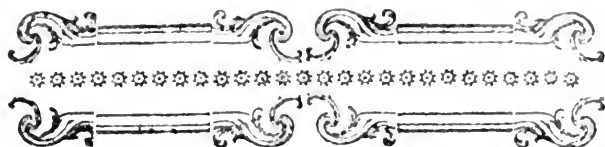
FINGAL, *ancien serviteur attaché à Ottobon.*

UN GEOLIER.

LES MEMBRES DU CONSEIL DES DIX.

SOLDATS.

*La scène est à Venise.*



# L O R E D A N ,

D R A M E .

---

## A C T E I .

*Le théâtre représente l'appartement d'Ottobon ; il est tendu de noir ; on remarque dans le fond une pendule enveloppée d'un crêpe ; tous les meubles portent des marques de deuil.*

---

## S C E N E I .

OTTOBON *seul ; il est en grand deuil , assis auprès d'une table couverte d'un tapis noir , & sur laquelle sont plusieurs lettres & une cassette , d'où elles ont été tirées. Il est dans l'accablement & dans le désordre d'un homme qui a passé la nuit sans reposer.*

**L**e jour paroît enfin ! Le silence & la nuit  
Ont encore augmenté le trouble qui me suit.

( *Il regarde les lettres , & se leve* ).

Ces coupables écrits , garants de mon outrage ,  
Ont pourtant à mes yeux justifié ma rage ...  
Elle l'est ... la perfide est déjà chez les morts ;  
C'est l'honneur qui l'immole ... & je sens des remords !

( *Il se promene d'un air agité ; ses yeux distraits  
s'arrêtent sur la pendule ; il les en retire avec  
un secret frémissement* ).

Six heures ! ... c'est l'instant où Venise étonnée ,  
Voit porter au tombeau ma femme infortunée !  
Mon fils fuit le cercueil ... que lui dirai-je ? ô cieux !  
Cette nuit même , il est arrivé dans ces lieux ,  
Empressé de revoir son amante & sa mere ! ...  
Ses cris ont retenti dans le cœur de son pere !

( *Il se tait , se promene encore , & paroît plus agité* ) :

Malheureux ! ... qui m'eut dit qu'enfin Almerini  
Attendriroit un jour la fiere Priuli ? ...  
Mon épouse ! ... autrefois il fut méprisé d'elle ...  
Sexe ingrat ! .. & mon cœur pleure encor l'infidelle !  
Je sens que je l'aimois ! .. Combien de fois , hélas !  
La parjure , en ces lieux , s'empressa sur mes pas !  
Je ne l'y verrai plus ... ces lugubres parures ,  
Cet appareil , ce deuil ... tout rouvre mes blessures ...

( *Avec effort* ).

N'y pensons plus ... lisons ces écrits odieux ;  
Qu'ils calment ...

( *Appercevant Léonor , & fermant la cassette  
avec précipitation.* )

Léonor ! ... cachons-les à ses yeux.

Parente



Parente de l'ingrate , & dans sa confidence ,  
Peut-être elle connoit son crime & ma vengeance.

---

## S C E N E I I.

O T T O B O N , L E O N O R.

L E O N O R.

Quel moment ! ô ma mere ! .. il n'est donc plus  
d'espoir !

La tombe s'est ouverte , & va la recevoir !

O T T O B O N.

Que fait mon fils ?

L E O N O R.

Pleurant une perte si chere ;  
Il fuit , en gémissant , la pompe funéraire.

( Avec la plus vive douleur ).

On l'emporte à l'instant de ce triste palais ,  
Seigneur ... je viens mêler mes pleurs à vos regrets !

O T T O B O N *se détournant , & en lui-même.*

Des pleurs ! .. dois-je en répandre en songeant à  
l'offense ?

L E O N O R.

Sa bonté généreuse éleva mon enfance.  
Quelle mere ! .. à ses soins je dois un nom si doux ;  
Elle me destinoit votre fils pour époux ...

Tome I.

F.

Loredan éloigné , mais sûr de ma constance ;  
 Revenoit dans Venise après six mois d'absence...  
 Quel spectacle a-t-il vu dans ce palais ? un deuil ,  
 Une pompe funebre , & sa mere au cercueil !

O T T O B O N , *en lui-même.*

Voilà ce que j'ai craint ... qu'ai-je fait ?.. ah , barbare !

L E O N O R .

Au lieu de notre hymen , quelle fête on prépare !  
 Ah , si vous l'aviez vu , pleurant , épouvanté  
 D'un malheur si terrible & si précipité ,  
 S'approcher , s'écrier d'une voix affoiblie :  
 » La voilà donc , hélas , cette mere chérie !..  
 » A son fils qui l'appelle , elle ne répond plus « !  
 Je l'ai vu détourner son œil triste & confus ,  
 Accuser par ses pleurs le ciel qui l'a ravie ,  
 Et tomber à côté sans couleur & sans vie.

O T T O B O N .

Mon fils ! ..

L E O N O R .

Il a repris l'usage de ses sens...  
 Que ses pleurs , ses regrets étoient attendrissans !  
 Vos maux qu'il se peignoit , renouvelloient ses larmes.

O T T O B O N *accablé.*

( *Avec terreur* ).

Tout augmente mon trouble... Auteur de mes alarmes ,  
 Quel triomphe pour toi , perfide Almerini !

L E O N O R .

Quel nom prononcez-vous ?.. ô ciel !..

OTTOBON *égaré, & avec une douleur farouche.*  
( *Vivement* ). Mon ennemi !..

Il doit pleurer sans doute ... il soupire pour elle.

LEONOR.

Mais elle rejeta sa flamme criminelle ...

OTTOBON.

Oui, je vis préférer ma tendresse & mes feux ;  
Mon rival dédaigné fut témoin de nos nœuds ...  
Mais sa flamme a duré, le temps n'a pu l'éteindre.

LEONOR.

Elle fut méprisée ; il en est plus à plaindre.

OTTOBON.

Et sans doute on l'a plaint.

LEONOR.

On fait que ses amours ;  
Seigneur, de votre épouse avoient troublé les jours ;

OTTOBON.

Le barbare a causé ses malheurs & ma peine ;

LEONOR.

Qui ? .. lui ! .. Seigneur ...

OTTOBON.

Combien il mérite ma haine ! ...  
Ah ! ma fureur renaît à ce nom ...

( *D'un air sombre, après une courte pause* ).

Vous pleurez ! ..

( *Baissant la voix & la regardant* ).

Je vous croyois instruite... & vous m'en assurez.

LEONOR.

Quel discours étonnant que j'ai peine à comprendre !  
Vous m'alarmez , Seigneur...

OTTOBON.

Vous avez dû m'entendre.

( *D'un ton sévère* ).

Vos nœuds avec mon fils vont bientôt se former ,  
Leonor ... il vous aime , & vous devez l'aimer ...  
De ce jour à jamais conservez la mémoire ;  
Songez à vos devoirs , & sur-tout à sa gloire.  
Mon fils à ses vertus doit l'honneur d'être admis ,  
Avant l'âge fixé , dans le conseil des Dix.  
Vous savez quel motif a causé son absence.  
L'Etat même a daigné commettre à sa prudence  
Le soin de ménager les Génois inquiets ...  
Loredan les a vus ; il rapporte la paix.  
Venise le respecte , & le sénat l'estime.  
Vous connoissez son cœur ... Sensible , magnanime ;  
Il n'attend que de vous le bonheur de ses jours ...  
L'inconstance peut seule empoisonner leur cours.  
Le sang des Priulis qui coule dans vos veines ,  
Est celui que sa mere a reçu dans les fiennes.  
Vous eûtes toujours part aux secrets de son cœur ...  
Si mon fils , comme moi , connoissoit le malheur ...  
Il est né de mon sang ... il a le caractère ,  
La fierté , le courage & l'orgueil de son pere ...  
L'amour en gémiroit ... mais sans être vainqueur ...  
Ce fils fait ce qu'on doit immoler à l'honneur.

LEONOR.

Vous me faites frémir... Ce terrible langage,  
Pour la mere, pour moi, Seigneur, est un outrage...  
Ma gloire est d'égalé quelque jour ses vertus...  
Rassurez mes esprits par le trouble abattus...

OTTOBON.

C'en est assez.

LEONOR.

Seigneur ? .. interdite ... agitée ...

OTTOBON.

Laissez-moi... ma douleur veut être respectée.

( *Leonor s'affied, & paroît consternée; Ottobon  
s'éloigne d'elle* ).

---

---

S C E N E I I I.

OTTOBON, LEONOR, LOREDAN.

*Loredan s'avance lentement, en grand deuil, tel  
qu'est un homme qui revient des funérailles de sa  
mere; il leve les yeux au ciel & gémit; il s'af-  
sied sur un siege à un coin de l'appartement; il  
est trop occupé de sa douleur pour voir personne;  
Ottobon ni Leonor ne l'apperçoivent point encore.*

LOREDAN.

C'étoit donc vainement que votre fils, hélas !  
Ma mere, s'empressoit d'accourir dans vos bras !

LEONOR *allant à lui.*

Quoi, déjà!.. Lore lan?.. tout mon cœur se déchire!..  
C'en est donc fait?..

O T T O B O N .

C'est lui!.. que pourrai-je lui dire?  
O remords!

*(Il se jette sur un fauteuil, & reste dans l'accablement).*

LOREDAN *assis, la tête appuyée sur ses mains,  
& ne voyant personne.*

Quels objets pour mon cœur tourmenté!  
Ma mere... je la perds!.. mon œil épouvanté  
A vu la terre ouvrir ses entrailles funestes;  
On vient d'y déposer ses déplorables restes;  
La tombe, en se fermant, les dérobe à mes yeux...  
Cet instant semble encor l'enlever à mes vœux...  
Combien elle m'aimoit!.. je n'ai donc plus de mere!

L E O N O R .

Comme à vous, Loredan, elle a dû m'être chère...  
Je partage vos maux.

LOREDAN *se couvrant le visage de ses deux mains.*

Elle meurt... malheureux!  
Je n'ai pu seulement recevoir ses adieux,  
La revoir, l'embrasser, lui parler... ni l'entendre  
M'appeller en mourant d'une voix foible & tendre!..  
Elle-même étoit sourde aux plaintes de son fils!

L E O N O R .

Ciel!

LOREDAN *la reconnoissant.*

C'est vous! pardonnez à mes sens interdits,

Leonor ... ma douleur & mon désordre extrême  
Me font oublier tout, & mon pere & vous-même.

(Leonor le regarde tendrement, s'assied auprès de  
lui, & se couvre de son mouchoir.)

OTTOBON faisant un effort sur lui-même, & se  
tournant vers son fils.

Mon cœur vous attendoit ... vous ne m'avez rien dit.  
Et votre mere seule occupe votre esprit! ...  
Vous me restez, mon fils ... En perdant une mere,  
Vous ne sentez donc pas que vous avez un pere?

L O R E D A N.

Pardonnez... ah ! mon cœur, dans ce moment cruel,  
Sent le prix de vos jours, & rend grâces au ciel!  
Mais puis-je trop pleurer ma mere infortunée?...  
Regardez dans quel temps sa vie est terminée!  
Quand je venois, rempli de l'espoir le plus doux,  
Passer des jours heureux auprès d'elle & de vous...  
L'avenir ne m'offroit qu'une image riante;  
J'en jouissois déjà... la mort impatiente  
A frappé tout-à-coup, & détruit mon bonheur!  
On n'a vu de son sort nul signe avant-coureur?  
Rien ne vous l'annonçoit?... sa santé raffermie  
Lui promettoit, dit-on, une plus longue vie...  
Un instant a tout fait... Ciel injuste & cruel!  
Mon pere!... il n'en faut donc accuser que le ciel?

OTTOBON accablé.

Qu'a-t-il dit?

L O R E D A N.

Ma raison ne se fait plus entendre...  
Je ne fais... si j'avois une vengeance à prendre,  
Un coupable à punir, un cœur à déchirer!..

Mais qu'opposer au fort ? .. je ne puis que pleurer.

OTTOBON , *en lui-même , & se détournant.*

Le cri de sa douleur , dans mon ame tremblante ,  
Porte à la fois l'horreur , les remords , l'épouvante!..

( *Il se leve* ).

Mais c'est trop balancer!... pour arrêter ses pleurs ,  
Qu'il connoisse à la fois sa mere & mes malheurs...  
Cachons - lui seulement la main qui l'a punie!  
Mon cœur n'en gémit plus... l'honneur me justifie.

( *Il va vers Loredan* ).

O mon fils!.. dans tes bras n'oses-tu me presser?

( *En se détournant* )

Ecoute... que lui dire ? & par où commencer ?

L O R E D A N *se jettant dans ses bras.*

Cette perte , mon pere , à tous deux est commune.

OTTOBON , *avec douleur.*

Vous ne connoissez pas toute notre infortune.  
Laissez-nous , Leonor.

( *Leonor se retire en regardant Loredan avec attendrissement , & Ottobon avec effroi* ).





## S C E N E I V.

O T T O B O N , L O R E D A N .

O T T O B O N , *avec une fermeté sombre.*

Moderez vos douleurs ;  
Ce moment , de mon fils , n'exige pas des pleurs.

L O R E D A N .

Vous condamneriez ceux que je donne à ma mère !  
Quel langage accablant !.. C'est le vôtre , mon pere !

O T T O B O N .

Vous savez quelles loix nous impose l'honneur ;  
Il doit , comme le mien , enflammer votre cœur.  
C'est à cette vertu , que je vous ai transmise ,  
Que vous devez le rang où vous place Venise...  
Les bienfaits du sénat sont venus vous chercher ;  
Des hautes dignités vous pouvez approcher.  
Songez à vos aïeux , à leur gloire immortelle ;  
Soutenez-en l'éclat , & n'envifagez qu'elle.

L O R E D A N .

J'honore vos conseils ; ils me font chers , Seigneur...  
Mais , hélas ! peuvent-ils adoucir ma douleur ?

O T T O B O N .

Ils le doivent.

L O R E D A N .

Mon pere ! ..

L O R E D A N ,  
O T T O B O N .

Ecoutez... l'infamie  
Qui tomberoit sur moi souilleroit votre vie...  
Elle m'a menacé. Supposons que mon cœur  
Oubliant aujourd'hui ce qu'il doit à l'honneur,  
Par une lâcheté, dont il est incapable,  
Eut attiré sur moi la honte inévitable...  
On verroit mon opprobre, enveloppant mon fils,  
Sur son nom glorieux imprimer le mépris...  
Répondez... Si le ciel, par la mort la plus prompte,  
Enlevoit votre pere, & prévenoit sa honte...  
De quel œil verriez-vous ce coup inattendu?...  
Votre esprit incertain demeure suspendu...

L O R E D A N .

Seigneur !..

O T T O B O N .

Oseriez-vous vous livrer à la plainte?...  
Consultez votre gloire, & répondez sans crainte.

L O R E D A N .

Ah ! vous ne doutez pas qu'en ce funeste sort,  
Votre fils pleurerait la honte, & non la mort.

O T T O B O N *rapidement.*

Vous avez prononcé... pleurez sur votre pere...  
Loredan ne doit plus de larmes à sa mere.

L O R E D A N .

Qu'entends-je ?

O T T O B O N .

Connoissez l'objet de vos regrets,  
Et voyez si j'ai tort d'en condamner l'excès.

(*Il tire des lettres de la cassette, & les lui donne.*)

Ces lettres, à ma vue, avec soin, dérobées,

Mon fils , entre mes mains depuis peu sont tombées..  
Vous connoissez le crime , & vos yeux étonnés...

L O R E D A N *accablé , & regardant les lettres.*  
De quelle horreur mes jours sont-ils environnés?..

( *Rapidement* ).

Ma mere' .. Almerini!.. l'on vous trompe , mon pere..  
Croyez-moi , , sa vertu , son noble caractère...  
Tout l'atteste... son cœur ne s'est point démenti..  
Dieu ! quel cri dans le mien a soudain retenti ?  
J'entrevois des forfaits dont frémit la nature!..

( *Avec une douleur furieuse* ).

Et sur ces vils témoins enfants de l'imposture ,  
( *Faisant un effort pour se calmer* ).

Vous auriez pu , Seigneur ... Prêt à vous accuser ,  
Je respecte mon pere... & je n'ose penser...

O T T O B O N .

Vous doutez de son crime !

L O R E D A N *vivement.*

Oui ... tout la justifie.  
Almerini contre elle arma la calomnie...  
Il fut votre rival... il vous vit préféré ;  
Votre bonheur blessa son œil désespéré...  
Ce spectacle augmenta dans son ame cruelle ,  
Et sa haine pour vous , & son amour pour elle...  
En proie au désespoir , brûlant de se venger ,  
Dans son état affreux il voulut vous plonger.

O T T O B O N .

Qu'entends-je ? Et ces écrits que vous venez de lire...

( *Avec l'effort de la douleur* ).

Tremblez... l'amour heureux a pu seul les écrire...

( *Se détournant avec confusion, & baissant la voix* ).

Je rougis de descendre à ces détails honteux...

Almerini triomphe, & je suis malheureux !

Quel eut été son but ?

L O R E D A N *rapidement*.

Son but fut de vous nuire.

Il vit votre bonheur... il voulut le détruire,

Chercher par les soupçons qui font votre malheur,

A vous écarter d'elle, à surprendre son cœur...

Par vos mains accabler, déchirer ce qu'il aime,

Et vous faire haïr pour être heureux lui-même...

Peut-être qu'il entroit aussi dans son dessein,

De porter ses tourments, Seigneur, dans votre sein...

On fait trop ceux que peut causer la jalousie !

Ce sentiment affreux, commun dans l'Italie,

Au fond de votre cœur est venu se plonger...

Jugez à vos fureurs s'il a su se venger.

O T T O B O N *accablé*.

Juste ciel !... ces écrits... une terreur mortelle...

Pourquoi les conserver ? ils déposent contre elle.

L O R E D A N.

Sûre de sa vertu, toujours digne de vous,

Devoit-elle affliger le cœur de son époux ?

De ses ménagements vous lui faites un crime !

Elle est de vos soupçons l'innocente victime !..

Le savez-vous, Seigneur ?.. ces écrits odieux

N'ont peut-être jamais paru devant ses yeux !

Peut-être que l'auteur de cette obscure trame,

Résolu de jeter le trouble dans votre ame,  
Pour vous seul, en ces lieux, les a fait transporter...  
Un serviteur séduit a pu les apporter,  
Servir d'Almerini le complot détestable,  
Chercher pour les placer le moment favorable...  
Ah! sans doute, à vous seul ils étoient destinés...  
Ma mere ignore tout... & vous la condamnez!

OTTOBON.

Dieu! le perfide auroit!..

L O R E D A N.

Vous connoissez sa haine ;  
Cent fois il a cherché votre perte & la mienne.  
Il étoit sur les rangs, quand vous futes admis  
Dans le Conseil suprême, & moi parmi les Dix,  
Quand de nos différends Genes m'a vu l'arbitre...  
Ambitieux, amant, il nous cède à tout titre ;  
Et vous deviez penser que pour des cœurs si bas ;  
Ce sont là des affronts qu'on ne pardonne pas.

OTTOBON *dans l'accablement, & tombant sur son siege.*

Que m'a-t-il dit ? ô ciel... quelle lumière affreuse !  
On eut pu me tromper ! .. non... ma main furieuse  
N'a fait, en l'immolant, qu'obéir à l'honneur...  
Le trouble cependant est au fond de mon cœur !  
Il s'éveille à sa voix... je frissonne.

L O R E D A N.

O mon pere !

Falloit-il, à vos yeux, justifier ma mere ?  
Et ne deviez-vous pas connoître ses vertus ?  
Deviez-vous l'outrager ? .. Seigneur ? .. elle n'est plus..

Son trépas fut bien prompt!.. vous la jugiez coupable!..

( *Ottobon se détourne avec trouble , & s'éloigne ;  
Loredan le suit , & ajoute avec tendresse.*

D'un attentat affreux vous n'êtes point capable...

Mais vous futes jaloux & trompé... je frémis...

Vous pouvez d'un seul mot rassurer votre fils...

Vos pleurs...

OTTOBON, *avec vivacité.*

N'en conclus rien... ils sont une foiblesse.  
Que l'on cherche Leri; qu'il vienne, qu'il paroisse...

( *Avec réflexion , & d'un ton animé* ).

Leri ne m'a point fait d'infidèles rapports ;  
L'ingrat me trahissoit ; mais bientôt ses remords  
A ma juste vengeance ont montré sa victime ;  
C'est de lui que je tiens ces vils garants du crime.

L O R E D A N .

Seigneur!..

OTTOBON.

Vous l'entendrez , & prompt à m'excuser ;  
Vous me plaindrez , mon fils , au lieu de m'accuser.



## S C E N E V.

OTTOBON, LOREDAN, FINGAL.

OTTOBON *apercevant Fingal, & allant au devant de lui.*

Que voulez-vous, Fingal ?.. quel sujet vous amene ?  
C'est Leri que j'attends ... volez à lui, qu'il vienne.

FINGAL.

Leri !... c'est en son nom que je viens vous parler.

OTTOBON.

Comment ?

FINGAL.

Son sort affreux me fait encor trembler...  
Il est mort...

OTTOBON.

Quoi ? ... Leri ! ... que venez-vous m'apprendre ?

FINGAL.

Un moment, sans témoins, daignerez-vous m'entendre ?

OTTOBON.

Il est mort !

LOREDAN.

Ce mystère ajoute à mon effroi.  
Quels sont donc ces secrets que l'on fait devant moi ?  
Je ne vous quitte point... qu'il s'explique, mon pere...  
*A Fingal.*

Parle... Je puis t'entendre... il s'agit de ma mere.

## O T T O B O N.

Mon fils !... parlez , Fingal... je demeure interdit...  
 Quelle est la cause , ô ciel , de ce trépas subit ?

## F I N G A L.

Je l'ignore , & n'en puis accuser que le crime ;  
 Il en fut l'instrument ; il en est la victime.  
 Voilà , dans ses discours , ce que j'ai pénétré ,  
 Quand ses cris , près de lui , tantôt m'ont attiré.  
 Je l'ai trouvé , touchant à son heure dernière ,  
 Tournant , pour se cacher , le front vers la poussière ;  
 De tourmens convulsifs il étoit agité.  
 Je m'élançai vers lui d'un pas précipité :  
 » Laisse-moi , m'a-t-il dit ; le ciel punit un traître.  
 » J'ai porté la fureur dans le sein de mon maître ;  
 » J'ai déchiré son cœur , j'ai troublé sa raison ;  
 » Des ténèbres du deuil j'ai couvert sa maison.  
 » Ma voix calomnieuse , outrageant l'innocence ,  
 » Trop bien d'Almerini seconda la vengeance.  
 » La mort de Priuli dérange ses projets ;  
 » De mes coupables soins il maudit les effets...  
 » Je l'ai vu cette nuit , exhalant sa furie ,  
 » Insulter son rival & menacer sa vie ,  
 » Jurer de dénoncer un forfait odieux.  
 » Je n'ai pu dérober ma terreur à ses yeux ;  
 » Il a craint mes remords... ma mort est son ouvrage...  
 » Toi , qui pris le poison apprêté par ma rage ,  
 » J'en ai reçu le prix... c'est par lui que je meurs «.  
 Il veut continuer... de nouvelles douleurs  
 Confondent tous les mots sur sa langue épaissie ;  
 Il pousse un cri plaintif , le dernier de sa vie.  
 Vainement ma pitié cherche à le secourir ;  
 Je le vois dans mes bras se débattre & mourir.

Effrayé



Effrayé , mais jugeant le secret nécessaire ,  
 Je n'ai rien négligé pour cacher ce mystère.  
 Mes soins ont écarté les témoins indiscrets.  
 Comme on ne l'a point vu rentrer dans ce palais ;  
 J'ai répandu , Seigneur , que votre ordre suprême  
 L'a fait , loin de ces lieux , partir cette nuit même.  
 OTTOBON *accablé , avec un effort sur sa douleur.*  
 Allez... continuez... étouffez ce secret...  
 Votre zele me sert...

## S C E N E V I.

O T T O B O N , L O R E D A N .

O T T O B O N *tombant sur son fauteuil , & dans  
 l'accablement le plus profond.*

**M**alheureux !... qu'ai-je fait ?

L O R E D A N , *qui a resté immobile pendant le récit  
 de Fingal , se réveillant avec une douleur furieuse  
 & concentrée.*

Tout est donc éclairci !... quel jour affreux m'ac-  
 cable !...

Ma mere est dans la tombe... & mon pere est  
 coupable !...

Mon pere !... en ce moment lui dois-je un nom  
 si doux ?

( *Il le regarde.* )

Il souffre... il est puni de ses soupçons jaloux ;  
 Tome I. G

Sous le poids du remords son ame est abbatuë...  
Ma mere pour son fils n'en est pas moins perdue!

( *Avec le trouble & l'égarement de la douleur.* )

Je ne fais quels transports s'élevent dans mon cœur !  
Tout mon sang allumé bouillonne avec fureur ...  
Ma frémissante main en demande à répandre ...  
Ma mere!...

O T T O B O N *agité & en lui-même.*

Qu'ai-je appris ?

L O R E D A N .

Je crois encor l'entendre...  
Je la vois excitant mon bras désespéré ,  
Me montrer le poison qui lui fut préparé!...

( *Regardant Ottobon.* )

Mon pere !... ah ! la nature en gémissant du crime ,  
A mon bras enchainé dérobe sa victime !...  
Que dis-je ? il s'en offre une à ma juste fureur.  
L'infame Almerini du crime fut l'auteur ;  
Sa rage en cet instant menace encor mon pere...

( *Avec transport.* )

La vengeance manquoit à ma juste colere ,  
Et mon cœur soulagé peut enfin en jouir.

( *Il met la main sur son poignard , & court précipitamment au fond du théâtre pour sortir.* )

O T T O B O N .

Où vas-tu , Loredan ?... cruel ! pourquoi me fuir ?

L O R E D A N *revenant.*

Je fais tout... votre fils brûlant d'impatience ,

De sa mère & de vous va prendre la vengeance...

( *S'approchant.* )

Punir son meurtrier, & votre délateur ;

( *Baissant la voix.* )

Et cacher vos secrets en lui perçant le cœur :

( *Elevant la voix , & voulant s'éloigner.* )

Adieu , Seigneur , adieu... votre gloire m'est chère ;

( *A Leonor qui arrive.* )

Et je vais la sauver... prenez soin de mon père.

## S C E N E V I I .

OTTOBON, LOREDAN, LEONOR.

LEONOR.

Seigneur , Contarini , sensible à vos malheurs ,  
S'empresse de venir partager vos douleurs.

LOREDAN *rapidement , & faisant un mouve-  
ment pour sortir.*

Qu'il excuse un devoir que rien ne peut suspendre.

OTTOBON.

Arrête...

LOREDAN *vivement.*

Pourriez-vous m'ordonner de l'attendre !

( *S'approchant & baissant la voix.* )

Vous savez quels secrets il faut entelever...

C'est mon devoir , Seigneur , & je cours le remplir.

( *Il sort d'un pas précipité.* )

## S C E N E V I I I .

O T T O B O N , L E O N O R .

LEONOR.

Qu'a-t-il dit ?... dans quel trouble , ô ciel ! il  
m'a jetée !

Ah ! Seigneur , rassurez mon ame épouvantée !...

Votre fils...

O T T O B O N *effrayée.*

Leonor !...

LEONOR.

Qu'annonce son courroux ?

O T T O B O N *se remuant avec effort.*

Vous le verrez bientôt... allez... rassurez-vous...

( *En lui-même & avec effroi.* )

Je marche sur ses pas... il en est temps encore.

( *A Leonor.* )

Rentrez.

( *Il sort.* )

LEONOR *troublée & se retirant.*

Dieu ! quels sont donc ces tourmens que j'ignore ?

*Fin du premier Acte.*

## A C T E I I.

*Le théâtre représente un Cachot ; on voit aux deux côtés une large pierre qui sert de banc ; il y en a une semblable dans le fond , & une table vers le bord du théâtre.*

## S C E N E I.

LOREDAN *seul ; il est assis sur un banc ; sa crép-  
sure & ses habits sont dans le plus grand déor-  
dre ; il est pâle, accablé ; il porte ses regards au-  
tour de lui d'un air égaré.*

**Q**uel changement !... où suis-je ?... où m'a donc  
entraîné

Ce peuple menaçant , contre moi déchaîné ?...

Almerini n'est plus... & ma fureur extrême

Commence , en se calmant , à m'étonner moi-même !

Son trépas semble avoir épuisé mes efforts...

Quel trouble tout-à-coup succède à mes transports ?

D'où naît l'abattement où mon âme est plongée ?...

La nature pourtant satisfaite & vengée ,

Dans le fond de mon cœur ne me reproche rien...

Et le séjour du crime est devenu le mien !

Je suis dans un cachot !... moi !... dans ces lieux  
funèbres

Où le jour pâle & sombre , à travers les ténèbres ,

Semble craindre de luire aux yeux des scélérats !...  
 Les devoirs les plus saints , peuple , ont armé mon  
 bras !

Mon pere menacé , son épouse à ma vue ,  
 Dans la nuit de la tombe , aujourd'hui descendue ,  
 Demandoient la victime , & j'ai dû l'immoler !  
 D'opprobres cependant tu viens de m'accabler !...  
 Ah ! mon pere !... sans vous , hélas ! sans votre rage ,  
 Votre fils n'eut jamais effuyé cet outrage.  
 Qu'entends-je ?... Dieu ! c'est lui !

## S C E N E II.

OTTOBON , LOREDAN *assis.*

OTTOBON *entre , s'arrête en frémissant , & regarde  
 Loredan.*

**J**e revois donc mon fils !...  
 Et dans quels lieux , ô ciel !

LOREDAN *froidement.*

En êtes-vous surpris ?

Après le crime affreux que je venois d'apprendre ,  
 A m'y trouver , Seigneur , vous deviez vous attendre.

OTTOBON.

Qu'as-tu fait ?

LOREDAN *vivement & se levant.*

Mon devoir... Votre persécuteur  
 Menaçoit à l'instant vos jours & votre honneur...  
 Quel parti votre fils , Seigneur , pouvoit-il prendre ?

Une mere à venger , votre gloire à défendre ,  
 D'une triste lumiere écarter le flambeau ,  
 Couvrir d'affreux secrets de la nuit du tombeau ,  
 Punir un crime horrible , en ensevelir d'autres ,  
 Expier à la fois & les siens & les vôtres...  
 Voilà les sentiments qui seuls m'ont inspiré...  
 J'ai cherché le perfide... & je l'ai rencontré.

## O T T O B O N.

Almerini... ta main...

## L O R E D A N.

Il alloit , plein d'audace ,  
 Consommer ses forfaits , & remplir sa menace...  
 Lui-même se portant pour votre accusateur ,  
 De ma mere au sénat montrer l'empoisonneur ,  
 Réclamer contre vous les loix & la justice ,  
 Exciter leur rigueur , presser votre supplice...  
 Aux portes du palais il étoit arrivé ;  
 Il alloit y monter , lorsque je l'ai trouvé...  
 » Arrête , ai-je crié !... défends-toi , monstre , arrête !  
 » Tes crimes sont au comble , & la vengeance est  
 prête « !

J'ai couru sur le traître , en lui parlant ainsi...  
 La fureur m'animoit... je l'ai soudain saisi.  
 Pâlisant , & pressé de cette main terrible ,  
 Il a fait pour me fuir , un effort... impossible.  
 Il s'est soumis enfin... » Frappe , je puis mourir ;  
 » M'a-t-il dit ; mais ton pere avec moi va périr.  
 » Vois la foule en ces lieux accourant , empressée...  
 » Regarde... autour de nous , la voilà ramassée...  
 » Elle entendra ma voix... je vais lui révéler... «  
 Il se tourne à ces mots... il alloit lui parler.  
 De ma fureur alors , je ne suis plus le maître ;

D'un coup précipité j'ai prévenu le traître;  
 Et sans voir de danger que celui du retard,  
 Dans son perfide cœur, j'enfonce le poignard...  
 » Meurs, lui dis-je !... ma mere, accepte ta victime !  
 » Vas porter aux enfers tes secrets & ton crime « !

## O T T O B O N .

Qu'ai-je entendu ?

## L O R E D A N .

Tremblant que mon bras égaré  
 N'eut atteint le cruel d'un coup mal assuré;  
 Craignant que s'il respire, il ne vous déshonore,  
 Je retire le fer, & le replonge encore !...  
 Je le frappois sans cesse... & ma juste fureur  
 S'appliquoit à trouver la place de son cœur...  
 De ce cœur odieux qui brûlant pour ma mere,  
 Vous ravit votre épouse, & vos vertus, mon pere...  
 Je n'étois animé que par ces sentiments;  
 Et j'ai trop éprouvé combien, dans ces moments,  
 On peut, lorsque d'un cœur la vengeance s'empare,  
 Oublier qu'on est homme, & devenir barbare !  
 De ma rage à présent, moi-même je frémis !  
 Le peuple en est témoin... Je n'entends point ses cris...  
 Il m'ôte mon poignard... & ma main désarmée  
 Ne quitte point encor sa victime opprimée...  
 On me l'arrache enfin... Ce peuple furieux,  
 A qui je fais horreur, m'entraîne dans ces lieux !  
 Quels excès !... A ces traits puis-je me reconnoître ?  
 Moi, barbare !... mon cœur n'étoit pas né pour l'être...  
 Mais, ma mere, Seigneur, mourant par le poison,  
 Vos dangers, la vengeance aveugloient ma raison...  
 A l'amour filial j'ai voulu satisfaire...



Je l'ai fait.

( Il s'assied d'un air sombre , effrayé lui-même de son récit. )

OTTOBON.

O mon fils , n'accable pas ton pere.  
J'ai prévu ton projet ; j'ai marché sur tes pas...  
Je suis venu trop tard pour détourner ton bras !  
C'en étoit déjà fait. Tout un peuple en allarmes ,  
Emportoit mon rival , & lui donnoit des larmes.  
On le pleure , on le plaint , on demande ta mort...  
Personne n'a des pleurs à donner à ton fort.

LOREDAN *assis & la tête appuyée sur ses mains.*

O ma mere !... c'est donc pour vous avoir aimée,  
Que je vois contre moi Venise entiere armée !  
Que du mépris public je me trouve accablé !...  
Ce mépris est injuste , & j'en suis consolé.

OTTOBON.

Ce peuple de ton fort daigne à peine m'instruire.  
J'apprends enfin qu'ici l'on vient de te conduire...  
Je m'y traîne en pleurant ; je demande à te voir...  
Ces lieux me sont ouverts.

LOREDAN.

Et quel est votre espoir ?

OTTOBON.

J'attends ici Fingal... Ce serviteur fidele  
Accompagnoit ton pere , & s'acquitte avec zele ;  
D'un soin que mes douleurs ne me permettent pas ;  
Auprès d'Almerini Fingal porte ses pas ,

Il doit de son état par lui-même s'instruire ,  
Parler à ses parens... Peut-être qu'il respire !

L O R E D A N *vivement.*

Lui ! vivre ! après les coups dont j'ai su le frapper !  
Fiez-vous à mon bras... il n'a pu me tromper...  
J'ai prévenu...

O T T O B O N *l'interrompant.*

Sa vie est ma seule espérance...  
Elle pourroit des siens ralentir la vengeance...  
Qu'il vive , & que je meure!... On tente en ce  
moment  
D'arrêter les effets de leur ressentiment...  
A leur avidité ma fortune est offerte  
Pour racheter ta vie , & détourner ta perte.

L O R E D A N .

Et croyez-vous , Seigneur , qu'ils veuillent l'accepter ?  
Que ce marché honteux...

O T T O B O N *vivement.*

Laisse-moi m'en flatter...  
Je compte sur les soins que Fingal a dû prendre...  
En ces lieux , près de toi , j'ai promis de l'attendre...  
Jè le vois , je frissonne...



## S C È N E I I I.

OTTOBON, LOREDAN, FINGAL.

OTTOBON à Fingal, d'un air inquiet.

Eh bien?... Almerini?...

FINGAL.

Il respire.

LOREDAN avec une douleur furieuse &amp; concentrée.

Et mon bras n'a frappé qu'à demi!...  
 Ma mere est sans vengeance! & mon malheureux pere  
 Va vientôt partager ma honte & ma misere!...  
 Il n'est point mort!

FINGAL.

Son sort n'en est pas moins affreux.  
 Il vit... mais sans jouir de la clarté des cieux...  
 Je l'ai vu sur son lit, fanglant, pâle, immobile;  
 L'art lui prodigue en vain un secours inutile;  
 On n'espere plus rien, Seigneur, de ses efforts...  
 Sans voix, sans connoissance, & presque au rang  
 des morts,  
 Au moment où je parle, il expire peut-être.

LOREDAN avec fureur.

Dans la nuit du tombeau précipite le traître,  
 Ciel!... & dans les tourmens qu'il expie à jamais

Une vie odieuse , & les maux qu'il m'a faits.

( Il s'affied , & paroît écouter son pere & Fingal avec une sorte d'insensibilité qui se reveille cependant quelquefois. )

O T T O B O N accablé.

Cet espoir m'est ravi... Sa famille affligée  
Consent-elle ?...

F I N G A L.

Elle pleure , & veut être vengée...  
On rejette votre offre , & l'on a répondu :  
» Le sang d'Almerini ne sera point vendu ;  
» Celui qui l'a versé mourra dans le supplice «.

O T T O B O N avec effroi.

Grand Dieu !

F I N G A L.

Tous ses parens réclament la justice.  
Mais comme votre fils , par son rang dans l'état ,  
Ne peut être jugé sans l'ordre du sénat ,  
Les fiers Almerinis qu'un délai désespère ,  
Sollicitent déjà le décret nécessaire...  
Dans ce moment , Seigneur , ils peignent au sénat ,  
La mort de leur parent , comme un assassinat.

L O R E D A N en lui même , & tressaillant d'hor-  
reur à ce mot.

Les cruels , ignorant son crime & son offense ,  
Du nom le plus affreux appellent ma vengeance !...

( A Fingal avec inquiétude. )

Et contre moi , sans doute , ardent à déposer ,  
Tout le peuple avec eux conspire à m'accuser ?

## F I N G A L.

Il se plaint que la loi , pour lui si redoutable ,  
 Epargna trop souvent la noblesse coupable...  
 Il presse le décret... on l'entend murmurer...  
 Et le sénat , dit-on , craindra de différer.

O T T O B O N *troublé.*

Que dis-tu ?... quoi , déjà !... prévenons leur furie...  
 De ce décret fatal sauvons l'ignominie.  
 Cours chez Contarini... c'est l'ami de mon fils...  
 C'est de mien... Il préside au tribunal des Dix...  
 On connoît son crédit... il nous est nécessaire.  
 Va , peins-lui les douleurs , le désespoir d'un pere.  
 Instruis les Ottobons... Ils frémiront d'effroi...  
 Le sort de Lorédan les touche autant que moi.  
 Qu'ils marchent au sénat , qu'ils viennent l'y dé-  
 fendre...

Dis-leur que sur leurs pas je vais bientôt m'y rendre.  
 Et tandis que je cours rassembler mes amis.

( *Après avoir hésité & rapidement.* )

Vole chez mes parens... & chez les Priulis.

## L O R E D A N.

Les Priulis , Seigneur !... les freres de ma mere !...

( *Baissant la voix.* )

Et c'est dans leur appui que votre cœur espere !

## F I N G A L.

Pour vous , avec succès , ils peuvent s'employer.

## L O R E D A N.

( *Baissant la voix.* )

Je le fais... mais , mon pere , osez-vous les prier ?

( *A Fingal.* )

Je le puis pour mon fils... Sers mon impatience ;  
J'attends tout de tes soins, & de ta diligence.

( *En disant le dernier vers ; il accompagne Fingal qui  
sort ; il revient ensuite au bord du théâtre , à l'ex-  
trémité opposée à celle où est son fils.* )

## S C E N E I V.

O T T O B O N , L O R É D A N .

O T T O B O N *accablé, en lui-même & rapidement.*

O Dieu ! qui vois mon trouble & mon accable-  
ment !

De quels traits ton courroux me frappe en ce mo-  
ment !

Epouse malheureuse , & que j'aurois dû suivre !...  
Mon fils infortuné m'ordonne encor de vivre.

( *Il regarde Loredan qui paroît tout occupé de sa  
situation.* )

Il exige mes soins... de quel front aujourd'hui ,  
Irai-je le défendre & lui servir d'appui ?...

Que peut en sa faveur un pere déplorable ,  
Dévoré de remords , & cent fois plus coupable ,  
Qui de tous ses malheurs doit lui seul s'accuser ?

Il faut le secourir , me vaincre , & tout oser.

( *Il s'avance vers Loredan.* )

Adieu... pour te servir un instant je te quitte...

O mon fils ! ... mon cher fils ! eh quoi ? ton œil  
m'évite !

( *Appercevant le Geolier.* )

Que veut-on ?

( *Il s'éloigne de quelques pas.* )

---

## S C E N E V.

OTTOBON, LOREDAN, LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

**L** Le sénat a signé son décret...

Mon devoir vous l'annonce... attendez-en l'effet.

LOREDAN.

Quoi ! déjà le sénat a commandé ma honte !

( *Il tombe sur la pierre qui lui sert de siège ; son pere  
accablé va se jeter sur celle qui est à l'autre côté  
du cachot.* )

LE GEOLIER.

Le crime fut public... la vengeance en est prompte.

Le tribunal des Dix , nommé pour vous juger ,

A chargé l'un des siens de vous interroger.

De son ordre sacré ce ministre suprême

Dans ces lieux , à l'instant , va paroître lui-même ;

Et sur votre forfait quand vous l'aurez instruit ,

Au pied du tribunal vous serez introduit ;  
 Cet auguste conseil veut aussi vous entendre.  
 Vous connoissez nos loix : songez à vous défendre.  
 Pour vous y préparer , vous avez peu d'instans...  
 On vous avertira lorsqu'il en sera tems.

L O R E D A N.

Il faut donc me soumettre à cette loi sévère !...

( *Au Geolier.* )

Il suffit... laissez-nous... allez...

S C E N E V I.

O T T O B O N , L O R E D A N.

( *Ils sont assis aux deux côtés opposés du théâtre.* )

L O R E D A N , après une courte pause.

Eh bien, mon pere?...  
 Vous l'avez entendu.

O T T O B O N *en lui-même , & du ton du désespoir.*

Quoi , mon fils , juste ciel !

Devant un tribunal traduit en criminel !

Quel opprobre nouveau pour mon sang est à craindre ?  
 Malheureux !

L O R E D A N *sans quitter sa place & d'un air sombre.*

Ah ! Seigneur , est-ce à vous de vous plaindre ?

O T T O B O N.



OTTOBON *sans l'entendre, & dans la plus grande agitation.*

On verra Loredan , déchu de son état.

Interrogé... jugé sur un assassinat !...

Qu'a-t-il fait ? ... devait-il ?

LOREDAN.

Qui de nous deux , mon pere

Doit avoir en secret un reproche à se faire ?

Sur le bord de l'abyme où je me vois réduit ,

Je n'ose envisager la main qui m'y conduit ,

Le coup qui sur mes jours appelle l'infamie !...

( *Avec douleur.* )

Je ne vois que ma mere... elle me justifie...

J'ai pleuré sur son sort ; je dois le partager...

Le moment n'est pas loin... on va m'interroger.

OTTOBON *avec frémissement.*

Et que répondrez-vous ?

LOREDAN.

Et que puis-je répondre ?

Tout , dans ce jour fatal , s'unit pour me confondre !

Quel moyen , quelle excuse , hélas ! puis-je employer ?

Le devoir me défend de me justifier.

OTTOBON *troublé , retombant assis, & se détournant.*

Ciel !

LOREDAN.

Faut-il révéler les fureurs de mon pere ,

Les crimes d'un rival... les malheurs de ma mere ?

Dire pourquoi d'un traître ardente à la venger ,

*Tome I.*

H

Cette main dans son sang a couru se plonger ?...  
 Je ne dois point, Seigneur, le vôtre à sa mémoire ;  
 Laissez à votre fils le soin de votre gloire.  
 L'opprobre qui m'attend, vous étoit destiné ;  
 Ma tendresse pour vous, sur moi l'a détourné...  
 J'acheverai, Seigneur... plaignez mon infortune ;  
 J'ai sacrifié tout... honneur, amour, fortune,  
 Léonor... un bonheur qui m'étoit assuré !...  
 Permettez cette plainte à mon cœur déchiré !  
 La loi que je remplis, coûte cher à mon ame...  
 J'ai dû vous épargner ce jugement infame,  
 Et frappant le cruel qui fut vous abuser,  
 Perdre le seul témoin qui pût vous accuser...  
 Vos secrets sont cachés... comptez sur mon courage ;  
 On ne me verra point détruire mon ouvrage.  
 Le malheur qui me suit, m'inspire peu d'effroi ;  
 La mort n'est pas le coup le plus affreux pour moi.  
 Loin de moi, s'il se peut, écarter l'infamie ;  
 Consolez Léonor, prenez soin de sa vie...  
 Ah ! si le ciel daignoit !... Il n'y faut plus penser.  
 L'heure approche, & bientôt on viendra m'annoncer  
 Que mon juge m'attend... Eloignez-vous, mon pere.

O T T O B O N.

Ah ! je cours l'implorer... Contre la loi sévère,  
 La faveur peut agir... qu'elle change ton sort.

L O R E D A N.

Sauvez-moi de la honte, & non pas de la mort...  
 Adieu... n'attendez point, Seigneur, qu'on nous  
 sépare.

O T T O B O N *accablé & l'embrassant.*

Mon fils !... tu méritois un pere moins barbare !

## S C E N E V I I.

LOREDAN *seul.*

O Léonor !... quel coup nous a frappés tous deux !...  
 Pleurant l'éloignement d'un époux malheureux ,  
 De son retour , hélas ! peut-être elle attend l'heure !...  
 Il ne la verra plus !... & voilà sa demeure !

( *Il s'arrête & porte ses regards autour de son cachot.* )

Quel séjour !... Ces cachots aux forfaits destinés ,  
 Sont habités souvent par des infortunés !

Quelquefois de leurs cris ces voûtes retentissent !  
 D'un sort pareil au mien , en est-il qui gémissent ?

( *Il entend du bruit.* )

Mais quoi ! déjà je touche au redoutable instant  
 Où mon juge...

## S C E N E V I I I.

LOREDAN , LE GEOLIER *tenant des  
fers & suivi de Gardes.*

LE GEOLIER.

S eigneur... venez , on vous attend.

LOREDAN *faisant un effort sur lui-même &  
se levant.*

Je vous suis.

LE GEOLIER *lui présentant les fers.*

Mon devoir...

L O R E D A N *accablé.*

Quoi !... des fers !... ah ! ma rage ,  
Mon indigne fureur m'attirent cet outrage !  
Ma naissance auroit dû m'épargner ces affronts...

( *Il présente les mains , & on lui attache les fers.* )

Je les ai mérités... fais ton devoir... allons.

*Fin du second Acte.*

---

## A C T E   I I I.

*Le théâtre représente la salle du Conseil des Dix ;  
les sieges des Juges sont dans le fond ; vers le  
bord du théâtre est un petit siege destiné au cri-  
minel qui doit être interrogé.*

---

### S C E N E   I.

CONTARINI, LES MEMBRES  
DU CONSEIL DES DIX.

CONTARINI *au Conseil.*

Citoyens vertueux, dont Venise a fait choix ;  
Pour être les vengeurs & les soutiens des loix...  
Le sénat a parlé... Que son ordre sévère  
Nous impose en ce jour un cruel ministère !  
Coupable, &... convaincu d'un forfait odieux ,  
Notre ami, notre égal va paroître à vos yeux !  
Se peut-il qu'à ce cœur généreux & sublime,  
Venise ait en ce jour à reprocher un crime !...  
Tantôt, par l'un de vous, en vain interrogé,  
Dans un morne silence il a resté plongé ?  
Hélas ! je cherche encor, même quand tout l'accuse,  
Dans sa vertu première un motif qui l'excuse.

H 3

Le voici .. qui de nous ne ressent ses douleurs ?...

Remplissons nos devoirs , & retenons nos pleurs.

## S C E N E I I.

LE CONSEIL, LOREDAN, LE  
GEOLIER, SOLDATS.

*Les Soldats précèdent Loredan , & se rangent en haye , aux deux côtés de la porte ; Loredan passe au milieu d'eux , enchainé , les yeux baissés , & n'osant les lever. Dès qu'il est entré , les soldats se mettent devant la porte ; deux se détachent , & vont se planer à quelques pas derrière la sellette , avec le Geolier.*

LOREDAN *avançant avec confusion , détournant la tête , & s'écartant des juges qu'il n'ose envisager.*

Où vais-je ?.. quel moment ! & quelle ignominie !...  
Vers ce Conseil terrible , a bitre de ma vie ,  
Mon front humilié tremble de se lever.

CONTARINI *à Loredan , lui montrant la sellette.*

*Asséyez vous.*

LOREDAN *s'approchant du lieu où il doit s'asseoir.*

Quel sort il me faut éprouver !

*Regardant la fellette.) ( aux Juges.)*

C'est donc là qu'est ma place ! à côté de la vôtre,  
Loredan , près de vous , en occupoit une autre!...  
Ce jour l'offre en coupable à votre tribunal ,  
Seigneurs... & ce matin il étoit votre égal!...  
Plaignez-moi.

CONTARINI.

La loi parle , & l'égalité cesse...

Vos juges...

L O R E D A N.

Si ce nom n'exclut point la tendresse ,  
Permettez que mon cœur , sage Contarini ,  
Où j'aperçois mon juge , ose voir mon ami!...  
Et vous tous , devant qui l'infortune m'amene ,  
Juges de Loredan , prenez part à sa peine !  
Arrêtez un instant les yeux sur ses revers !  
Regardez-le accablé sous le poids de ses fers !  
Rappelez-vous son nom , sa grandeur éclipsée ,  
Le rang dont il descend , & sa vertu passée!...  
Et s'il ne peut l'attendre au nom de l'amitié ,  
Epargnez-lui du moins l'opprobre par pitié.

C O N T A R I N I.

On vous plaint!... n'imputez qu'à nos loix redou-  
tables

Cette sévérité , la terreur des coupables.  
L'ordre qui nous assemble , a fait gémir nos cœurs...  
Loin d'ici nous pouvons pleurer sur vos malheurs...  
Ici , nous vous jugeons... tout s'efface , s'oublie ,  
Et nous allons remplir l'emploi qu'on nous confie.  
Vous fûtes notre égal...

L O R E D A N ,

L O R E D A N .

Ah , Dieu !

C O N T A R I N I .

Vous connoissez

La rigueur des devoirs qui nous sont imposés.  
 La loi , qui seule a droit de punir ou d'absoudre ,  
 A remis dans nos mains ses arrêts & sa foudre...  
 Elle vous interroge en ce terrible instant...

( *Avec sévérité.* )

Répondez... & songez que le ciel vous entend ;  
 Que de la vérité c'est le juge suprême...  
 Vous la devez aux loix , au conseil , à Dieu même...  
 C'est devant ce témoin que vous allez parler ;  
 L'audace & le mensonge ici doivent trembler.

L O R E D A N *accablé & se détournant avec confusion.*

Quel langage !

C O N T A R I N I *d'un ton grave & sévère.*

Le sang qu'on vous a vu répandre ,  
 Demande une vengeance , & de nous doit l'attendre ,  
 Témoin d'un meurtre affreux qui nous étonne tous ,  
 Venise , un peuple entier dépose contre vous...  
 Interrogé tantôt sur cette violence ,  
 Vous n'avez répondu que par votre silence !  
 Est-ce que votre orgueil , qui peut nous offenser ,  
 A répondre à son juge a craint de s'abaisser ?  
 Expliquez vos motifs à ce Conseil auguste.

L O R E D A N .

Quels motifs !... les plus saints !... une vengeance juste ,



Un devoir rigoureux... mais sacré pour mon cœur ,  
Une perte bien chère... & sur-tout mon malheur...  
Tout m'imposoit la loi de punir un perfide.  
J'ai plongé dans son sein le poignard homicide...  
Sait-on combien je dois haïr Almerini ?

## CONTARINI.

On fait que de tout tems il fut votre ennemi...  
Mais enfin dans la tombe il est prêt à descendre.

## LOREDAN.

Il vit encore !...

## CONTARINI.

Au jour quand on pourroit le rendre ,  
Renoncez à l'espoir dont je vous vois flatté.  
Protectrice des droits de la société,  
La justice sévère , assise dans son temple ,  
Promit de la venger , & lui doit un exemple...  
Son cours s'arrête-t-il pour un assassinat ?  
C'est le nom que la loi donne à votre attentat.

## LOREDAN.

Je ne m'en défends point... l'apparence m'accuse ;  
Mais vous le savez tous... quelquefois elle abuse.  
Un criminel souvent dût ce titre au malheur.  
Sa première vertu parlant en sa faveur ,  
Du soupçon de bassesse au moins le justifie.  
Vous qui me condamnez , examinez ma vie...  
Doutez... n'imitiez pas un peuple prévenu...  
Il ne me connoît point... vous m'avez tous connu.  
Almerini vivant trahiroit ma vengeance ;  
La mort de ce barbare est ma seule espérance ;

Juges , dût en ce jour son sort changer le mien ,  
De mon trépas encor j'achetterois le sien.

C O N T A R I N I .

Expliquez ce discours qui sert à nous confondre.

L O R E D A N .

Je ne puis.

C O N T A R I N I .

Répondez.

L O R E D A N .

Je n'ai rien à répondre.

C O N T A R I N I .

Il le faut.

L O R E D A N .

C'est en vain... ne m'interrogez pas...  
Vous avez tout appris... l'honneur arma mon bras.

C O N T A R I N I .

L'honneur !... de ce grand nom l'affassinat se pare !

L O R E D A N .

Je ne puis dissiper l'erreur qui vous égare...  
Mon cœur plus malheureux que vous ne le pensez ,  
Ne peut dire qu'un mot... écoutez... frémissez...  
L'honneur cause mon crime , ou plutôt ma disgrâce.  
J'ai fait ce que vous tous auriez fait à ma place ,  
Et ce que vous feriez , si vos cœurs ulcérés  
Un jour , comme le mien , de vengeance altérés ,  
Rencontroient un cruel , qui de ses mains perfides ,  
Eut semé sous vos pas les pièges homicides ,

Qui vous précipitant dans des troubles affreux,  
Vous eut ravi l'objet le plus cher à vos vœux...  
L'honneur & la vengeance ont fait plus d'un coupable...

Vous, songez que par eux, un sort au mien semblable,  
Au plus juste de vous peut être réservé !

Qui vous en défendrait ?... je l'ai bien éprouvé !

Ah ! le temple des loix, ce lieu saint & tranquille,

Contre les passions n'est pas un sûr asyle !

## C O N T A R I N I.

Eh bien ? dans ces secrets nous devons pénétrer...

Almérini mourant ne peut nous éclairer...

Vous le devez... parlez...

## L O R E D A N.

Approuvez mon silence.

## C O N T A R I N I.

Le Conseil, Loredan, veut plus d'obéissance,  
Songez-y.

## L O R E D A N.

Le devoir me défend de parler.

C O N T A R I N I *avec la plus grande sévérité.*

Tout homme qui résiste à la loi, doit trembler.

A des extrémités craignez de nous contraindre ;

Loredan, répondez... il n'est plus tems de feindre...

Vous savez quel moyen funeste & redouté

Fait des cœurs criminels sortir la vérité ?

L O R E D A N *avec trouble.*

Dieu !... qu'entends-je ?

L O R E D A N ,  
C O N T A R I N I .

A regret je vous tiens ce langage.

L O R E D A N .

Des tourmens!... ah! ce mot fait frémir mon  
courage...

Je ne connois que trop cet usage honteux ,  
Si souvent inutile , & toujours odieux ,  
Qui frappant l'innocence , & favorable au crime ,  
Au glaive de la loi peut ravir sa victime ,  
En égarer les coups , & les faire tomber  
Loin du coupable heureux qui fait s'y dérober...  
Juges , épargnez-moi ces horribles supplices  
Ordonnés pour l'aveu du crime ou des complices...  
Il n'en est pas besoin... Cette main , sans secours ,  
D'un ennemi barbare a poursuivi les jours...  
Le secret que je cache , & que l'on veut connoître ,  
M'auroit justifié , si je prétendois l'être...  
Sur un meurtre public prononcez votre arrêt ,  
Ménagez votre égal , respectez mon secret.  
O vous , qui m'écoutez dans ces momens terribles ,  
Juges , en même tems , soyez hommes... sensibles !  
La loi n'exige point d'inutiles rigneurs.

C O N T A R I N I *après avoir regardé les juges.*

Rendez grace au Conseil , & calmez vos terreurs.  
Mais songez à quel sort ce secret vous expose !  
Le crime plus ou moins affoibli par sa cause ,  
A divers châtimens livre le meurtrier...  
Ne répondrez-vous rien pour vous justifier ?

L O R E D A N .

Rien.

## CONTARINI.

Vous êtes instruit de ce décret sévère  
Qui pressant votre arrêt, défend qu'on le diffère ?

L O R E D A N.

Je le fais.

CONTARINI.

( *Aux Juges.* )

Il suffit... Vous l'avez entendu.

( *Les Juges se levent & consultent ensemble ; Contarini les écoute, regarde Loredan, & détourne les yeux avec douleur.* )

L O R E D A N *assis & en lui-même.*

Et je n'ai pu parler !... j'ai fait ce que j'ai dû...  
Dévorons ces affronts que j'épargne à mon pere !...

( *Regardant le Conseil.* )

Le Conseil sur mon fort, sans doute délibère !...  
Que va-t-il prononcer ?... ah ? de Contarini  
Les yeux mouillés de pleurs semblent fuir son ami !

( *Les Juges cessent de consulter, jettent sur Loredan un regard de pitié, & se disposent à se retirer.* )

Mais que vois-je ?... déjà le Conseil se sépare !

( *Aux juges.* )

Eh bien ? quel est le fort que la loi me prépare ?  
Seigneurs... je vois vos yeux de larmes se remplir,

M'annoncer l'infamie... & je dois la subir !

( *Il tombe sur la sellette , les deux soldats s'avancent  
& le soutiennent.* )

CONTARINI *revenant , & au Geolier.*

Secourez-le... il pâlit... sa voix vient de s'éteindre...

( *Se détournant , levant les mains au Ciel , & baissant la voix.* )

S'il pouvoit expirer , il feroit moins à plaindre !

( *Avec un effort sur lui-même , aux soldats.* )

Soldats , veillez sur lui.

### S C E N E I I I .

LE CONSEIL, OTTOBON, LEONOR,  
LOREDAN, LE GEOLIER,  
SOLDATS.

LEONOR *arrivant , & s'élançant devant Ottobon.*

Ne me retenez pas...

Je vole à mon époux.

CONTARINI *reculant en voyant Ottobon.*

C'est vous !... Seigneur...

OTTOBON *avec effroi.*

Hélas !

Je viens vous demander ce qu'il faut que j'espère ?  
Vous ne répondez point... Seigneur ?...

## CONTARINI.

Je plains un pere...

Regardez votre fils.

OTTOBON *effrayé & courant à lui.*

Où suis-je ?... malheureux !

LEONOR *qui a couru à Loredan , & le soutenant à la place d'un soldat qui s'est éloigné.*

Loredan ?...

LOREDAN *revenant à lui.*

Léonor !... vous , mon pere !... en ces lieux !...  
Fuyez... vous n'y verrez que mon ignominie.

OTTOBON *vivement & avec l'égarement de la douleur.*

Je viens la réclamer... Je viens offrir ma vie ,  
Au Conseil effrayé montrer mes attentats...  
Juges de Lorédan ne vous séparez pas ;  
Sur votre tribunal remontez pour m'entendre ,  
Réformez votre arrêt...

LOREDAN.

Qu'osez-vous entreprendre ?

OTTOBON *vivement.*

Ce que je dois... Des loix le glaive menaçant  
Cherche ici le coupable , & frappe l'innocent !  
Ecoutez... c'est à moi d'éclairer la justice...  
Voici le parricide... ordonnez son supplice.  
Délivrez Loredan de ces fers odieux ;  
Mes criminelles mains volent au devant d'eux...

Je les ai mérités... c'est ma jalouse rage...  
C'est moi.

LOREDAN *allant à lui , l'interrompant & baissant la voix.*

N'achevez pas... imitez mon courage ,  
Et laissez-moi finir ce que j'ai commencé.

OTTOBON *avec impétuosité.*

Non , l'on fera quel sang cette main a versé...  
Le crime que poursuit la vengeance suprême ,  
S'indigne du mystère , & se trahit lui-même.

LEONOR *étonnée.*

Que dit-il ?

( *Elle s'arrête, & considère alternativement son amant & son pere.* )

OTTOBON.

Apprenez...

LOREDAN *rapidement.*

Ah ! ne l'écoutez pas...  
Dans le sein d'un cruel j'ai porté le trépas ;  
Vous le savez... plaignez son désespoir barbare...  
C'est un pere accablé que sa douleur égare ,  
Que mon sort épouvante , & qui croit l'adoucir...  
De son trouble à vos yeux qu'il n'ait point à rougir .  
Eloignez-le...

OTTOBON *au Conseil qui va se retirer.*

Restez...

LOREDAN



**LOREDAN** *revenant vers lui, à voix basse, mais avec feu.*

O Ciel ! qu'allez-vous faire ?...

En vain , pour me sauver , vous vous perdez , mon pere...

Si la loi vous punit , & m'absout... Cette main Repouſſe le bienfait , & me perce le fein.

( *A Contarini d'un ton preſſant & douloureux.* )

Vous qui voyez les maux où ſon ame eſt flottante ,  
Ecartez des témoins dont l'aſpect les augmente...

C'eſt un dernier égard... j'oſe le demander...

Dans l'état où je ſuis , on peut me l'accorder.

( *Les Juges ſe retirent.* )

**LEONOR.**

Quels diſcours !

**OTTOBON** *à ſon fils.*

Tu le veux... & mon ame contrainte...

**LOREDAN.**

Epargnez-moi , Seigneur , le reproche & la plainte...  
J'ai rempli mon devoir.

**OTTOBON.**

Tu viens de m'accabler.

**LOREDAN** *s'afſeyant , & appuyant ſa tête ſur ſes deux mains , ſans voir , ni regarder perſonne.*

Je respire !

**OTTOBON** *courant à Contarini qui va ſortir , & à voix basse.*

Un moment , pourrois-je vous parler ?

*Tome I.*

**I**

Ecartez Loredan... je faurai le défendre.

C O N T A R I N I *touché.*

Et qu'espérez-vous ?

O T T O B O N *vivement.*

Tout, si vous daignez m'entendre...  
Vous êtes son ami.

C O N T A R I N I *gravement.*

Voyez son juge en moi ,  
Et songez aux devoirs que m'impose la loi.

( *Avec attendrissement.* )

On m'attend au sénat. . vous connoissez mon zele...  
Le Juge a terminé sa fonction cruelle...  
L'amitié peut enfin agir en sa faveur...  
Je parlerai pour lui , je reviendrai , Seigneur.

O T T O B O N *avec chaleur.*

Vous me le promettez ?

( *Contarini lui prend la main , & se tournant ensuite vers les soldats , il leur fait signe , en sortant , de reconduire Loredan. Ottobon va se jeter sur un siege à un coin de la salle.* )



## S C E N E I V.

OTTOBON, LEONOR, LOREDAN,  
LE GEOLIER, SOLDATS.

LEONOR *qui a examiné successivement Ottonbon & Loredan, & qui a paru profondément occupée, sortant de sa rêverie.*

**J**e reste confondue !

Quelle nuit tout-à-coup se dissipe à ma vue ?  
Dans les discours du pere, & les transports du fils ;

( *A Loredan.* )

Quels secrets j'entrevois !... Rassure mes esprits ;  
Dissipe les terreurs où mon ame est plongée...  
C'est à toi d'éclairer ton épouse affligée.

L O R E D A N.

Eh, que puis-je ?... à vous perdre il faut me préparer...

( *Le Geolier s'avance avec les soldats.* )

Ces farouches soldats viennent nous séparer...  
Pour la dernière fois j'ai donc vu ce que j'aime !...

( *Aux soldats qui s'avancent toujours.* )

Accordez un instant à ma douleur extrême...  
Un seul instant encor ?... rien ne fléchit leurs cœurs...

( *A Léonor.* )

Il faut leur obéir... Dérobez-moi vos pleurs ;

Recevez mes adieux, épouse tendre & chère !

( *A Ottobon qui a toujours été enseveli dans ses réflexions depuis le départ de Contarini.* )

Ne trompez pas d'un fils l'espérance dernière.

( *Baissant la voix.* )

Seigneur... & contenez un secret important...

Je n'en mourrais pas moins... je mourrai plus content.

( *Les soldats le font passer au milieu d'eux , & l'emmenent.* )

## S C E N E V.

O T T O B O N , L E O N O R.

LEONOR *regardant les soldats qui entraînent son amant.*

**B**arbares !... je le perds !... combien sa destinée  
Laisse entrevoir d'horreurs à mon ame étonnée !...  
Je ne fais... mais mon cœur, à des soupçons livré,  
A l'aspect de son pere en est plus déchiré !  
Ah ! seigneur...

O T T O B O N *accablé & en lui-même.*

Quel spectacle !... affreuse jalousie !  
Quelle victime encor va frapper ta furie ?  
Que de fléaux divers tu répands sur mes jours !

( *Se remettant.* )

Mais enfin c'est à moi d'en arrêter le cours.  
Quel que soit, Léonor, l'arrêt qu'on vient de rendre ;

Un décret du sénat peut encor le suspendre...  
 Déjà les Ottobons ont dû le demander.  
 Par vos soins , auprès d'eux , allez me seconder.  
 Dans leur appui, mon cœur à mis sa confiance..  
 Séchez ses pleurs... ils font une foible défense.  
 Contarini paroît... ma fille , laissez-nous...  
 Comptez sur moi... je vais vous rendre votre époux.

## S C E N E V I.

OTTOBON, CONTARINI.

OTTOBON *allant avec empressement au devant de Contarini, & s'arrêtant en le voyant plongé dans la douleur.*

**E**h bien?... Seigneur... les pleurs que je vous vois  
 répandre ,  
 M'annoncent du sénat ce que je dois attendre..  
 Il condamne mon fils...

CONTARINI.

J'ai parlé ; mais en vain..  
 L'inflexible équité va régler son destin..  
 J'ai vu d'Almerini la famille implacable ,  
 Avec plus de fureur , poursuivant le coupable ,  
 Contre lui de nos loix implorant les rigueurs ,  
 Etouffer la pitié dans tous nos sénateurs..  
 Ils se taisent encor... mais leur œil insensible  
 N'annonce qu'un décret rigoureux & terrible..  
 Des malheurs qu'il prévoit , votre ami consterné  
 A frémi de revoir un pere infortuné...

Je vous l'avois promis... Loin de votre présence,  
Souffrez que maintenant...

OTTOBON *l'arrêtant & lui prenant la main.*

Soutenez ma constance...

Ne m'abandonnez pas... j'ai besoin de secours...  
De mon fils malheureux je dois sauver les jours...  
Il n'est point criminel... vous voyez le coupable.

CONTARINI.

Vous !

OTTOBON.

Par où commencer ce récit effroyable ?

Ah ! quand vous aurez lu dans le fond de mon cœur,  
Cette tendre pitié fera place à l'horreur.

CONTARINI *avec tendresse.*

Vous doutez d'un ami !... mon ame confondue...

OTTOBON.

Eh bien de mes tourmens apprenez l'étendue...  
Connoissez Ottobon... mes feux pour Priuli,  
L'imprudence & l'orgueil des vœux d'Almérini  
Pour Venise & pour vous ne sont point un mystère...  
Vous savez à quel point Priuli me fut chère !...  
Elle n'est plus... ma main... Contarini... mes pleurs  
Vous apprennent assez mon crime & mes malheurs.

CONTARINI.

Quels aveux !... juste ciel !... & c'est vous qui les  
faites !...

Arrêtez, malheureux ! & voyez où vous êtes !  
En ces lieux par les loix, les crimes sont punis...  
C'est ici qu'à l'instant a paru votre fils !

## O T T O B O N.

J'y viens, contre ces loix , embrassant sa défense ,  
Offrir le seul coupable à leur juste vengeance.  
C'est peu que mon rival , égarant ma raison ,  
Dans mon cœur , avec art , ait versé le poison ,  
De sa main sous mes pas , qu'il ait creusé l'abîme !...  
Auteur de mes tourmens , & soupçonnant mon crime ,  
Ce jour même au sénat , furieux , éperdu ,  
Il alloit m'accuser... mon fils l'a prévenu.

## C O N T A R I N I.

O Ciel !

## O T T O B O N.

O mon ami !... que ce nom respectable  
Sorte encore une fois de ma bouche coupable !...  
Daignez sauver mon fils , & comblez mon espoir  
En m'aidant à remplir un si juste devoir...  
Mais, quoi !... mon juge hésite , & ce qu'il vient  
d'apprendre ,  
Ne peut...

## C O N T A R I N I.

C'est votre ami qui vient de vous entendre.

## O T T O B O N.

A mon juge , Seigneur , j'ai cru tout découvrir...  
Vous gardez le silence... & mon fils va périr !...  
Quel est donc son forfait ?... il a vengé sa mere ,  
Il a voulu cacher le crime de son pere...  
C'est l'amour filial qui le rend criminel...  
Il doit être sauvé par l'amour paternel...  
Il le fera.

## C O N T A R I N I.

Sortez de ce désordre extrême...

Tremblez , sans le sauver , de vous perdre vous-même !  
 Malheureux ! vous allez aux fiers Almerinis ,  
 Contre ce fils & vous joindre les Priulis !  
 Si mon cœur d'un succès concevoit l'espérance ,  
 Vous me verriez , Seigneur , observant le silence ,  
 Sans oser exciter , ni retenir vos pas ,  
 Vous laisser achever , & chercher le trépas...  
 Mais ce dessein aux loix , en dévoilant deux crimes ,  
 Loin d'en délivrer une offrirait deux victimes.

O T T O B O N *avec déchirement.*

La coupable du moins descendra chez les morts.

C O N T A R I N I.

Où vont vous égarer l'erreur & les remords ?  
 Vous allez publier que votre ame jalouse  
 De ses soupçons honteux accabla votre épouse ?  
 Par quels moyens affreux pensez-vous la venger ?  
 Dans la nuit du tombeau vous voulez l'outrager !  
 Votre fils !...

O T T O B O N *avec désespoir.*

Je l'immole !... & je puis lui survivre !  
 L'amour & les remords m'ordonnent de le suivre.

C O N T A R I N I.

L'honneur vous le défend... Les Priulis , Seigneur ,  
 Que cet honneur jaloux a privés d'une sœur ,  
 Les Ottobons enfin... cette famille illustre ,  
 De sa gloire à vos soins a confié le lustre ;  
 Vous allez le ternir... il faut le conserver.

O T T O B O N.

Qu'attendent-ils de moi ?... puis-je encor le sauver ?...



Ah ! l'honneur ?... en suivant les farouches maximes,  
J'ai rassemblé sur moi l'infamie & les crimes !...  
Et mon fils...

CONTARINI *attendri , mais du ton d'un homme qui craint d'en trop dire , & qui voudroit qu'on le devinât.*

C'est sur lui que l'honneur doit trembler !...  
Juge , ami... je voudrois , & je ne puis parler.  
Retournez au sénat montrer les pleurs d'un pere...  
Si rien ne peut fléchir sa justice sévère...

( *Il regarde autour de lui , & baisse la voix.* )

Les ordres sont donnés... auprès de votre fils ,  
Jusqu'au dernier moment vous pouvez être admis...  
N'est-il point de moyen de prévenir l'outrage ?

( *D'une voix plus basse encore.* )

Peut-être il en est un... mais il faut du courage...  
Le moment , un ami pourront vous éclairer.

( *Il se retire avec précipitation.* )

OTTOBON *seul.*

Qu'a-t-il dit ?... quel espoir il vient de m'inspirer ?...  
Je briserois ses fers !... ô céleste colere !  
Daigne épargner mon fils... ne punis que son pere.

*Fin du troisieme Acte.*

---

## A C T E I V.

---

### S C E N E I.

*Le théâtre représente le cachot de Loredan ; il y est enchainé, couché sur une pierre ; il dort ; son sommeil est agité par des songes effrayans ; sa respiration est gênée ; tout son corps paroît rendu par l'effet de la douleur & du désespoir ; il semble lutter contre le supplice ; il lui échappe des gémissemens ; il pousse un cri , se réveille en sursaut, plein de trouble, d'effroi, & regarde devant lui d'un air égaré.*

### L O R E D A N.

Qu'ai-je vu?... Ciel! où suis-je?... où sont ces échafauds?...

Cet appareil de mort... ce glaive... ces bourreaux...  
Ce peuple qui m'insulte, & que ma honte attire?...

*( Jettant les yeux autour de lui , reconnoissant son cachot , & se rassurant. )*

Ah!... voilà ma prison!... mes chaînes!... je respire!  
Cet opprobre... ce fer levé pour me frapper...  
Tous ces tristes objets semblent se dissiper.

*Après avoir regardé vers l'entrée de son cachot.*

On ne vient point encor. Quelle image effroyable  
 Dans le sein du repos me poursuit & m'accable!...  
 D'un instant de sommeil qu'éloignoit ma douleur,  
 La nature épuisée imploroit la faveur...  
 Je l'obtiens... quel bienfait fatigant & terrible!  
 Dans tout son appareil j'ai vu la mort horrible,  
 Sur les pas des bourreaux s'élançant devant moi,  
 Et traînant après elle & la honte & l'effroi!...

*(Après une courte pause pendant laquelle il a paru réfléchir avec terreur.)*

Quel supplice!... le ciel, par ce songe barbare,  
 A la mort qui m'attend peut-être me prépare!..

*(Regardant vers la porte de sa prison.)*

Mais, quoi!... j'entends quelqu'un, & mon cœur  
 agité  
 Semble prévoir l'arrêt qui doit m'être apporté.

## S C E N E I I.

O T T O B O N , L O R E D A N .

LOREDAN *reconnoissant son pere, & allant à lui.*

C'est vous, je vous revois, Seigneur! votre présence  
 M'apporte-t-elle ici quelque foible espérance?

Ah! parlez... puis-je enfin, en terminant mon sort,  
 Sans craindre l'infamie, envisager la mort?..

Vous vous taisez!... ces pleurs...

L O R E D A N ,  
O T T O B O N .

Ah ! trop malheureux pere !

L O R E D A N .

Votre fils est tout prêt à rejoindre sa mere !  
Mais comment , juste Ciel ! descend-il au tombeau ?  
Il y fera plongé par la main d'un bourreau !...  
Mon pere !... A ce mot seul mon courage s'étonne !  
Il n'est donc plus d'espoir ?... Contarini... personne  
Ne daigne à mon malheur présenter un soutien ?

O T T O B O N *accablé.*

J'ai vu contarini... je n'en attends plus rien...  
Il n'a plus sur ton fort que des pleurs à répandre...  
Il signe ton arrêt... il ne peut s'en défendre...  
Dans ses discours obscurs cherchant à pénétrer ,  
J'ai cru que de ces lieux on pouvoit te tirer...  
J'ai couru... vain souhait ! cette enceinte terrible  
A tout effort humain se trouve inaccessible...  
Des gardes trop nombreux veillent autour de toi ,  
Pour pouvoir essayer d'en séduire la foi...

( *Avec douleur.* )

Il n'y faut plus penser !... peut-être ce jour même...  
Mon fils !

L O R E D A N .

Je touche donc à mon heure suprême !  
Le ciel , dont vainement j'attendois le secours ,  
Rapproche le tombeau du printems de mes jours !...  
Je suis prêt... Léonor ! voilà cet hymenée  
Qui devoit à mon fort unir ta destinée !...  
Ma mere en expirant , en éteint les flambeaux ,  
Et l'amour & l'hymen font place à des bourreaux !

OTTOBON *avec déchirement.*

Arrête, Loredan, ce reproche m'accable !  
C'est moi seul qui te perds!... oui, ton pere est  
coupable !

Ah! des noires fureurs dont son cœur fut rempli,  
Crois-en son désespoir... il n'est que trop puni !  
Quand mes soupçons jaloux ont frappé leur victime,  
C'est l'honneur abusé qui m'ordonnoit le crime,  
Comme le seul moyen qui put le conserver...  
Le ciel de ce moyen se sert pour m'en priver...  
Il se venge... l'arrêt qui menace ta vie,  
Pour jamais sur mon nom attache l'infamie !  
J'ai rencontré l'opprobre en cherchant à le fuir.

## L O R E D A N.

Le Ciel frappe... Il est juste... il devoit nous punir.  
Cachez-moi vos regrets... Loin d'affliger mon ame,  
Soutenez-la plutôt contre un supplice infame,  
Dont chaque heure qui fuit, précipite l'instant...  
Il approche... le jour qui baisse en ce moment,  
Pour la dernière fois m'a fourni sa lumière !  
Tout va finir pour moi... séchez vos pleurs, mon  
pere...

On vient... embrassez-moi.



## S C E N E I I I.

OTTOBON, LOREDAN, LE GEOLIER.

LE GEOLIER *présentant une lettre à Ottobon.*

Cette lettre est pour vous.

OTTOBON *la prenant.*

Je rends grace à vos soins... il suffit... laissez-nous.

## S C E N E I V.

OTTOBON, L O R E D A N.

OTTOBON *ouvrant la lettre avec inquiétude.*

Est-ce à Contarini que je dois cette lettre?...  
Si c'étoit les avis qu'il sembloit me promettre!..  
Mais ce n'est point sa main... que veut-on m'annoncer?

L O R E D A N.

A mon fort malheureux qui peut s'intéresser?

OTTOBON *lit.*

» Par ordre du sénat à l'instant on prononce  
» L'arrêt de votre fils jusqu'ici retardé!  
» Il l'apprendra bientôt... dans Venise on l'annonce..

» L'appareil du supplice est déjà commandé...

» Au milieu de la nuit...

L O R E D A N *l'interrompant.*

C'en est assez, mon pere !

Quel opprobre m'attend au bout de ma carrière ?

Le supplice !... mon œil l'auroit vu sans pâlir ;

Mais la honte le suit... qui peut la soutenir ?

» Au milieu de la nuit !... «. Dans ces demeures  
sombres,

Il semble que déjà s'épaississent les ombres !...

Opposons la constance à cette indigne mort.

( *A son pere qui a achevé la lecture du billet , & qui  
est dans l'accablement le plus profond.* )

Ce billet m'apprend-il le reste de mon sort ?

Quel qu'il soit, rien enfin ne peut plus me surprendre.

Continuez, Seigneur, je suis prêt à l'entendre.

O T T O B O N *accablé.*

Le puis-je ?... il m'a rempli d'épouvante & d'horreur.

( *Il lit d'une voix tremblante ; Loredan écoute avec  
attention , & paroît réfléchir profondément.* )

» Au milieu de la nuit, il doit périr, Seigneur...

» Un moyen peut encor l'arracher à la honte...

» J'en frémis... c'est la mort... mais la mort la plus  
prompte...

( *C'est avec effort qu'il lit & prononce le dernier vers ;  
il ne peut continuer ; la lettre échappe de ses mains ,  
& il tombe accablé sur un des sieges de la prison.* )

L O R E D A N *après une courte pause, & tout-à-  
coup avec transport.*

Je respire... j'ai donc encore des amis !...

Vous frémissiez , Seigneur !... imitez votre fils ;  
 Songez que rien ne peut lui conserver la vie.  
 Dans la mort seulement il a craint l'infamie...  
 Le deshonneur , l'opprobre ont dû m'épouvanter...  
 Ma fermeté renaît... je puis les éviter.

( *S'approchant d'Ottobon.* )

L'heure fuit... La nuit vient... le tems est cher... mon  
 pere...

Vous voyez mon état... c'est en vous que j'espere...  
 Il s'agit d'échapper au glaive d'un bourreau !...

( *S'approchant davantage , & baissant la voix.* )

Vous savez quel moyen mit ma mere au tombeau...

( *Rapidement.* )

Comme elle , le poison peut m'y faire descendre !

OTTOBON *avec effroi.*

Cruel !...

L O R E D A N *vivement.*

C'est un secours & j'ai droit de l'attendre ;  
 Il est juste , prescrit par la nécessité...  
 C'est mon espoir enfin... le seul qui m'est resté !

OTTOBON.

Que veux-tu ?

L O R E D A N.

Regardez le supplice barbare ,  
 L'échafaud , les tourmens que la loi me prépare !  
 Si vous me refusez le secours de vos soins ,  
 Votre fils malheureux en périra-t-il moins ?  
 Ne vous abusez pas... la nature elle-même  
 Ne peut me refuser cette faveur suprême !...



O mon pere !... faut-il demander , à genoux ,  
Ce présent... vous savez qui l'a reçu de vous ?...  
Rien n'a fait hésiter votre fureur cruelle !...  
L'implorerai-je en vain de la main paternelle ?...  
Votre honneur & le mien... tout l'exige...

OTTOBON *troublé.*

O mon fils !...

( *S'écartant & baissant la voix.* )

Dans le fond de mon cœur , honneur ! j'entends  
tes cris !...

Tu n'as fait que troubler mon ame déchirée ,  
Et qu'ordonner le meurtre à ma main égarée !  
Tous les forfaits par toi sont entrés dans mon  
sein...

Mais ce dernier m'accable , & fait trembler ma main.  
La nature en gémit... & pourtant le commande !...  
Mon fils , prêt à périr... mon fils me le demande !...

( *Regardant Loredan avec douleur.* )

Tu l'exiges de moi ce funeste présent ?...

( *Il s'éloigne encore & détourne les yeux.* )

À la nécessité je cede en frémissant.  
L'impitoyable honneur & ma fureur jalouse  
M'auront fait égorger mon fils & mon épouse !...  
De ma famille entière , exécration bourreau ,  
Ce que j'ai de plus cher , je le plonge au tombeau !  
A cet honneur jaloux je dois encore un crime...

( *Il s'éloigne davantage , & baisse encore la voix pour  
n'être pas entendu de son fils.* )

Achevons... je serai ma dernière victime !

Tomie I.

K

C'est combler mes forfaits... mais je m'en punirai.  
 Le dessein en est pris... mon fils... je le suivrai.  
 Ce dessein raffermi ma main & mon courage...  
 Mon cœur ne frémit plus d'un fort que je partage.

*( S'approchant de Loredan , & le regardant d'un air  
 égaré , mais sombre. )*

Adieu... je vais remplir cet horrible devoir...  
 Tu me verras bientôt.

*( Il embrasse son fils & sort. )*

## S C E N E V.

L O R E D A N *seul , ayant suivi son père des yeux ,  
 les levant vers le ciel , & les baissant ensuite  
 avec effroi.*

**V**oilà donc mon espoir !  
 Je vais mourir enfin , & fuir l'ignominie !  
 Ah ! pourquoi ce soupir , ce retour vers la vie ,  
 Quand tout dans un instant pour moi s'anéantit ?  
 Léonor !... A ce nom quel trouble me faitit ?  
 Je la perds !... je soupire... & mon ame incertaine  
 A briser ses liens se résout avec peine !...  
 Il faut donc tout quitter !... & quitter Léonor !...  
 Que cet opprobre affreux qui me menace encor ,  
 Revienne occuper seul mon ame intimidée ;

*( Après un silence. )*

Où vais-je ?... Dieu puissant !... cette terrible idée  
 Dans mes derniers momens , loin de me consoler ,

Ajoute à ma terreur , & sert à m'accabler !...  
 Je m'élançe au devant d'un juge redoutable !...  
 A tes yeux , juste ciel ! pourrais-je être coupable  
 D'abrégér d'un instant mes déplorables jours ,  
 Dont bientôt le supplice auroit rompu le cours ?...  
 Loin d'un infortuné détourne ta colère !  
 Pardonne... On vient... hélas ! c'est sans doute mon  
 pere...  
 Quoi , déjà !... que dis-tu ?... quel trouble est dans ton  
 cœur ?...  
 Tu craindrois son retour !... lâche !... crains sa  
 lenteur.

## S C E N E V I.

L O R E D A N , L E O N O R.

( Léonor entre , regarde autour d'elle , arrête les  
 yeux sur Loredan , les détourne avec douleur ,  
 & s'appuie à un coin du cachot. )

L O R E D A N *sans regarder , & avec une sorte  
 de frémissement.*

Eh bien ?...

L E O N O R.

Dieu !.. quel moment !.. mes forces s'affoiblissent !.  
 Soutiens-moi.

L O R E D A N.

Quels accens jusqu'à moi retentissent !..

Est-ce vous ?... Dans quel tems !... vous connoissez  
mon fort...

Fuyez... craignez de voir les apprêts de ma mort...

*(Se détournant & regardant vers l'entrée du cachot.)*

L'heure approche... & bientôt... quel fatal sacrifice !  
Et qu'il va me coûter !... il faut qu'il s'accomplisse...  
Mais, hélas ! que ses yeux n'en soient pas les témoins !  
Léonor... à mon pere, allez donner vos soins.

### LEONOR.

Va, mon cœur n'en doit point à cette ame cruelle,  
Dont le crime secret à mes yeux se décele !...  
Oui, des maux qui sur nous sont tombés aujourd'hui,  
Je reconnois l'auteur... Je n'accuse que lui...  
Un souvenir confus m'agite & m'épouvante !  
Il nourrit les soupçons dans mon ame tremblante...  
J'ai vu pleurer ta mère au nom de son époux,  
Mes yeux ont quelquefois lu dans ce cœur jaloux...  
Dans ton malheur enfin j'entrevois un mystere...

### L O R E D A N.

Elle auroit pénétré le secret de mon pere !  
Renfermez, Léonor, un soupçon si cruel ;  
Ménagez votre époux & le cœur paternel !  
L'infortune tous trois aujourd'hui nous accable !  
Eloignez-vous... J'attends ce pere déplorable ;  
Son retour doit ici prévenir mes bourreaux...  
Il va venir... sa main peut adoucir mes maux...  
Evitez un spectacle horrible & nécessaire ;  
Fuyez... pleurez mon fort... & consolez mon pere...  
Dérobez-moi sur-tout le trouble où je vous vois...  
Allez...

LEONOR.

Je t'ai donc vu pour la dernière fois !

LOREDAN.

Mon arrêt...

LEONOR.

Je le fais... nul espoir ne me reste !

Je n'ai pu détourner ce jugement funeste !

Je n'ai vu que des cœurs qu'on ne peut attendre ;

Et près de mon époux je n'ai plus qu'à mourir.

LOREDAN *accablé.*

Arrête... Léonor... J'ai besoin de courage...

## S C E N E V I I.

OTTOBON, LOREDAN, LEONOR.

LOREDAN *se tournant avec empressement vers son pere.***A**h ! mon pere, est-ce vous ?... ce retour me soulage ;OTTOBON *d'un air sombre.*

Embrassez-moi... J'apporte un secours douloureux...

Ma main l'a , sans frémir , apprêté pour tous deux...

Le voici.

*( Il porte la main sous son manteau pour en tirer le vase empoisonné , & s'arrête en entendant la voix de Léonor. )*LEONOR *vivement.*

Quoi ? Seigneur , est-il quelque espérance ?

Un secours !... ah ! parlez... vous gardez le silence !

OTTOBON *avec chagrin & d'un air farouche.*  
Léonor !... en ces lieux ! qu'y cherchez-vous ?

LEONOR *interdite.*

Seigneur ?...

OTTOBON *d'un ton sévère.*

Vous ne devez y voir que des objets d'horreur.

LEONOR.

Vous me faites frémir !... & mon ame éperdue...

OTTOBON.

De ces tristes apprêts détournez votre vue.

( *Il pose la coupe sur la table auprès de laquelle il s'assied , de manière à cacher cette coupe aux yeux des spectateurs.*  )

LEONOR *dans la consternation & l'effroi.*

Quel est donc ce secours ?

L O R E D A N *vivement.*

Un secours précieux,...

Le seul que l'honneur puisse offrir au malheureux !...

Dans ce don de mon père envisagez ma gloire !

D'un opprobre éternel il sauve ma mémoire...

Vous m'aimez... cet opprobre eut réjailli sur vous.

LEONOR *avec un effort sur elle-même.*

Arrête... je ferai digne de mon époux...

L'exès de mon malheur m'a rendu mon courage !

( *Regardant la coupe empoisonnée.*  )

Voilà donc ta ressource !... eh bien !... je la partage...

Donne... que le tombeau nous unisse tous deux...  
Que ton pere en frémissé , & qu'il ferme nos yeux.

L O R E D A N.

Cruelle !

L E O N O R.

Que sa main nous rejoigne à ta mere.

L O R E D A N.

Quel projet !... que dit-elle?... Eloignez-la , mon pere ;  
Sa douleur furieuse ajoute à nos tourmens...  
Pardonnez à ses cris , à ses emportemens.

O T T O B O N.

Laisse... j'ai mérité ce trop juste reproche...  
Il va bientôt cesser... ma mort enfin approche...  
Mon crime fut horrible , & j'ai dû m'en punir.

L O R E D A N.

Qu'entends-je ?

O T T O B O N.

Le trépas avec toi va m'unir...  
Le remords a déjà fait couler dans mes veines  
La moitié du poison qui doit finir nos peines.

L E O N O R.

Malheureux !

L O R E D A N.

Quel discours !... cruel !... qu'avez-vous fait ?  
Ma mort est un devoir... la vôtre est un forfait.  
La honte qui m'attend , seule me justifie...  
Les remords dévorans qui troubloient votre vie ,  
Vous donnoient-ils le droit d'en terminer le cours ?  
Il falloit soutenir le fardeau de vos jours...

Quel destin est le mien?... mon amante & mon pere  
 Rassemblent les horreurs sur mon heure derniere !..  
 Sous le poids de mes maux, c'est gémir trop long-tems;  
 Il faut de leur durée abréger les instans..  
 Ah ! j'ai trop différé... l'heure fuit , le tems presse..  
 J'ai peut-être perdu le moment qu'on me laisse....

( *A son pere.* )

Donnez... Quelqu'un déjà s'avance vers ces lieux..

LEONOR *s'approchant pour prendre le vase.*

C'est à moi...

LOREDAN *la repoussant d'une main, & saisissant la coupe de l'autre.*

Fuyez...

OTTOBON.

Prends... Je détourne les yeux.

## S C E N E D E R N I E R E.

OTTOBON, LOREDAN, LEONOR,

CONTARINI, LE GEOLIER.

CONTARINI *arrivant avec précipitation, & saisissant la coupe au moment où Loredan va boire.*

**A**rrêtez... suspendez cet affreux sacrifice.

OTTOBON *étonné.*

Contarini !...



L O R E D A N.

Cruel !... voulez-vous mon supplice ?

L E O N O R.

Son juge !...

C O N T A R I N I à Loredan.

Embrassez-moi... quittez ces fers honteux.

( Le Geolier les lui détache & se retire. )

( Se tournant vers Ottobon qui frémit. )

Vous m'aviez entendu, pere trop malheureux !...

Disipez les douleurs dont vous êtes la proie...

( Avec transport. )

Je vous apporte à tous le bonheur & la joie.

O T T O B O N.

Ah ! mon cœur qui frémit, n'ose encor s'y livrer.

( Il s'affied. )

L E O N O R tendant les bras entre la crainte & l'espérance.

Contarini ?...

C O N T A R I N I.

C'est moi, qui viens vous l'assurer.

( A Ottobon. )

Vous m'avez vu tantôt, frémissant pour un pere ;

Lui donner un conseil affreux, mais nécessaire,

Quand, contre toute attente, Almerini mourant,

Sur le bord du cercueil se ranime un instant ;

Et tout prêt à répondre au tribunal suprême,

A vous justifier il s'empresse lui-même.

Le conseil, à sa voix, chez lui s'est transporté ;  
 Nous l'avons vu, Seigneur, tremblant, épouvanté,  
 N'attendant que la mort, & couvert de son ombre,  
 Porter autour de nous un regard triste & sombre.

» Je meurs, nous a-t-il dit, avec cette terreur  
 » Qu'au fond d'un cœur coupable imprime un Dieu  
 vengeur.

» La mort que je reçois, est juste & légitime ;  
 » Puisse-t-elle expier & ma vie & mon crime,  
 » Fléchir, quand de mes jours s'éteindra le flambeau,  
 » Le juge qui m'attend au delà du tombeau !  
 » Respectez, Loredan... il a vengé sa mere.  
 » Ma main qui l'immola, vouloit frapper son pere...  
 » Mon amour méprisé, furieux & jaloux,  
 » A porté ses tourmens dans le cœur d'un époux..  
 » Prêt à répondre à Dieu sur un crime effroyable,  
 » Je ne dois, ni ne puis nommer d'autre coupable.  
 » Puisse, hélas ! ma victime, en ce moment d'effroi,  
 » Pour prix de mon silence intercéder pour moi ! «.

Alors Almerini, d'une voix affoiblie,  
 A s'accuser encore use un reste de vie ;  
 Ces soins & ce devoir sont ses derniers efforts...  
 Il emporte au tombeau son crime & ses remords.

L O R E D A N *avec douleur, & regardant son pere.*

Ah ! mon pere !

O T T O B O N *avec joie.*

Ah ! mon fils !

C O N T A R I N I *à Loredan.*

Le conseil favorable

Vous trouve malheureux encor plus que coupable..  
 A vous justifier enfin il se résoud,

Et l'on porte au sénat l'arrêt qui vous absout.  
Tremblant de mon conseil... de ce bonheur suprême  
Je suis venu soudain vous instruire moi-même...  
Du succès de mes soins je rends grâces aux cieux!

OTTOBON *affoibli.*

Un rayon de bonheur luit encore à mes yeux!...  
C'est le Ciel qui s'appaie... il daigne faire grace.

CONTARINI.

Parmi nous, au conseil, reprenez votre place;  
Vos vertus, Loredan, méritaient cet honneur...  
Leur éclat s'est encore accru par le malheur.

LOREDAN.

Oui, Venise me rend l'estime qui m'est due...  
C'est un bienfait, Seigneur... & j'en sens l'étendue.

( *Regardant son pere.* )

Mais il n'est pas entier... le destin ennemi  
Ne s'est, en ma faveur, apaisé qu'à demi.

( *Allant à lui avec douleur.* )

Ah! mon pere, pourquoi?

OTTOBON *l'embrassant.*

Va, cesse de me plaindre.  
Pour le sort de mon fils je n'ai plus rien à craindre;  
J'ai vécu pour l'apprendre, & je meurs satisfait.  
Le Ciel vouloit du sang pour laver mon forfait.

( *A Contarini.* )

Et le mien lui suffit... Vous connaissez mes crimes;  
Seigneur, leur châtement entraînoit deux victimes...  
L'innocente est sauvée, & l'autre va périr.

CONTARINI étonné , le voyant pâlir , & allant  
à lui.

Qu'entends-je ?... quoi , Seigneur ?...

O T T O B O N .

Je me sens affoiblir.

( *A Contarini en lui montrant Loredan & Leonor.* )

A ces infortunés daignez servir de pere...

Vous les consolerez de la mort d'une mere ;

Vous plaindrez avec eux mon crime & mes malheurs :

( *A ses enfans qui s'approchent & le soutiennent.* )

Et vous , dont la pitié me donne encor des pleurs ;

Approchez , mes enfans... vos belles destinées

Par les nœuds de l'hymen doivent être enchaînées ;

Soyez toujours unis... que de jaloux soupçons

Dans vos ames jamais ne versent leurs poisons.

Vous voyez quels effets leur fureur peut produire...

L'exemple est sous vos yeux... qu'il serve à vous  
instruire.

*Fin du quatrieme & dernier Acte.*

# V E Z I N S,

DRAME EN TROIS ACTES.

---

*Cujus prudentia monstrat*

*Summos posse viros , & magna exempla daturos.*

JUVENAL. Sat. x. V. 48.

---





# P R É F A C E

D E

V E Z I N S.

U ne piece imprimée sans avoir été représentée, est rarement lue. Si les comédiens l'ont refusée, c'est un grand préjugé contre elle ; l'amour - propre de l'Auteur cherche à s'en venger en déprimant leur goût. Mais son ouvrage dépose contre lui ; & toujours on voit qu'on lui a fait justice. Ce drame ne leur a point été présenté. Eloigné de Paris lorsqu'il fut composé, ne pouvant faire moi-même les démarches nécessaires, ne voulant pas en donner la peine à un ami, j'attendois paisiblement, pour l'envoyer, le sort qu'auroit eu *Loredan*. Lorsque je l'appris enfin, après une très-longue attente, je ne fus pas tenté d'y exposer *Vezins*. J'avoue aussi qu'à ne fonder pas sur cet ouvrage un espoir de revanche ; je ne songeai pas même à en prendre aucune. Elle ne m'auroit flatté qu'autant qu'elle auroit été prochaine : il ne falloit pas y compter : Les sept ans que j'avois attendus pour *Loredan*, m'annonçoient un terme encore plus long, après lequel *Vezins* eut subi peut-être la même destinée. S'il l'éprouve à la lecture, je l'attendrai moins long-tems, & c'est une consolation. Si le succès du cabinet est moins

éclatant que celui du théâtre, il en est de même de la chute, & l'un & l'autre se compensent.

Le sujet de cette pièce est tirée de l'histoire de la Ligue. L'anecdote intéressante sur laquelle elle est fondée, trouve naturellement sa place ici : c'est ainsi que la raconte l'historien De Thou.

» On ne doit pas oublier la générosité de Vezins ;  
 » lieutenant de roi de Guyenne. Depuis long-tems  
 » il régnoit une implacable haine entre lui & un  
 » autre gentilhomme nommé Regnier, qui avoit  
 » embrassé les opinions nouvelles. Pendant le tumulte  
 » occasionné par les ordres donnés contre les reli-  
 » gionnaires, Regnier avoit la mort devant les yeux.  
 » Tout-à-coup il entend briser sa porte, & voit  
 » entrer Vezins, qui, l'épée à la main, & accom-  
 » pagné de deux cavaliers, lui commande de le  
 » suivre, & le fait monter sur un cheval. Il obéit  
 » & sort de la ville avec son ennemi. Vezins avoit  
 » reçu des lettres de la cour, par lesquelles on le  
 » chargeoit d'aller exécuter une commission à Cahors.  
 » Il emmena Regnier dans le Quercy, sans s'arrê-  
 » ter en aucun endroit, & sans lui dire un mot  
 » sur la route. Enfin, ils arrivent ensemble à un  
 » château qui appartenoit à Regnier. Alors Vezins  
 » lui parle ainsi : Il n'auroit tenu qu'à moi, comme  
 » vous le voyez, de vous sacrifier à mon ressentiment ;  
 » mais j'aurois honte de me venger par une  
 » lâcheté d'un homme aussi brave que vous. Je veux  
 » que le péril soit égal, lorsque nous vuiderons notre  
 » querelle. Au reste, comptez de me trouver  
 toujours



» toujours aussi ardent à terminer nos différends, de  
 » la manière qui convient à des gentilhommes ,  
 » que je l'ai été à vous garantir en cette occasion-  
 » ci d'une mort inévitable. C'est à vous de voir le-  
 » quel vous préférez de m'avoir pour ami ou pour  
 » ennemi. Une action si noble pénétra Regnier  
 » d'admiration & de reconnaissance. Il embrassa  
 » tendrement Vezins , lui demanda pardon de l'a-  
 » voir haï , & lui jura une amitié inaltérable ».

Un homme juste au milieu d'un siècle barbare , signalant sa grandeur d'âme & son humanité , tandis que ses concitoyens se baignoient dans le sang , pendant la nuit fatale de la St. Barthelemi , & croyoient servir le ciel en égorgeant leurs frères , m'a paru fournir un tableau qui pouvoit être à la fois intéressant & moral. J'ai entrepris de le tracer , & de joindre ma voix à celles qui se sont élevées contre le fanatisme religieux , dont on a trop long-tems abusé pour qu'il ne soit pas toujours redoutable (1). C'est en retraçant souvent le spectacle affligeant de la démence & de la fureur de nos pères , que nous pouvons espérer de nous en préserver nous-mêmes ,

(1) Ceux qui croient qu'il n'est plus à craindre , doivent être détrompés. Les excès qui ont été commis à Londres par l'association protestante , depuis le 2 jusqu'au 9 Juin 1780 , prouvent combien il est aisé de le renouveler. C'est dans ce siècle philosophique , chez une nation éclairée , qu'on l'a vu reparoitre avec la férocité qu'il a déployée dans les siècles d'ignorance au milieu des peuples les plus aveugles & les plus barbares.

ainsi que nos enfans , réussir à établir enfin cette tolérance universelle , repoussée sous tant de prétextes par l'ambition d'un corps jaloux de dominer , si nécessaire cependant à l'humanité , & prêchée si constamment , & trop vainement , par la philosophie , qui ne tend qu'à réunir les hommes de tous les pays & de tous les cultes , & à les engager à se regarder comme un peuple de freres.



V E Z I N S,

DRAME EN TROIS ACTES.

---

A C T E U R S.

VEZINS.

REGNIER.

ADELE..... *Fille de Vezins.*

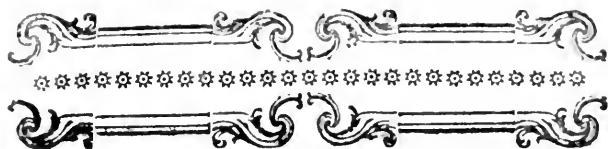
MONTAUBAN.. *Fils de Regnier.*

LEONOR..... *Suivante d'Adele.*

*Suite de VEZINS.*

*Suite de MONTAUBAN.*

*La scène est dans le Château de Vezins, à deux  
lieues de Cahors.*



# VEZINS,

DRAME.

---

## ACTE I.

*Le théâtre représente le parc de Vezins ; le Château est sur un des côtés ; une tour est dans le fond ; le parc communique à une forêt voisine ; il est nuit.*

---

## SCENE I.

VEZINS, REGNIER. *Une troupe de Soldats environne ce dernier.*

VEZINS, à ses soldats, qui restent dans le fond.

**U**n moment, compagnons.

( *A l'un d'eux, & l'attirant au bord du théâtre.* )

Et toi, dans cette tour,

Ami, vas de Regnier préparer le séjour.

Empêche ces soldats d'attenter à ta vie ;

L 3

Ses jours sont un dépôt que Vezins te confie;  
 Seul, je veux être ici maître de ses destins;  
 Tu m'en réponds : sa vie importe à mes desseins.

REGNIER, *au fond du théâtre.*

Mes yeux, ô Coligni, t'ont vu cesser de vivre !  
 Je n'ai pu te sauver, te venger... ni te suivre !  
 Déjà tes meurtriers s'armoient pour mon trépas ;  
 Mon ennemi, Vezins a détourné leurs bras !  
 C'est donc dans son château que le cruel m'amène !

( *S'avancant vers Vezins* )

Voilà son parc, sa tour. Que médite ta haine ?  
 Pourquoi, dans cette nuit, où la religion  
 A servi de prétexte à la destruction,  
 Où j'ai vu les François égorgés par leurs freres ;  
 As-tu soustrait ma tête à leurs mains meurtrieres ?  
 Pourquoi, loin de Paris, m'entraînant après toi,  
 Près des murs de Cahors confiés à ta foi,  
 Me conduire en ces lieux soumis à ta puissance ?  
 Quels sont donc tes desseins ? romps enfin ce silence.  
 Que ne me laissois-tu partager dans Paris  
 Le sort de l'Amiral & des autres proscrits ?  
 L'injustice publique eut excusé la tienne.  
 On n'eut point imputé mon trépas à ta haine ;  
 Ne crois pas la couvrir du zele pour ta foi ;  
 Il n'est point le motif qui t'arme contre moi.  
 Ma croyance à tes yeux, Vezins, n'est pas mon crime ;  
 C'est ton inimitié qui poursuit sa victime.  
 Elle s'offre à tes coups ; assouvis ta fureur ;  
 Regarde... tes soldats accusent ta lenteur.  
 Qui t'arrête ?

V E Z I N S .

Regnier, imite mon silence ;

Crains, en les irritant, de hâter leur vengeance.

( *A ses soldats.* )

Vous, tremblez d'écouter un zèle officieux ,  
Compagnons, vos secours me feroient odieux ;

( *A Regnier.* )

Je me suffis. Et toi, sans croire qu'il m'outrage ,  
Fais taire ton orgueil , conserve ton courage ;  
Il ne peut m'irriter. Crois aussi que tes cris  
N'obtiendroient ma pitié qu'avec tout mon mépris  
J'ai défendu tes jours : mes projets, ma conduite  
Sont encore un secret pour ton ame interdite.  
Tu n'imagines point, en entrant dans ces lieux ,  
Que Vezins, qui te hait, puisse être généreux.  
Je suis ton ennemi, Regnier ; oui, j'ai dû l'être  
Du moment où dans toi mes yeux n'ont vu qu'un  
traître.

Lorsque dans la révolte engagé sans effroi ,  
Ton bras, sous Coligni, servit contre ton roi ,  
Je vis, dans le malheur qui te rendoit coupable ,  
De nos troubles civils un effet déplorable.  
J'aurois pu, dans la guerre, attaquant ton parti ,  
Sans cesser de l'aimer, combattre mon ami ;  
Cette main de mon maître eut servi la querelle ;  
Ce cœur, à l'amitié seroit resté fidele,  
Si l'on ne t'eut pas vu par une trahison ,  
Pour surprendre Cahors, abuser de mon nom ,  
T'en servir pour t'ouvrir ces murs en mon absence ,  
De mes plus chers guerriers tromper la confiance ,  
Les livrer à la mort, & vaincre sans honneur...  
Ta main autour de moi cent fois sema l'horreur ;  
Tu menaças mes jours : rappelle-toi ta haine ,

Ses fureurs , ses excès , & juge de la mienne !  
 Long tems de ta fortune on te vit abuser ;  
 Mon tour vient ... tu verras comme j'en fais user.  
 Le moment n'est pas loin ; & d'ès demain peut-être ,  
 En apprennant ton sort , tu pourras me connoître.

R E G N I E R .

Va , Regnier le prévoit & l'attend sans effroi ;  
 Tu m'en as dit assez , & je t'entends.

V E Z I N S .

Suis-moi.

( *Il marche vers la tour , & y fait entrer devant lui  
 Regnier & sa suite* ).

S C E N E I I .

V E Z I N S , A D E L E , L E O N O R .

A D E L E *sortant du château , suivie de Leonor* .

Q uai peut porter ses pas dans ce lieu solitaire ?  
 Au milieu de la nuit ? ... me trompé-je ? ... mon pere!..

V E Z I N S *se retournant* .

Mon retour est secret ; ne me décelez pas ,  
 Adele , demeurez ; ne suivez point mes pas.

( *il entre dans la tour* . )





## S C E N E   I I I.

A D E L E ,   L E O N O R.

A D E L E.

**M**on pere!.. quel accueil pour mon ame attendrie !  
Votre sévérité ne s'est point adoucie !  
Sans cesse dans mon cœur elle a porté l'effroi ;  
Et le sein paternel semble fermé pour moi !

L E O N O R.

Voilà de vos terreurs l'ordinaire langage !  
Ce ne sont que des maux que votre ame envisage.

A D E L E.

Ah ! pour me rassurer, tu fais de vains efforts ,  
Leonor , on craint tout quand on a des remords.

L E O N O R.

Des remords ! vous ! Adele ! ah ! que viens-je d'en-  
tendre !  
Ils causeroient les pleurs que je vous vois répandre !

A D E L E *réfléchissant & inquiète.*

Mon pere est arrivé !

L E O N O R.

Vous ne m'écoutez pas.  
Ici , depuis six mois , Vezins fixe vos pas ;  
Vous rejetez mes soins , vous fuyez ma présence.  
Ma tendresse a des droits à votre confiance.

A D E L E , *toujours occupée & sans l'entendre.*  
Il revient !

L E O N O R .

Confiez à ma tendre amitié...

A D E L E *s'éloignant , & avec le chagrin d'une personne occupée qu'on distrait malgré elle.*

Eh ! quel soulagement peut m'offrir la pitié ?

( *En elle-même.* )

Dans ce retour si prompt je crains quelque mystère,  
Son front , en m'abordant , m'a paru plus sévère.

( *Avec effroi.* )

Dieu ! seroit-il instruit de ce secret lien ,  
Qui du fils de Regnier unit le sort au mien !  
Mon pere ; pardonnez , de ce nœud qui nous lie ;  
Mon trouble & mes remords m'ont déjà trop punie !

L E O N O R .

Qu'entends-je ? quel secret ! ..

A D E L E .

Tu me l'as arraché...

Qu'à jamais dans ton sein il demeure caché.

L E O N O R .

De mon étonnement je ne reviens qu'à peine.  
De Vezins , de Regnier la croyance & la haine  
De ces nœuds pour jamais écartent le bonheur.

A D E L E .

Ah ! ne m'accables point , hélas ! plains-moi : mon  
cœur,

En bravant son pouvoir , mérita sa colere.

Mais la haine toujours n'anima pas mon pere.  
Regnier fut son ami dans des tems plus heureux ;  
Il aimoit Montauban ; il approuvoit nos feux ;  
Il ne m'opposoit point son culte & sa croyance.  
Tu vis naître & mourir ma plus chere esperance,  
Séparés par leur culte & par leurs intérêts,  
Deux partis différens divisent les François ;  
La discorde par tout court allumer les haines.  
L'infortune publique est la source des miennes.  
Mon amant & son pere , en ces jours orageux ,  
Au fort de Coligni s'attacherent tous deux.  
Vezins, fidele au roi , vit en eux des rebelles ;  
Le tems n'a fait qu'accroître & qu'aigrir leurs quer  
relles.

Regnier surprit Cahors. Mon pere en ce séjour ,  
M'ordonna de venir oublier mon amour.  
En vain il l'attendoit du tems & de l'absence...  
Un effort si cruel a passé ma puissance !  
Montauban m'adoroit : à la face des cieux ,  
Des nœuds saints & secrets scellerent nos adieux.  
Ses larmes... ma foiblesse au temple m'entraînerent...  
Au sortir des autels où ces nœuds se formerent  
Tremblante , & me flattant d'un avenir plus doux ,  
J'obéis à mon pere , & loin de mon époux  
Je vins attendre ici des destins plus prosperes.  
Le ciel sans doute encor peut rapprocher nos peres ;  
De l'état divisé resserrant le lien ,  
Du bonheur général faire naître le mien.  
L'implorerai-je en vain ?



## S C E N E I V.

ADELE, MONTAUBAN, LEONOR.

MONTAUBAN *s'avancant lentement à travers les arbres.*

O Regnier ! ô mon pere !  
Du fond de ton tombeau , guide un fils & l'éclaire !..  
Des rives de la Seine , au château de Vezins ,  
J'ai marché sur les pas de tes vils affassins !..  
Je les vois s'arrêter dans le séjour d'Adele !..  
Son pere a-t-il osé ? ..

A D E L E .

Qu'entends-je ? ..

M O N T A U B A N .

Ciel ! c'est elle !

A D E L E .

Je ne me trompe point : à ses traits , à sa voix !..  
C'est le fils de Regnier , Montauban que je vois...  
Aux regards de mon pere il s'expose à paroître !

M O N T A U B A N .

C'est à lui de trembler... je viens punir un traître..  
Adele ! ah , laisse-moi.

A D E L E .

Que dis-tu ? .. cher époux !

M O N T A U B A N.

Peut-être un si doux nom n'est-il plus fait pour nous.

A D E L E à *Leonor*.

Soutiens-moi... quel accueil!.. une terreur foudaine...

( *A Montauban* ).

Qui t'amene en ces lieux ?

M O N T A U B A N.

La vengeance & la haine.

A D E L E.

La haine !.. ah Montauban ! quel mot ! à ton retour !  
Cet affreux sentiment...

M O N T A U B A N *l'interrompant , & rapidement.*

Il convient en ce jour  
Où les assassins , l'injustice , les crimes  
Dans mon culte pros crit ont cherché des victimes.

A D E L E.

O Dieu !

M O N T A U B A N.

Vous ignorez jusqu'où va mon malheur...  
Adele , écoutez-moi... Dans ce moment d'horreur ,  
Au soin de la venger la nature m'appelle ;  
Et l'amour doit ici se taire devant elle.  
Mon pere est mort : si ceux qui portèrent les coups ,  
Se flattoient , en fuyant , d'éviter mon courroux...  
Ils n'ont pu dérober leur marche à ma furie :  
Je ne les connois pas ; mais je poursuis leur vie.  
J'ai suivi jusqu'ici leurs pas précipités ,

Et c'est dans ce château qu'ils se sont arrêtés.  
 Je ne suis point trompé par de fausses lumieres...  
 Adele... tu connois la haine de nos peres !

## A D E L E.

Qu'entends-je ? quelle horreur il me laisse entrevoir !  
 Quel soupçon ! Montauban , l'as-tu pu concevoir ?  
 Ciel... mon pere... lui ! ... Non , crois son cœur magnanime ,  
 Susceptible de haine , incapable de crime.  
 Tout sévère qu'il est , Vezins est vertueux...  
 Sur quoi peux-tu fonder ce soupçon odieux ?  
 Parle.

## M O N T A U B A N .

Fasse le ciel qu'il ne soit point coupable !  
 Le doute où tu me vois , ainsi que toi , m'accable ;  
 Prouve-moi que ton pere , en ces jours corrompus ,  
 Quand tout se livre au crime , a gardé ses vertus ;  
 Calme un soupçon fondé sur ma propre infortune ,  
 Sur sa haine , son culte , & la fureur commune !  
 Ecoute , & juge-moi. Favorable à nos vœux ,  
 La paix seule , la paix pouvoit nous rendre heureux ,  
 Arrêter des François les discordes cruelles ,  
 Réunir nos parens , étouffer leurs querelles ,  
 Faire cesser le cours de leurs inimitiés...  
 J'attendois ce moment pour tomber à leurs pieds.  
 Regnier eût approuvé notre union... Il m'aime...  
 J'aurois tout obtenu de ton pere lui-même.  
 La paix du haut des cieux descend enfin sur nous ;  
 De la sœur de Valois Bourbon devient l'époux ;  
 Il unit les François que le culte divise ;  
 Le glaive de la guerre entre leurs mains se brise...  
 Nous le croyons du moins , chere Adele , & mon  
 cœur

Du plus doux avenir goûtoit l'espoir flatteur...  
Les fêtes de l'hymen servent de voile aux crimes ;  
La mort vient dans la nuit surprendre ses victimes ,  
Qui reposoient en paix sur la foi des traités ,  
Et c'est au nom de Dieu que les coups sont portés !  
On déteste mon culte , on cherche à le détruire :  
La moitié des François contre l'autre conspire ;  
Un zele furieux les rend tous inhumains...  
Et la religion produit des assassins !  
Tranquille en cette nuit terrible & meurtrière ,  
Après de Coligni j'avois laissé mon pere ;  
Sans crainte & sans soupçon je marchois dans Paris...  
Des bourreaux, des mourans j'entends soudain les cris !  
Par-tout , autour de moi , j'apperçois le carnage.  
Au milieu des cruels je me fais un passage ;  
Rassemblant des amis , secondé de leurs bras ,  
Et tremblant pour Regnier , je reviens sur mes pas...  
L'Amiral n'étoit plus : j'appelle en vain mon pere...  
Le silence remplit ce palais solitaire ;  
La mort seule l'habite , & le fer destructeur  
Sous ses lambris sanglans a répandu l'horreur.  
Un vieillard ranimant ses forces presque éteintes ,  
Dans ce palais désert répond seul à mes plaintes ;  
Et sa mourante voix m'apprend avec effort ,  
Que lorsque l'Amiral eut terminé son sort ,  
Le glaive moissonna ses serviteurs fideles.  
Ses bourreaux sur Regnier levoient leurs mains  
cruelles...

Des inconnus armés se présentent soudain ,  
Le front couvert d'un casque , & le fer à la main.  
Leurs armes les cachoient , il ne put les connoître ;  
Celui qui les guidait , & paroissoit leur maître ,  
Demanda la victime , & leva le poignard...

L'effroi sans sentiment fit tomber le vieillard ;  
 Et son œil ne vit plus , rouvert à la lumière ,  
 Le corps de l'Amiral , ni celui de mon pere.

## A D E L E .

Quels forfaits !... ô François !... assassins de Regnier !...  
 Du ciel qui les condamne ils osent s'appuyer !...  
 Et personne ne fait quelle main...

## M O N T A U B A N .

On l'ignore...

Plût au ciel que mon cœur fût incertain encore !  
 Le récit du vieillard avoit glacé mes sens ;  
 Cherchant parmi les morts , appelant les mourans ,  
 J'interroge à grands cris tous ceux qui se présentent ,  
 Leurs réponses , leurs pleurs , leurs rapports m'épou-  
 vantent.

Je n'entends qu'une voix : mon pere est égorgé !...  
 Mais sur qui , juste ciel ! doit-il être vengé ?  
 Quels sont les assassins ?... Ils avoient pris la fuite ;  
 On m'apprend leur chemin : je marche à leur poursuite.  
 Avide de punir je presse mon depart ,  
 Ma vengeance n'admet ni délai , ni retard ;  
 Je me hâte , & je laisse à des amis fideles  
 Le soin de faire encor des recherches nouvelles.  
 Une troupe me suit : j'accepte son secours ;  
 De ces vils meurtriers nous suivons les détours ;  
 Par-tout on nous indique & leur marche & leur  
 nombre ;  
 Nous retrouvons leurs pas dans la nuit la plus sombre ;  
 Enfin , dans ce château nous les voyons entrer...  
 Inquiet , incertain , cherchant à m'éclairer ,  
 Je laisse mes amis dans la forêt prochaine ;

Je



Je viens seul épier les objets de ma haine.  
 Tout ce que j'apperçois redouble ma terreur.  
 Montauban ne peut plus douter de son malheur...  
 Je le vois , tu frémis des maux que je dois craindre ;  
 Tu détournes les yeux , & tu n'oses me plaindre...  
 Chere Adele , pourquoi ces monstres odieux  
 Sont-ils , sans s'arrêter , venus jusqu'en ces lieux ?  
 Pourquoi près de Vezins trouvent-ils un asyle ? ...  
 S'il étoit criminel ...

A D E L E *en se détournant.*

Je demeure immobile ! ...

Mon pere est dans ces lieux : son accueil , sa froideur,  
 Son retour imprévu , tout me remplit d'horreur.  
 J'éprouve , en l'écoutant , un trouble involontaire...  
 Mais ma vertu me parle , elle défend mon pere.  
 De quel crime , en effet , ô ciel ! l'accuses-tu ?  
 L'inflexible Vezins ne t'est il pas connu ?  
 Son austere vertu , qui tient de la rudesse ,  
 De cet esprit altier écartant la bassesse ,  
 Ne lui laisse écouter que la voix de l'honneur.  
 Ses triomphes toujours sont dignes d'un grand cœur...  
 Vezins n'a du les siens qu'à des coups honorables.

M O N T A U B A N.

N'a-t-il fait que donner un asyle aux coupables?...  
 Va , je crains trop en lui de voir un meurtrier ;  
 Je t'aiderai moi-même à le justifier.  
 Qu'il seroit consolant pour moi , dans ma misere ,  
 De revoir sans ce doute une épouse si chere !  
 De pouvoir dans ton sein déposer mes chagrins ,  
 Et d'avoir à punir un autre que Vezins !...  
 Je suspens ma fureur.... J'attends les émissaires  
 Qui doivent m'apporter de nouvelles lumieres.

*Tome I.*

M

Ils m'ont suivi de près , ils ne tarderont pas ;  
Ils trouveront par-tout des guides sur mes pas.  
Ils m'apportent peut-être une clarté terrible !...  
Mais le doute où je suis est cent fois plus horrible !  
Il accable mon cœur.... Je vole au devant d'eux ;  
Ton époux mieux instruit reviendra dans ces lieux ;  
La nuit le couvrira de son ombre propice ,  
Promets-moi de t'y rendre avant qu'elle finisse.  
Reviens me consoler... sans détourner mon bras...  
Quel que soit l'assassin , je lui dois le trépas.

A D E L E.

Montauban !

M O N T A U B A N.

Mon cœur brûle , & craint de le connoître !...  
Tu me verras bientôt... plus malheureux peut-être...  
Adieu.

A D E L E.

Dans ces avis qu'on te fait espérer ,  
Adele trouve encor de quoi se rassurer ;  
Ils sauront de Vezins te prouver l'innocence....  
Je reviendrai.

M O N T A U B A N.

Confirme, ô ciel ! son espérance.



## S C E N E V.

A D E L E , L E O N O R.

A D E L E.

Ah ! mon cœur qui frémit n'ose encor s'y livrer....

( *Allant à Léonor , qui pendant la scene précédente s'est promenade dans le parc , à quelque distance des époux , sans les perdre de vue.* )

Tu le vois ... tout s'unit pour me désespérer....

Non , mon pere , après tout , ne peut être coupable...

Mais ce retour secret , cette haine implacable ,

Ce sang , au nom du ciel , à Paris répandu ...

Tout jette la terreur dans ce sein éperdu !

Si Regnier , par son culte , attira ta colere ,

Grand Dieu ! pour le punir as-tu choisi mon pere ?

Pardonne , si mon cœur doute de tes desseins ,

Il craint de te charger des crimes des humains.

Si tu proscris Regnier , suis-je moins criminelle ?

Moi que lie à son fils une chaîne éternelle ?

Ah ! défends mon époux.... S'il méconnoît ta loi ,

Son cœur né vertueux mérite d'être à toi ...

Pour éclairer l'erreur , ta clémence jalouse

A souvent employé les larmes d'une épouse.

Accorde cette gloire à mon zele , à mes pleurs.

LEONOR , *qui a été au fond du théâtre , revenant.*

J'entends du bruit ; on vient ; renfermez vos douleurs.

## S C E N E VI.

VEZINS, ADELE, LEONOR, Soldats.

VEZINS *sortant de la tour avec les Soldats,  
& en lui-même.*

**D**e mon fier ennemi je suis enfin le maître,  
On ne peut, sans mon ordre, aller jusqu'à ce traître;  
Contre mes soldats même il est en sûreté;  
Cette tour le défend de leur férocité.  
Il dépend de moi seul... Mes mesures sont prises;  
Un mystère profond voile mes entreprises;  
Mon secret est gardé... qu'on l'ignore toujours.

*(A ses soldats.)*

Compagnons, je n'ai plus besoin de vos secours.  
Ce que vous avez vu, mes projets, ma vengeance  
Doivent être couverts d'un éternel silence.  
Allez, retirez-vous. Demain, avec le jour,  
Vous irez à Cahors annoncer mon retour.

*( Les soldats sortent. )*

A D E L E.

Qu'a-t-il dit?... Je frémis... Qu'annonce ce mystère?

*( S'avancant avec timidité. )*

Le ciel à mes souhaits a donc rendu mon pere!  
Puis-je au moins me flatter que pendant quelque tems,  
Il me laisse jouir de vos embrassemens?

## V E Z I N S.

Ces momens seront courts.... je vous les donne, Adele;  
 Mais bientôt à Cahors mon devoir me rappelle.  
 Les troubles de nouveau par-tout vont s'élever...  
 Du malheur général je dois le préserver.

## A D E L E.

Le calme , disoit-on , alloit bientôt paroître.

## V E Z I N S.

Il n'y faut plus compter : la guerre va renaître.

A D E L E, *timidement.*

Est-il vrai qu'attirés sur la foi de la paix ,  
 Des François sont tombés sous les coups des François ?  
 Que le glaive à la main on combat l'hérésie ?

## V E Z I N S.

Oui, Coligni lui-même a vu trancher sa vie.  
 Aux plus noirs attentats on ose se livrer ;  
 On assassine ceux qu'on devoit éclairer !  
 On ordonne le meurtre... O France ! pour ta gloire ;  
 Puisse de ces forfaits s'effacer la mémoire !  
 Fais par ta tolérance oublier ta fureur.

A D E L E, *avec transport & en elle-même.*

Je reconnois mon pere, il rassure mon cœur...  
 Puis-je vous demander si dans ces jours de crimes ;  
 On a compté Regnier au nombre des victimes.

V E Z I N S, *d'un ton sévère.*

Regnier !... quel nom, Adele, osez-vous prononcer ?  
 Quel intérêt si vif pour lui peut vous presser ?

L'ennemi de Vezins doit l'être de ma fille.

Si la proscription s'étend sur sa famille ,

On l'ignore ... La mort environnoit ses pas...

( *Examinant son trouble.* )

Que vous importe enfin sa vie ou son trépas ?

L'amour pour Montauban vous parle encor peut-être...

Vous devez l'étouffer ; je vous l'ai fait connoître.

Un pere à cet hymen vous défend de songer ;

Telle est ma volonté... rien ne peut la changer ;

Pour la dernière fois ma voix vous la déclare.

Un obstacle éternel pour jamais vous sépare.

Oubliez Montauban ; & si Regnier est mort ,

Ne songez qu'à ma haine , & jamais à son sort.

A D E L E , *s'appuyant sur Léonor.*

Je meurs.

V E Z I N S .

Allez , vos pleurs irritent ma colere.

Prenez des sentimens dignes de votre pere ,

Adele , obéissez. Rentrez.

## S C E N E V I I .

V E Z I N S *seul.*

**D**e ses amours ,

C'est à ma fermeté d'interrompre le cours.

Flatter les passions , c'est croître leur puissance ;

Il faut pour les dompter leur ôter l'espérance.

Les Vezins aux Regniers ne peuvent être unis ;

Non, jamais Montauban ne deviendra mon fils.  
Tout s'oppose à ce nœud, ma haine, sa croyance,  
Mon cœur ... qui de Regnier sent encore l'offense.  
Le bruit de son trépas est par-tout répandu ;  
Parmi tant d'assassins le sien n'est pas connu.  
Par les soins que j'ai pris, toute la France ignore  
Qu'il est dans cette tour, & qu'il respire encore...  
Dès que le meurtre aura lassé les assassins ,  
Je pourrai sur ce traître accomplir mes desseins....  
Sans doute qu'il s'attend aux tourmens que sa haine  
M'eût déjà fait subir , si j'étois dans sa chaîne.  
Achevons... que son cœur qui n'a point pardonné,  
De mes projets secrets soit lui-même étonné.

*Fin du premier Acte.*

---

## A C T E II.

---

### S C E N E I.

A D E L E , L E O N O R .

A D E L E .

Où cacher, où porter ma douleur & mes larmes ?..  
Les soldats de mon pere ont accru tes alarmes ?

L E O N O R .

Au seul nom de Régnier je les ai vu frémir,  
Baïsser un œil farouche, & se taire, & me fuir.

A D E L E .

Ce silence est terrible à mon ame éperdue !..  
Hélas ! mon pere même évite aussi ma vue !  
Il paroît agité par un trouble cruel..  
S'il avoit des remords... il est donc criminel !

L E O N O R .

Il ne peut l'être... ouvrez votre ame à l'espérance ;  
Montauban va venir.

A D E L E .

Que je crains sa présence !  
Des maux que je redoute il est peut-être instruit..  
Sur ce mystere affreux, ciel ! épaisiss la nuit !



Aux yeux de Montauban, dérobe le coupable ;  
 Epargne-moi l'horreur, le tourment effroyable  
 De trembler pour tes jours, & de voir mon époux  
 Armé contre mon pere, ou tombant sous ses coups !..  
 Ah ! rassure une fille, une épouse tremblante !

( *Regardant de tous côtés* ).

Montauban ne vient point... & ma terreur augmente !  
 Leonor... si Vezins paroïssoit à ses yeux...  
 S'il alloit... qu'il s'éloigne... ah ! qu'il quitte ces lieux !  
 Cher époux, j'ai pleuré si long-tems ton absence !  
 Et le ciel me condamne à craindre ta présence !  
 Je viens à ton départ te faire consentir...  
 Est-ce moi qui devrois t'exhorter à me fuir ?..  
 Quel effort pour mon cœur !.. mais il est nécessaire.

---

## S C E N E II.

ADELE, LEONOR, MONTAUBAN,  
*Suite de Montauban.*

### MONTAUBAN.

**J**e connois donc enfin l'affassin de mon pere !  
 Le jour que j'attendois vient d'éclairer mes yeux !..  
 C'est Vezins qu'on a vu parmi les furieux !  
 Le chef des meurtriers est le pere d'Adele !

ADELE *accablée, & s'appuyant sur Leonor.*  
 O ciel !

MONTAUBAN *avec emportement.*

( *A quelques-uns des siens* ).

Il périra, le lâche !.. à votre zele

Tous ses déguisemens n'ont pu le dérober ?  
Je fais par vous sur qui mon courroux doit tomber...  
Je vous rends grâce, amis, de votre diligence.

( *A toute sa suite* ).

Laissez tous à mon bras le soin de ma vengeance...  
Le barbare Vezins sentira ma fureur...  
Mais un assassinat n'est pas fait pour mon cœur ;  
J'offrirai le combat au bourreau de mon pere...  
Amis, dispersez-vous dans ce parc solitaire ;  
Laissez-moi l'attaquer ; seul, je lui dois la mort...  
Cependant si le traître, effrayé de son sort ,  
Dans un secours honteux cherchoit son avantage ;  
S'il osoit opposer le nombre à mon courage ;  
Ne vous éloignez point, & sur ces assassins  
Accourez : à mon bras ne laissez que Vezins.  
Allez.

( *La suite de Montauban s'écarte dans le parc. Leonor  
va au fond du théâtre, d'où elle observe si per-  
sonne ne sort du château.* )



## S C E N E I I I.

ADELE, MONTAUBAN, LEONOR  
éloignée.

( Ils se regardent tous deux avec douleur. )

MONTAUBAN après un moment de silence.

J'ai donc reçu ces horribles lumières !  
C'est ainsi qu'ont fini les haines de nos peres !  
Le tien a profité de ce jour de terreur ,  
Pour plonger à Regnier un poignard dans le cœur !...  
Aurois-tu soupçonné dans l'auteur de ta vie  
Tant d'horreur , de bassesse , & tant de perfidie ?...  
Le barbare !... & mon cœur cherchant à l'excuser ,  
Rejettant ses soupçons , trembloit de l'accuser !

A D E L E.

Cher époux !

MONTAUBAN.

C'en est fait , éclairé sur le crime ,  
Je n'ai plus en ces lieux qu'à frapper ma victime...  
Je l'attends.

A D E L E.

Ah , cruel ! qu'oses-tu méditer ?

MONTAUBAN.

De remplir mon devoir... il pourra m'en coûter..  
Je fais quel ennemi va poursuivre ma rage ;  
Mais je dois l'oublier , & ne voir que l'outrage.



## A D E L E.

De l'honneur!... ah ! jamais commanda-t-il le crime ?

## M O N T A U B A N.

Le crime !... ma vengeance est juste & légitime.  
La France dans ton pere , en ce jour de fureur ,  
Ne voit qu'un assassin... & dans moi qu'un vengeur.

## A D E L E.

Ah ! modère du moins le transport qui t'anime ;  
Avant de la frapper , regarde ta victime...  
Cruel ! songe à nos nœuds : crains qu'ils ne soient  
rompus...

Dieu ! je perdrois par toi mon pere...

M O N T A U B A N *rapidement.*

Il ne l'est plus.

Il fut ton oppresseur & l'auteur de ma peine...  
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il mérite ma haine...  
Tu dois la partager , & suivre d'autres loix.  
La nature à l'hymen a cédé tous ses droits.  
L'hymen devant vos pas ouvre une autre carrière...  
Vous n'avez qu'un époux ; vous n'avez plus de pere ;  
Détournez vos regards... laissez agir mon bras.

## A D E L E.

Moi ! je partagerois ton crime & son trépas !...  
N'atteste point des loix que tout mon cœur abjure ;  
Va , l'hymen ne doit pas étouffer la nature ;  
Et lorsque de Vezins tu menaces les jours ,  
Mon devoir , Montauban , m'appelle à son secours.  
Mon pere va périr sous les coups de son gendre !  
Et quand ma foible voix parle pour le défendre ,

Je t'entends m'opposer le nom sacré d'époux !...  
 Songes-tu que ce nom réclame contre nous ?  
 Combien envers mon père il me rend criminelle !...  
 De l'aveu de Vezins l'as-tu reçu d'Adele ?  
 Je frémis ! quelle horreur s'assemble entre nous deux ?  
 Il semble que l'enfer ait seul formé nos nœuds...  
 N'atteste point l'hymen. Le ciel dans sa colère ,  
 A reprouvé des feux condamnés par mon père...  
 Je devois de sa main attendre mon époux ,  
 Ton culte devoit être un obstacle entre nous.  
 Mon amour irrita sa suprême justice ;  
 De notre union même il tire mon supplice...  
 Notre hymen fut un crime... & pour comble de maux ,  
 De cette source horrible il en sort de nouveaux...  
 Acheve donc , barbare ! & que ta main cruelle  
 A la mort de Vezins joigne celle d'Adele ;  
 Brise ces nœuds affreux que l'amour a tissés ,  
 Que le ciel a proscrits , que le crime a rompus ;  
 Immoles donc mon père à ta fureur jalouse ;  
 Mais avant d'y courir , fais périr ton épouse...  
 Pour aller jusqu'à lui tu n'as que ce chemin.

## MONTAUBAN.

Adele !

## A D E L E.

Mon cœur vole au devant de ta main...  
 Tu le dois... tu frémis... je vois couler tes larmes !...  
 Il en est tems encor : daignes quitter ces armes ;  
 De l'hymen qui nous joint ne dissous point les nœuds ;  
 Rappelle ton amour , songe à nos premiers feux ;  
 Ne sème pas d'horreurs ma triste destinée ;  
 Console , tu le peux , ta femme infortunée...  
 Pour l'obtenir de toi , je tombe à tes genoux...

Ajoute un nouveau titre au nom de mon époux ;  
A l'amour dans mon cœur joins la reconnoissance ;  
Hélas , sois assez grand pour pardonner l'offense.

MONTAUBAN, *avec tendresse & douleur.*

O ciel ! ... impunément il m'auroit outragé !...  
Adele ! ... tu le veux ! ... ah ! mon pere égorgé ,  
Du fond de son tombeau me crie encor vengeance.

A D E L E.

Il ne l'exige point ; crois-moi : ta violence  
Ne l'intéresse plus dans ce fatal instant.  
Des erreurs des mortels il connoît le néant.  
Tout sentiment s'éteint dans la nuit éternelle ;  
Au delà du tombeau la haine survit-elle ?  
Regnier , loin d'approuver ce soin triste & cruel ,  
S'il demande un vengeur , ne l'attend que du ciel.  
Crois plutôt qu'il pardonne ; imite sa clémence.  
Garde-toi d'irriter la suprême puissance ;  
La vengeance des morts , devant ses yeux perçans ,  
Sert souvent de prétexte aux crimes des vivans.  
Ton cœur , plus que Regnier , seroit-il inflexible ?  
Sois généreux , hélas ! cher époux , sois sensible  
Aux larmes que je verse , & que tu fais couler.

MONTAUBAN *attendri.*

Adele !... de quels traits tu viens de m'accabler !  
Je sens à tes discours mes fureurs suspendues ;  
Regarde avec tes pleurs mes larmes confondues.  
La pitié dans mon cœur balance le devoir...  
Sur ce cœur éperdu reconnois ton pouvoir.  
Quel usage cruel fais-tu de ton empire ?  
Tu ne peux me convaincre , & tu veux me séduire !  
Implorer un pardon... qu'on n'obtiendra jamais...

L'épargner !... ce seroit partager ses forfaits...  
 Epargnât-il Regnier qu'il surprit sans défense ?...  
 Tout doit céder... tout cede au soin de ma vengeance ;  
 C'est le seul sentiment qui convienne à mon cœur...  
 Adele !... je ne puis soutenir ta douleur !  
 Cesse de me montrer des maux que je partage ;  
 Cache-moi cet amour... & laisse mon courage  
 S'acquitter d'un devoir rigoureux... mais sacré...  
 Où cache-moi par qui Regnier fut massacré.  
 Je suis son fils... son sang demande une victime ;  
 Et Vezins... tes pleurs même ajoutent à son crime !  
 Ah ! sans lui , ton époux eut-il pu t'affliger ?  
 C'est un nouveau forfait dont je dois me venger.  
 Nos tourmens , nos malheurs , la fureur de ton pere ,  
 Semblent à mon amour te rendre encor plus chere...  
 Que de maux ce cruel répand sur mes destins !...  
 Mon bonheur cependant étoit entre ses mains.  
 Que de soins il a pris pour allumer ma haine !...  
 Mon cœur y répugnoit ; il l'eut chéri sans peine ;  
 Et sans l'affreux tableau d'un pere assassiné ,  
 Si Vezins l'eut voulu , tout étoit pardonné...  
 Hélas ! à notre hymen il n'avoit qu'à souscrire.

## A D E L E.

Je te vois cependant chercher à le détruire !  
 Prêt à sacrifier à d'aveugles fureurs  
 Tous les droits de l'amour... & ton épouse en pleurs !  
 Elle n'a pu fléchir le courroux qui t'anime !  
 Eh bien ? cédon's au sort que m'impose ton crime...  
 Dans le sang de Vezins , cruel ! va t'affouvir...  
 Si c'est-là ton devoir... le mien est de haïr ,  
 D'abandonner du moins l'auteur de ma misere ,  
 D'aller pleurer ta perte & celle de mon pere ,

De



De renoncer à toi, de détester nos nœuds,  
De mourir.

MONTAUBAN.

Toi, mourir !... me haïr !... malheureux !  
Je verrois de mon sort Adele séparée !...  
Ah ! c'est trop accabler mon ame déchirée !  
Mes maux sont assez grands... pourquoi les aug-  
menter ?...  
Tu pleures !... ô Regnier ! comment lui résister ?

A D E L E.

Montauban !

MONTAUBAN..

Regne donc sur mon ame asservie !...  
Triomphe de ma rage, & demande ma vie...  
Ordonne.

A D E L E.

Rends la paix à mon cœur éperdu.

MONTAUBAN.

Le puis-je ?

*( Il lui prend la main, la presse ; & tombe à ses  
pieds elle le regarde avec douleur. Leur attendrissement  
leur fait garder le silence. Leonor qui n'a pas aperçu  
Vezins, & qui en reconnoît la voix, fait un pas  
vers eux toute troublée ; mais entendant déjà les re-  
proches qu'il adresse à sa fille, elle s'éloigne avec  
effroi. )*



## S C E N E I V.

V E Z I N S , A D E L E , M O N T A U B A N .

V E Z I N S *au fond du théâtre, & allant du côté de la tour.*

C'en est fait, le meurtre est suspendu;  
*( Appercevant sa fille. )*

J'en reçois les avis, & Regnier... Ciel!... Adele!  
 A cette heure, en ces lieux, quel motif vous appelle?  
 Quel est cet étranger?... & vous, à ses genoux,  
 Parlez, qui vous amène, & que demandez-vous?...  
 Ma fille... répondez.

A D E L E .

La force m'abandonne.

M O N T A U B A N .

C'est Vezins... C'est à lui qu'on veut que je pardonne!  
 Ah, Dieu!

A D E L E *à Montauban.*

N'ajoutez point, hélas, à mon effroi!

V E Z I N S *avec surprise, & reculant d'indignation.*  
 Quoi, le fils de Regnier, Montauban devant moi.

*( A sa fille. )*

Ainsi vous respectez les volontés d'un pere!  
 Votre amour imprudent brave ainsi ma colere!...

Perfide ! votre sang épuisé sous mes mains ,  
Devroit venger l'honneur & le nom de Vezins.

( *A Montauban.*

Et toi , vil séducteur , dont l'aspect seul m'offense ;  
Redoute ma fureur , & fuis de ma présence.  
Souviens-toi que la haine écarte nos maisons ;  
De la séduction porte ailleurs les poisons ;  
Abandonne ma fille , & respecte ma gloire...  
Déjà de ses devoirs elle perd la mémoire ;  
Elle ose dans ces lieux t'attendre , & t'écouter !

MONTAUBAN.

Oses-tu ?

A D E L E.

Montauban , craignez de l'irriter...

Mon pere...

V E Z I N S.

Laissez-moi , fille indigne & coupable !  
Vous m'aviez entendu : mon ordre irrévocable  
Fut d'éteindre un amour qui me force à rougir...  
Votre cœur s'y refuse... & je dois vous punir.

MONTAUBAN *avec fureur.*

La punir !... C'en est trop , & c'est toi qui dois l'être...  
Tu connois tes forfaits : je viens punir un traître...  
Je ne t'imite point : défends-toi.

( *Il met l'épée à la main.* )

V E Z I N S *étonné.*

Malheureux !

A D E L E *éperdue allant à l'un & à l'autre.*

Mon pere !... Montauban !... quoi , cruels !... à mes  
yeux !...

Je succombe... arrêtez... quel transport vous égare ?..]

( Elle s'appuie à un côté du théâtre , immobile de  
foiblesse & d'effroi. )

MONTAUBAN.

Va , j'ai trop balancé... défends tes jours, barbare !

VEZINS, du ton du mépris.

Au nom de séducteur joins celui d'affassin...

Mais crains d'être trompé, lâche, dans ce dessein...

( Il se met en défense. )

A D E L E revenant à elle , & s'élançant entre eux  
Barbares ! sur moi seule , épuisez votre rage...

( Avec l'égarement de la douleur & de l'effroi. )

Ciel ! ô Ciel ! détournez les maux que j'envisage !..

( Elle voit les soldats de Vezins qui accourent à  
ses cris. )

Les soldats de mon pere !... ô Dieu !

( Elle tombe accablée sur un banc de gazon. )

MONTAUBAN les apercevant & courant sur  
Vezins.

Tu périras.

( Les soldats se jettent sur lui & l'arrêtent. )

VEZINS.

Désarmez-le... Sa mort aviliroit mon bras ;

Il doit la rencontrer dans le supplice.

MONTAUBAN furieux.

O rage !..

Mes amis ?... accourez & vengez mon outrage.

Secourez Montauban par un lâche opprimé.

VEZINS *appercevant la troupe de Montauban qui accourt, & jettant sur lui un regard terrible,*  
Traître!

( *Il va combattre.* )

MONTAUBAN *aux siens que les soldats de Vezins combattent & repoussent.*

Rendez le fer à mon bras déarmé...

Vous fuyez !... & Vezins me retient dans sa chaîne !

VEZINS *revenant après avoir dispersé ses ennemis dans le parc.*

( *A quelques-uns de ses soldats.* )

Perfide ! tu mourras !... Dans la tour qu'on l'entraîne.

( *A celui à qui il a déjà confié Regnier, & d'une voix basse.* )

Qu'il ignore sur-tout que son pere est ici.

( *On emmene Montauban, & il continue à part.* )

De ce secret, sans doute, il n'est point éclairci...  
Il attaquoit mes jours, quand mes soins pour un  
traître...

Mon cœur fut généreux... il doit cesser de l'être.

( *A ses soldats.* )

Et nous, braves amis, compagnons de Vezins,  
Allons donner des fers à tous ces assassins,



## S C E N E V.

*VEZINS, ADELE, Suite.*

ADELE *revenant à elle , & allant à son pere  
au moment où il veut sortir.*

Ah, Seigneur !...

VEZINS.

Malheureuse , ôte-toi de ma vue.

ADELE.

Ah ! daignez écouter votre fille éperdue.

VEZINS.

Eh que me dira-t-elle en cet affreux moment ?

Pente-t-elle à mes yeux excuser son amant ?

Si sa flamme l'entraîne aux pieds de sa maîtresse ?

D'où vient que sur ses pas cette troupe s'empresse ?

Ces meurtriers font-ils amenés par l'amour ?...

Tout m'annonce un projet... mais crois qu'avant  
le jour ,

Ton pere en tirera l'aveu par des supplices.

( *A ses soldats.* )

Nous , amis , combattons , poursuivons ses complices.

ADELE.

Ah ! daignez m'écouter... connoissez mes malheurs.

## V E Z I N S.

Eloignez-vous ; je vois pour qui coulent vos pleurs...  
Ils sont pour le cruel qui menaçoit ma vie...

Vous tremblez pour ses jours... & vous êtes punie.

( *Il sort avec sa suite.* )

---

S C E N E V I.

A D E L E seule & dans l'accablement.

C'en est fait , la terreur a glacé mes esprits...  
Et le sort de Regnier m'apprend celui du fils...  
Mon pere... mon époux... ciel ! écarte le crime ;  
Sauve-les tous les deux , & prends-moi pour victime,

*Fin du second Acte.*

---

## A C T E   I I I .

---

### S C E N E   I .

*La nuit approche de sa fin ; au crépuscule du jour naissant , on apperçoit les compagnons de Montauban enchaînés à de gros anneaux attachés à la tour ; les soldats de Vezins qui les ont arrêtés , sont auprès d'eux le fer à la main ; ils les regardent d'un œil farouche , & semblent impatiens de les égorger.*

*V E Z I N S seul & regardant ses prisonniers.*

**L**es voilà dans mes fers !... je puis donc me venger !  
Reste obscur des proscrits qu'on devoit égorger ,  
Vous avez fui la mort , & je vais vous y rendre.

*( Après un instant de silence & de réflexion ).*

Pourquoi donc sur mes jours venoient-ils entreprendre ?

Montauban ne fait point son pere dans ces lieux ,  
La nuit dérobe encor ce mystere à ses yeux...

D'un secret qu'on ignore aucun n'a pu l'instruire.  
Quel motif dans ma terre a donc pu le conduire ?  
La troupe qui le fuit , annonce un assassin...  
Quel tems il choisissoit pour me percer le sein !



Lorsque je méditois... En ce moment horrible,  
Songeons à ma vengeance... elle sera terrible!  
Je tiens entre mes mains & le pere & le fils;  
Je puis du même coup perdre deux ennemis...  
N'écoutons que ma haine, & punissons leurs crimes;  
Mes soldats furieux demandent des victimes;  
Ils attendent mon ordre... ils vont le recevoir.

---

## S C E N E I I.

VEZINS, ADELE, *soldats & prisonniers*  
*dans le fond.*

ADELE.

Secourez-moi, grand Dieu! je n'ai plus d'autre  
espoir.

VEZINS *l'apercevant.*

Téméraire!... osez-vous soutenir ma présence?

ADELE *d'un ton suppliant.*

Seigneur...

VEZINS *la repoussant.*

Eloignez-vous, & craignez ma vengeance.

ADELE.

Daignez m'entendre, hélas! je tombe à vos genoux...  
O mon pere, souffrez...

VEZINS.

Quel nom prononcez-vous?



Vous m'entendrez , Seigneur... avant qu'il ne périsse,  
J'ose vous demander sa grace ou mon supplice.

V E Z I N S.

Malheureuse !...

A D E L E *rapidement & avec force.*

Seigneur , je partage son sort ,  
Et j'obtiendrai de vous ou sa vie ou ma mort ;  
Vous nous réunirez... tout effroi m'abandonne ;  
Qui ne craint point la mort , ne voit rien qui  
l'étonne.

Le courroux paternel ne me fait plus trembler...  
Vos droits vous donnent-ils celui de m'accabler ?  
Votre fille a les siens : ils parlent à son ame ;  
Contre votre injustice , Adele les réclame.  
Par d'indignes soupçons je vous vois prévenu ;  
Vous m'outragez... mon cœur ne vous est pas connu.  
J'ai respecté ma gloire... elle est entière encore.  
Savez-vous , au moment où ma voix vous implore ,  
Pour qui je cherche , hélas ! à détourner vos coups?...  
Dans le fils de Regnier je défends mon époux...  
L'aveu m'est échappé.

V E Z I N S.

Ciel ! que viens-je d'apprendre ?

A D E L E *vivement.*

Osez , Seigneur , osez immoler votre gendre.  
Montauban me fut cher : vous connoissez nos feux :  
Votre ordre les fit naître : ils crurent sous vos yeux .  
Vous m'en faites un crime , & ce crime est le vôtre.  
Vous nous aviez , Seigneur , destinés l'un à l'autre ;  
Quand vous m'avez enfin prescrit de le haïr ,

Mon cœur rempli d'amour put-il vous obéir ?...  
 J'osai prendre un époux qu'avoit choisi mon pere ;  
 J'espérai que le tems éteindroit sa colere ;  
 Qu'il pourroit à son gendre un jour ouvrir les bras...  
 Et je le vois déjà résoudre son trépas !

## V E Z I N S.

Perfide ! il le mérite ; & ces nœuds exécrables ,  
 Cet hymen , votre amour vous rendent plus cou-  
 pables...

Vous avez méconnu le pouvoir paternel...  
 Que fais-je , si ton cœur n'est pas plus criminel ?...  
 Dans quels excès a pu t'égarer ta tendresse !...  
 J'en juge par l'époux qu'a choisi ta foiblesse.  
 Séducteur de ma fille , ennemi furieux ,  
 Suivi de meurtriers , il arrive en ces lieux ,  
 Méditant les forfaits , & menaçant ton pere !  
 Au succès de vos vœux ma mort est nécessaire !...  
 Sont-ce là les vertus qui plaisent à ton cœur ?  
 Celles qui t'ont séduite , & causent ton erreur ?

## A D E L E.

Ah , Seigneur , poursuivez , croyez-moi sa complice !...  
 Votre cœur en secret me rend plus de justice...  
 Lui-même à Montauban ne peut la refuser.

## V E Z I N S.

Témoin de sa fureur , prétends-tu l'excuser ?

## A D E L E.

D'un vil assassinat il vous paroît capable !...  
 Ah , Seigneur , est-ce à vous à le trouver coupable ?  
 Songez aux malheureux qu'un faux zele a proscrits ,  
 Et dont le sang encore inonde tout Paris...

Parmi ces meurtriers, sous le masque du zèle,  
Aucun n'a-t-il caché sa haine personnelle ?...  
Je vous en dis assez... cherchez parmi les morts...  
Consultez votre cœur... n'a-t-il point de remords ?

V E Z I N S *frémissant d'indignation.*

Adele ?...

A D E L E.

C'en est trop, je n'ai plus rien à taire ;  
Regnier est au tombeau... vous frémissiez, mon pere !...  
Il est donc vrai !... Quel coup pour mon cœur effrayé !...  
Et son fils, devant vous, n'est pas justifié !  
Vouliez-vous qu'insensible au cri de la nature,  
Il n'eut point recherché l'auteur de son injure ?  
Si la mort de son pere excita son courroux,  
Fûtes-vous moins cruel ?... vous-même jugez-vous ;  
Et ne confondez pas, par un abus étrange,  
Celui qui fait le meurtre, & celui qui le venge.  
Mon époux crut remplir les vrais devoirs d'un fils...  
Mais les vôtres, Seigneur, les avez-vous remplis ?  
Se sont-ils fait entendre à votre ame inhumaine ?  
Et le sévère honneur, soumis à votre haine,  
Dans vos barbares mains a-t-il mis le poignard ?  
Vous a-t-il commandé d'immoler un vieillard ?  
Montauban vous poursuit... ah ! dans votre colere ;  
Ne soyez point injuste, & songez à son pere.

V E Z I N S *se détournant avec une surprise mêlée d'horreur.*

Je ne puis revenir de mon étonnement !...  
De quel crime on m'accuse, ô Ciel !... dans quel  
moment !...

( *Revenant vers Adele, après un moment de silence.* )  
Du meurtre de Regnier Montauban me soupçonne !...

A de pareils soupçons Adele s'abandonne !..

Votre époux est venu pour venger son trépas ?

A D E L E.

Eh , quel autre motif auroit armé son bras ?

Il respectoit mon pere , il doutoit de son crime ;

Il vouloit se venger... il plaignoit sa victime...

Il est entre vos mains... Montauban... ah ! Seigneur ;

Seroit-il condamné déjà dans votre cœur ?

Si la haine sur vous a pris tant de puissance ,

Ayez pitié d'un fils armé par la vengeance...

Je demande à vos pieds la grace d'un époux...

Tantôt , au même lieu , je l'implorois pour vous.

Mes pleurs ont défarmé sa haine & sa colere...

Seigneur !... pourront-ils moins sur le cœur de mon  
pere ?

V E Z I N S.

Cesse de m'outrager & de parler pour lui..

Pour toi-même tu dois me fléchir aujourd'hui.

Regnier m'osa trahir... ma haine est éternelle ;

Tout généreux qu'il est , mon cœur n'écoute qu'elle..

Peut-être en me voyant maître de le punir ,

J'aurois pu l'épargner... mais jamais vous unir.

( *Se tournant vers les siens après un moment de silence.* )

Amenez Montauban , soldats , je veux l'entendre.

( *A sa fille.* )

Parmi mes ennemis vous choisissez mon gendre !..

Ces nœuds facilement peuvent être rompus.

A D E L E.

Seigneur ?..

V E Z I N S.

Obéissez , ne me répliquez plus ;

Et quel que soit son sort , attendez-le en silence.  
Je vais l'interroger... Il approche.

---

## S C E N E     I I I.

VEZINS, ADELE, MONTAUBAN  
*enchaîné ; soldats & prisonniers dans le fond.*

MONTAUBAN *sortant de la tour , & les yeux  
baissés sur ses fers.*

O vengeance !...

De mes justes projets voilà quels sont les fruits !

( *Il se retourne & aperçoit ses compagnons enchaînés.* )

Amis infortunés !... où vous ai-je conduits ?...

Plus que le mien , leur sort accable mon courage.

( *S'avançant vers Vezins.* )

Frappe , Vezins ; ma mort doit suffire à ta rage ;

Tu peux la satisfaire... épargne mes amis ;

Contente-toi du sang de Regnier , de son fils.

( *A Adele.* )

Ordonne mon trépas... Adieu , ma chere Adele !

Dans la tombe après lui mon pere me rappelle ;

Il faut nous séparer... & toi seule as mes pleurs.

A D E L E.

Cher époux ! ah ! plutôt détournons nos malheurs.

N'aigris pas son courroux , prends pitié de toi-même ,

De ton sort & du mien... de l'épouse qui t'aime !  
Des horreurs du trépas consens à t'affranchir ;  
Fléchissons...

## MONTAUBAN.

Que dis-tu ?... moi , je pourrois fléchir ;  
Ramper devant celui qui fit périr mon pere !...  
Je ne lui devrai rien ; je brave sa colere.

( *S'approchant de Vezins.* )

Affassin de Regnier dispose de mon sort ;  
Son fils n'attend de toi que ta haine & la mort.

## V E Z I N S.

Je te dois l'une & l'autre... & ma juste furie  
Va laver dans ton sang la honte de ma vie.  
Au lieu de m'accuser , vois tes propres forfaits :  
C'est un pere offensé devant qui tu parois ;  
Qui doit venger sur toi l'honneur de sa famille ;  
Dont la voix à tes feux redemande sa fille,  
Que la séduction arrache de ses bras...  
Vois l'abyme profond qui s'ouvre sous tes pas ;  
Tout sépare à jamais ta maison & la mienne.  
L'amour devoit-il naître où doit regner la haine ?  
Il triomphe : l'hymen vous unit tous les deux !  
Quels horribles flambeaux ont éclairé vos nœuds !  
Regardez , malheureux ! sur cet hymen funeste ,  
Le sceau de la vengeance & du courroux céleste !  
Regnier périt : son fils ardent à le venger ,  
N'accuse que moi seul , & vient pour m'égorger !  
Si j'avois succombé sous ta fureur jalouse ,  
De quel œil aujourd'hui t'eut reçu ton épouse ?  
Si Regnier sous mes coups a fini ses destins ,  
De quel œil revois-tu la fille de Vezins ?

Quoi ;



Quoi , la main de mon sang encore dégoûtante ,  
On t'eut vu rechercher ton épouse tremblante !  
L'assassin de son pere eut-il pu sans effroi ,  
Réclamer aujourd'hui son amour & sa foi !  
D'une flamme coupable imprudentes victimes !  
Vous avez sur vos nœuds rassemblé tous les crimes !  
Du fond de leurs tombeaux vos peres ennemis  
Poursuivant les ingrats qui les avoient trahis ,  
Auroient empoisonné l'amour qui vous égare.  
Même après leur trépas , leur haine vous sépare ;  
Et vous livre au remords qui détruit le bonheur.  
Devenus l'un à l'autre un objet de terreur ,  
Vous seriez-vous revus sans songer à vos peres?...  
L'hymen qui vous unit doit combler vos miseres,  
Réunis par le crime , & par lui séparés ,  
Regardez l'avenir que vous vous préparez.

## MONTAUBAN.

Ah , cruel ! dans ces maux dont tu nous peins l'image ;  
Dans ces tourmens affreux... reconnois ton ouvrage...  
A qui les imputer qu'à toi... qu'à ta fureur ?  
Quel autre sur nos nœuds a répandu l'horreur ?  
C'est toi , dont l'injustice , à mes vœux si contraire ;  
M'a fait de la vengeance une loi nécessaire...  
C'est toi , qui m'imposas celle de te haïr...  
Qui nous as préparé cet horrible avenir...  
Songe à Regnier tombant immolé par ta haine...  
Tu lui donnas la mort... j'ai dû chercher la tienne ;  
J'ai dû venger mon pere , & te percer le sein.

( *A Adele.* )

Chere épouse !... pourquoi retenois-tu ma main ?  
Tes larmes ont tantôt coulé pour le défendre...

Ses reproches cruels t'en font encor répandre...  
 Qu'il t'épargne, & que seul j'éprouve son courroux !...  
 L'état où je te vois accable ton époux !

( *A Vezins.* )

Tu vois ses pleurs , barbare ! & toujours inflexible ;  
 Ton ame à ses douleurs ne peut être sensible !...  
 Précipite ma mort... je l'attends sans pâlir.  
 Par ces tableaux affreux prétends-tu m'affoiblir ?  
 A me voir l'implorer Vezins s'attend peut-être !...  
 Quels que soient tes desseins apprends à me connoître ;  
 Je l'avouerai : ses droits sont sacrés pour mon cœur ,  
 Et pour moi , sans Adele , il n'est point de bonheur...  
 Mais malgré ma tendresse, une épouse si chère...  
 Mon cœur connoît encor ce qu'il doit à mon pere :  
 C'est ta mort... si tes fers m'en laissoient le pouvoir...  
 Dût l'amour m'en punir... j'aurois fait mon devoir.

( *A Adele.* )

Rassure-toi ; du sang dont tu reçus la vie ;  
 Chere Adele , ma main ne sera point rougie...  
 Ton époux , en mourant , conserve ton amour !

( *A Vezins avec fierté.* )

Pour assurer ta vie , arrache-moi le jour...  
 Tremble de l'épargner... j'en saurois faire usage !

V E Z I N S *après avoir réfléchi un moment.*

L'amour n'a point encore avili ton courage ;  
 Montauban , je l'estime... & je vais l'éprouver.

MONTAUBAN.

Que dis-tu?... quel dessein !... prétends-tu me braver ?

VEZINS *faisant signe de la main à Montauban.*  
*Il appelle un des siens dont il prend l'épée, & à*  
*qui il parle en secret.*

Un moment... écoutez...

MONTAUBAN.

Qu'est-ce donc qu'il médite ?..

Ordonnes-tu ma mort ?

A D E L E.

Mon ame est interdite.

( *Le soldat à qui Vezins a parlé, va dans la tour.* )

VEZINS *à sa troupe.*

Que personne n'approche : obéissez , soldats.

( *A Montauban.* )

Et toi, fier ennemi , qui poursuit mon trépas ,  
 Dont l'orgueil , dans mes fers ; m'insulte & mé  
 menace :

Voyons si tu sauras conserver ton audace.

Tu m'accuses d'un meurtre : approche , connois-moi.

( *Il lui détache ses fers, & lui donne une épée.* )

Sois libre, prends ce fer , fers-t'en , & venge-toi.

MONTAUBAN *regardant l'épée qu'il tient entre*  
*ses mains.*

Je reste confondu !

A D E L E.

Grand Dieu !

VEZINS *l'examinant, & après une courte pause.*

Ta main balance !...

L'amour a-t-il éteint ta soif pour la vengeance ?

## M O N T A U B A N .

Non , tu m'as étonné !... se peut-il que son cœur ;  
 Joigne tant de bassesse avec tant de grandeur !  
 Dieu ! faut-il que mon pere ait été sa victime !...  
 Ta conduite envers moi n'efface point ton crime.  
 Défends-toi.

A D E L E .

Quoi , cruel !

M O N T A U B A N .

Laisse-nous.

A D E L E .

Oses-tu ?..

M O N T A U B A N .

Je ne puis t'écouter : laisse agir ma vertu...  
 Mon pere... ce nom seul rallume ma colere.

( Il menace Vezins , & s'avance pour l'attaquer. )



## S C E N E D E R N I E R E.

*Les Acteurs précédens , REGNIER.*

REGNIER *sortant de la tour , au soldat qui l'amene.*

Vais-je mourir enfin ?

MONTAUBAN *qui s'élançoit sur Vezins , se retourne à la voix de Regnier , jette le fer , & court à lui.*

C'est Regnier !... O mon pere !...

Vous vivez !...

A D E L E.

Je renais.

MONTAUBAN *regardant Vezins avec transport.*

Ah , Vezins !...

REGNIER *surpris & serrant son fils dans ses bras.*

O mon fils !...

Quel dessein t'a conduit parmi mes ennemis ?

V E Z I N S *s'avançant.*

La vengeance... à présent , il en rougit peut-être.  
Le moment est venu : vous allez me connoître ;  
Regnier & Montauban , écoutez-moi tous deux ;  
Apprenez mes projets. Dans ces jours malheureux ,

L'honneur, l'humanité se font encore entendre,  
 Et pleurent sur le sang que l'on vient de répandre.  
 J'honorois l'amiral ; au glaive des bourreaux ,  
 Je courois t'arracher , & sauver un héros.  
 J'arrive ; il n'étoit plus. Tu respirois ; ma haine  
 Pouvoit t'abandonner à leur rage inhumaine ;  
 Je dérobe tes jours au fer des furieux ;  
 Pour te les conserver je t'amène en ces lieux.  
 De mes propres soldats craignant la violence ,  
 Sur mes secrets desseins j'ai gardé le silence ;  
 J'ai paru réserver ton supplice à mon bras.  
 Dans cette tour enfin j'ai retenu tes pas ,  
 De peur que la fureur en tous lieux déchaînée ;  
 Ne t'eût offert la mort que j'avois détournée.  
 On imitoit par-tout les crimes de Paris.  
 Le prestige a cessé : les meurtres sont finis ;  
 De la religion la lumière éternelle ,  
 Détruit le fanatisme & confond le faux zèle ;  
 Et déjà les François , honteux de leurs fureurs ,  
 Reprennent leurs vertus & leurs premières mœurs.  
 J'ai prévu ce retour : j'ai défendu ta vie.

( *A Montauban.* )

C'est ainsi, Montauban, que je me justifie.  
 Je suis vengé... rougis, rends justice à mon cœur.

M O N T A U B A N.

Ah ! le mien , devant toi , déteste son erreur.  
 Pardonne.

V E Z I N S *aux prisonniers.*

Je l'oublie... Ecartez vos alarmes.

( *A ses soldats.* )

Qu'on détache leurs fers ; qu'on leur rende leurs  
armes ;

Et courez à Cahors rassurer les esprits.

Par-tout où je commande , il n'est point de proscrits :

Je plains ceux qu'en ces lieux l'erreur a pu séduire...

Est-ce en les égorgeant qu'on prétend les instruire ?

A ces infortunés prodiguez vos secours ;

Imitez mon exemple , & respectez leurs jours.

Obéissez.

R E G N I E R.

Où suis-je ? & que viens-je d'entendre ?...

Se peut-il que Vezins ?...

V E Z I N S.

Je vais plus te surprendre :

Vezins , en te sauvant , n'écoute que son cœur ,

Et la religion , la raison , & l'honneur.

Je ne voulois de toi nulle reconnoissance ;

Je conservois ma haine en prenant ta défense...

Tout peut changer ; Regnier , libre par moi , tu vis...

Mon amitié t'attend , ou ma haine... Choisis.

R E G N I E R *avec transport.*

Embrasse ton ami... j'aurois dû toujours l'être...

De ses jours qu'il te doit , Regnier te rend le maître,

( *Regnier & Vezins s'embrassent ; Adele & Montauban se jettent à leurs pieds.* )

A D E L E.

O mon pere !...

M O N T A U B A N.

Ah , Vezins !... Regnier !... à vos genoux...

VEZINS *regarde Regnier, lui montre leurs enfans & les releve.*

Je vous entends... Adele, embrassez votre époux.

(*Adele & Montauban se saisissent de leurs mains ; les deux peres les regardent avec tendresse, & s'embrassent de nouveau.*)

*Fin du troisieme & dernier Acte.*

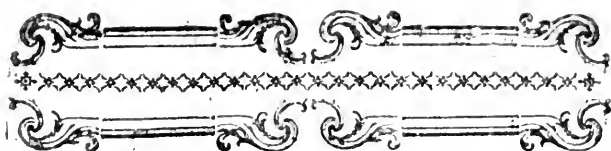


E S S A I S

PHILOSOPHIQUES,

HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.





# ESSAIS

PHILOSOPHIQUES,  
HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.

---

## DES VŒUX MONASTIQUES.

Il y a long-temps que la philosophie porte son attention sur les maisons religieuses & sur les vœux qui y enchaînent à jamais une multitude de citoyens des deux sexes. Il y a peu de sujets sur lesquels on ait autant écrit ; cela n'empêche pas qu'on ne pût encore écrire bien des choses ; mais sur plusieurs objets on ne peut pas tout dire, & il n'est pas toujours permis de tout dire. Le philosophe & le théologien ne sont point d'accord, & toutes les fois que le dernier s'est trouvé le plus fort, il a imposé silence au premier. Cependant celui-ci a produit un bien qu'on ne peut contester. Il a éclairé la politique ; & les gouvernements, sans l'avouer, ont quelquefois profité de ses lumières.

La plupart des abus qui se sont glissés dans les cloîtres, les désordres secrets qu'on exagère peut-être, mais qui cependant existent au dedans, puisqu'ils transpirent souvent au dehors, ont leur principale source dans l'usage de recevoir des religieux trop jeunes. On fait qu'on les admet ordinairement

au sortir de l'enfance , lorsqu'ils ne connoissent ni eux-mêmes , ni le monde qu'ils quittent , ni l'état qu'ils vont embrasser. On leur fait prendre des engagemens dont ils ignorent l'étendue & le poids , & peut-être on leur prépare des regrets éternels , & le désespoir inséparable de l'impuissance de revenir sur le passé.

C'est, sur-tout, le sort de la plupart des jeunes filles qui sont sorties de bonne heure de la maison paternelle , & dont l'éducation a été confiée à des religieuses : car l'usage est de faire élever la jeunesse pour le monde par des personnes qui y ont renoncé , & pour lesquelles il est étranger. Ces enfans n'ont connu que le cloître : les filles chargées de les instruire n'ont cessé de leur en vanter les agrémens , de le leur peindre comme l'asyle du bonheur , la véritable & la plus sûre route du salut. Le tableau qu'on leur a présenté du monde est précisément l'opposé de celui-ci. L'effet de ces discours est de faire naître une vocation qui ne dure que jusqu'au temps où l'on s'est irrévocablement engagé. Les passions dont la solitude & les exercices de piété reculent le développement , s'éveillent enfin. Elles reçoivent une nouvelle force des efforts même qu'on fait pour les combattre. Pendant le jour qui doit être consacré à la prière & aux actions de grâces , on n'adresse au ciel que des plaintes & des gémissemens ; & c'est dans le désespoir que l'on passe ses nuits solitaires. Les filles qui languissent ainsi , & il y en a beaucoup , ont besoin de consolation. En attendant qu'on exauce le vœu de l'humanité, qui sollicite de briser leurs liens , on devrait du moins les empêcher de se multiplier.

Chez les hommes, les passions plus fougueuses se manifestent avec plus de fureur : elles tirent une plus grande activité des pénitences & des mortifications par lesquelles on cherche à les étouffer. La victime brûle & se consume lentement , frémissant de s'être

chargée d'une chaîne qu'elle ne peut porter , pliant sous sa pesanteur , & quelquefois tentant de la secouer. De-là, l'apostasie & mille autres défordres aussi scandaleux & aussi criminels.

Depuis long-temps l'humanité gémit de ces abus ; la religion elle-même les condamne , & réclame contre eux. Quelques gouvernemens éclairés se sont empressés d'y mettre un frein en retardant l'âge de l'émission des vœux. On fait que ce n'est qu'à cinquante ans que les Russes peuvent s'engager dans les cloîtres , pour n'en plus sortir. Mais ce n'est pas chez eux qu'il faut chercher des exemples. Ils ont le malheur d'être schismatiques ; & cette raison aux yeux de bien des gens & de ceux pour lesquels j'écris ici spécialement, pourroit ôter une partie de leur poids à ces exemples.

On est catholique en France : on y a reculé cependant l'âge des professions religieuses de quatorze à dix-huit ans pour les filles , & de seize à vingt-un pour les garçons. Ce terme est sans doute encore trop rapproché de l'enfance. Mais si le gouvernement n'a pas fait tout ce qu'il eut pu , il faut lui savoir gré de ce qu'il a fait. Louis XV en portant cette loi en 1768 , ne l'avoit annoncée que comme un essai ; il avoit promis de l'abroger ou de l'établir définitivement après dix ans. Son jeune successeur l'a confirmée en 1779 ; si l'âge fixé par son aïeul n'a pas été reculé , il faut en respecter les motifs. Sans des ménagemens qu'on a cru fondés , on eut fait sans doute comme l'auguste Marie-Thérèse , dont la piété n'a jamais pu être soupçonnée , & qui consulta cette même piété , lorsqu'elle fit rédiger l'ordonnance qu'elle publia sur ce sujet en 1770. Par cette ordonnance l'émission des vœux est fixée à l'âge de vingt-quatre ans accomplis. C'est celui où l'homme commence à entrer dans l'exercice des droits du citoyen , où il

touche au moment de pouvoir contracter toutes sortes d'engagemens civils. L'impératrice reine ne crut pas devoir lui permettre de disposer de sa personne & de sa liberté avant le temps où les loix le supposent assez raisonnable pour lui laisser la disposition de sa fortune & de ses biens.

Cette loi reçue avec reconnoissance par tous les citoyens, excita en Autriche les mêmes clameurs qu'en France. La cour de Vienne répondit aux moines qu'elle ne faisoit que renouveler les réglemens d'un grand prince qu'ils appellent eux-mêmes le fléau de l'hérésie, le défenseur de la foi, le bienfaiteur du clergé. Charlemagne avoit le premier fixé à vingt-cinq ans l'âge des professions religieuses, & à trente celui où l'on pouvoit s'engager dans les ordres sacrés. L'effet de ces plaintes fut de faire donner plus de stabilité à la loi & plus d'étendue à ses dispositions. Marie-Thérèse voulut que tout citoyen qui prouveroit à l'avenir qu'on lui auroit fait prononcer ses vœux avant vingt-quatre ans accomplis, soit censé appartenir au monde, & qu'il y rentre pour jouir de toutes les prérogatives des loix civiles aussi-tôt qu'il les réclamera. Dès ce moment, le couvent sera tenu de lui rendre, sans délai, tout ce qu'il y aura porté. Elle ne s'en est pas tenue là : elle a fixé aussi la dot des religieux & des religieuses. Aucun couvent ne peut exiger pour dot, frais de vêtture, pension de noviciat, au delà de 1500 florins (environ 3272 livres 14 sols, 6 deniers  $\frac{6}{11}$  de deniers de France).

Ce dernier réglemeut qui fera bénir éternellement sa mémoire, n'est assurément pas le moins sage. L'intérêt multiplie souvent les religieux. Dans plusieurs maisons on s'attache quelquefois moins au mérite du sujet qu'à l'argent qu'il leur vaut. On s'arrange en conséquence pour séduire autant de jeunes gens des deux sexes qu'il est possible, & pour leur inspi-

rer une vocation qui ne sauroit être durable. Ces exemples ne sont pas rares dans les couvents d'hommes ; ils sont plus fréquents encore dans ceux de filles. L'éducation des jeunes personnes du sexe qu'on confie généralement à ceux-ci , leur fournit , comme je l'ai observé , des facilités dont malheureusement ils n'abusent que trop. Et l'on impose silence à la pitié compatissante qui ose plaindre ces infortunées , essayer d'ouvrir les yeux sur ces abus funestes , & conseiller de les corriger ! On condamne ses efforts , on les proscriit , on les flétrit même ! on fait plus : on protège les usages odieux contre lesquels elle s'élève : on ferme les yeux sur leurs effets , on cherche à les affoiblir.

Tout Paris se rappelle le fait singulier arrivé en 1773. Un homme également distingué par ses qualités personnelles & par son rang , M. de . . . . . fit sortir sa fille du couvent où elle avoit reçu sa première éducation. Son dessein étoit de la marier à un militaire aimable , qui l'auroit rendue heureuse. La jeune demoiselle déclara qu'elle n'avoit que de l'aversion pour le monde , & qu'elle vouloit absolument prendre le voile ; le pere affligé d'une résolution qui contrarioit les siennes , ne négligea rien pour l'en faire changer. Il reconnut dans ses expressions le langage que lui avoient dicté les filles indiscrettes & pieuses qui l'avoient élevée. Il se flatta que le temps affoibliroit les effets de la séduction ; & il ne permit plus qu'elle retournât dans ce couvent. Il la mit dans un autre , parce qu'elle ne voulût pas rester dans la maison paternelle. Il recommanda fortement qu'on s'appliquât à dissiper les idées qu'on lui avoit inspirées dans le premier , & défendit d'encourager une vocation qu'il ne pouvoit approuver. Deux jours après ( le 20 Avril 1773 ) il reçut la lettre suivante , écrite en François , en Grec & en Latin :

» Dieu à qui tout appartient , souverain de l'univers & de toute créature , juge des vivants & des morts.

» Ecoute , impie , les paroles de ton Dieu , qu'il a dites pour toi. Si tu les méprises , la mort te surprendra cette année 1773 , & tu ne la verras pas finir. Tu as sacrifié ton ame à ta fortune , ta religion à ton ambition , & tu ne fais pas que c'est moi qui dispose des biens & de l'élévation , & les donne selon qu'il me plaît. Ce qui remplit la mesure de ton iniquité & y met le comble , c'est la rapine que tu fais sur mon domaine. Ta fille est à moi : sa volonté & son être m'appartiennent. Je l'ai destinée pour qu'elle me soit sacrifiée , & que sur l'autel de ma justice irritée contre toi & les tiens , elle s'immole pour tes crimes & les leurs. En me l'arrachant , je n'ai plus rien qui m'arrête pour me venger & te punir ; & si tu ne la ramenes dans mon domaine & mon héritage , mon bras va se baïsser , te frapper & te percer «.

Nous ne devrions plus être dans le temps où l'on écrivoir si platement au nom de Dieu des lettres comminatoires. S'il y a encore des esprits assez fanatiques pour en fabriquer de pareilles , il ne s'en trouve plus du moins d'assez imbécilles pour s'en effrayer. M. de . . . . . fit de cette bêtise le cas qu'elle méritoit. Il vit encore à présent en 1781 , & Mademoiselle de . . . . . qui a perdu le goût de la retraite , est mariée , & fait une excellente mere de famille.

A une loi qui manque encore pour empêcher la séduction , il faudroit en joindre une pour prévenir les vocations forcées. On n'a pas cru peut-être qu'il y eut des hommes assez barbares pour enterrer , malgré eux , leurs enfants dans les cloîtres. Les loix semblent n'avoir pas soupçonné ce genre de crime , & n'ont en conséquence rien prononcé , comme celles de Solon



lon ne statuoient rien contre le parricide qu'elles n'imaginoient pas possible. L'injustice paternelle est cependant bien fréquente de nos jours.

Il y a long-temps , je ne cesserai de le dire & de le répéter , que l'on s'élève contre ces peres dénaturés qui peuplent les cloîtres de victimes malheureuses , condamnées à la solitude & au célibat , lorsque leur vocation les appelle au monde & à l'hymen. Ce sont , sur-tout , les familles distinguées qui en fournissent le plus grand nombre. Pour ne pas partager leurs biens & les réunir sur une seule tête , elles dévoient toutes les autres au célibat , qui est une espèce de mort. Les meres affligées de leur fécondité , s'empresrent d'en étouffer les fruits. Les gouvernemens se taisent devant ces abus qu'ils tolèrent , lorsqu'ils devoient les anéantir. Il faut des circonstances singulieres pour engager l'autorité à venir au secours des victimes : il faut que celles-ci aient le courage de la réclamer , & de la forcer , pour ainsi dire , à porter sur elles des regards qu'elle détourne ordinairement. Toutes n'ont pas assez de fermeté , & ces cas sont fort rares : je n'en connois qu'un seul arrivé à Naples en 1773.

Une jeune personne destinée par sa famille à s'enfvelir dans un cloître , avoit retardé ce sacrifice jusqu'à l'âge de 19 ans. Un mariage avantageux qui se présentoit pour son frere , & qui ne pouvoit se célébrer qu'après qu'elle auroit prononcé ses vœux , avoit porté ses parents à mettre fin aux délais qu'elle avoit obtenus , & qu'elle demandoit sans cesse. Elle en implora vainement un nouveau : ses prieres , ses larmes furent inutiles. Le parti de l'obéissance étoit le seul qui lui restoit : elle se soumit ; le jour où elle devoit prendre l'habit fut fixé par le desir de rapprocher celui de la profession. Il arrive : les religieuses enchantées de se procurer une nouvelle compagne ,

avoient paré leur église. Les parents de la victime ; la famille où son frere devoit prendre une épouse , les amis des deux maisons , & les personnes de la ville de la premiere distinction qui avoient été invitées , s'y trouverent. Le prêtre qui devoit présider à la cérémonie , étoit déjà à l'autel revêtu des habits sacerdotaux. La jeune aspirante qu'on avoit retenue trois heures à sa toilette , où on la chargeoit , selon l'usage & pour la dernière fois , de toutes les parures mondaines auxquelles elle alloit renoncer , se trouva mal tout-à-coup , & bientôt sans parole , sans connoissance & sans mouvement. Il ne faisoit plus songer à la cérémonie que les parents vinrent retarder avec chagrin , & qu'ils se proposèrent bien de faire faire une autre fois , si la jeune personne revenoit de cette maladie subite , & qui paroissoit désespérée. Elle ne l'étoit point. L'appareil préparé pour elle n'eut pas été plutôt contremandé , qu'elle reprit ses sens , & se porta mieux que jamais.

Cet événement fit du bruit : on en parla à la cour. Le roi se fit instruire des circonstances ; il pénétra la véritable cause du mal de la Demoiselle : il en eut pitié ; & voulant la protéger , il lui envoya quelqu'un pour lui offrir sa protection. Il n'exigeoit d'elle que de la confiance. Elle déclara qu'elle aimoit , & qu'elle étoit aimée. Son amant étoit d'un rang égal au sien , mais un cadet sans fortune. La bienfaisance du monarque y suppléa. Il défendit aux parents de tromper la nature , & leur ordonna de les unir. Cette cérémonie se fit dans la même église où l'on en avoit préparé une si différente. Les religieuses se plainquirent , & crièrent au scandale. La victime qui leur échappoit se contenta de leur dire : » Je mérite des éloges » plutôt que du blâme. Je n'aurois été chez vous » qu'une fille désespérée ou hypocrite , & malheureuse dans l'un & l'autre cas. Je serai dans le monde de une femme estimable «.

Une pareille protection n'est pas ordinaire. Quelle est celle qui peut se flatter de l'obtenir ? Le souverain n'a rempli qu'un demi-devoir : il a rendu une sujette heureuse : c'étoit le moment de s'occuper du bonheur de toutes. Elles n'en jouiroient point, tant qu'il laissera subsister ces abus odieux, dont la nature & l'humanité frémissent. Ils sont depuis long-temps l'objet des réclamations de la philosophie, on ne l'a jamais écoutée : quelquefois on l'a fait taire, & c'est beaucoup qu'on ne l'ait pas punie. On lui fait un crime d'élever sa voix contre la séduction & la violence ; on l'a accusée d'attaquer la religion qui parle comme elle, & qui réproouve tout hommage qui n'est pas volontaire. Cependant la tyrannie paternelle n'est point réprimée ; on ne punit point les attentats qu'elle exerce en silence ; on ne les empêche pas même quand on en est instruit. Il y a peu de pays catholiques où elle ne se signale par des excès plus ou moins révoltants. On en pourroit citer mille exemples, je n'en rapporterai qu'un seul également arrivé à Naples à la fin de 1772. Ceux qui le donnerent, employèrent un artifice moins cruel en apparence, mais qui n'en étoit ni moins odieux ni moins coupable dans ses effets.

Une famille riche voyoit avec regret que ses biens devoient être partagés entre deux héritiers. Elle souhaitoit de les réunir sur la tête d'un seul, & elle résolut le sacrifice de l'autre, qui étoit une fille. Elle avoit été élevée dans le monastère des Dames de la Trinité des religieuses (*la Trinità delle monache*). Elle étoit arrivée à l'âge où les loix qui ne permettent pas à une fille de se marier sans l'aveu de ses parents, parce qu'elle est censée ignorer ce qui lui convient, l'autorisent à prononcer, même à leur insu, des vœux dont elle ignore également les conséquences. On la sollicita de se consacrer à Dieu : elle refusa. L'abbesse

du couvent par un excès d'honnêteté & d'humanité bien rares, ne voulut point se prêter à lui inspirer une vocation qu'elle n'avoit pas. On eut recours à l'artifice : la superstition le fournit : on connoît son empire sur un enfant de cet âge & élevé dans un cloître. On séduisit un homme qui consentit à s'introduire dans le couvent à l'aide d'une tourriere que des présents avoient gagnée. Il prit un habit semblable à celui sous lequel on peint Saint Antoine. Ainsi déguisé il pénétra dans la chambre de la jeune personne, l'éveilla pour lui dire que Dieu même qui l'envoyoit, lui ordonnoit de prendre le voile dans cette maison, & la menaçoit de la damnation éternelle, si elle refusoit. La Demoiselle interdite, effrayée, donna sa parole, & le prétendu Saint Antoine se hâta de lui couper une partie de ses cheveux, & de lui faire prendre un habit de religieuse qu'il avoit apporté. Il disparut ensuite.

La nouvelle novice raconta le lendemain sa vision à qui voulut l'entendre. Toutes les nones édifiées, la féliciterent de la grace qu'elle avoit reçue. L'abbesse moins crédule fit quelques objections, qui furent un scandale pour la communauté. Elle la laissa parler, & se hâta de faire part de ce qui se passoit & de ses doutes au cardinal archevêque de Naples. Ce prélat qui pensoit comme l'abbesse, que nous ne sommes plus dans le temps où les saints quittoient le ciel pour venir parler aux hommes, fit des recherches. Une tourriere embarrassée par les questions qu'on lui faisoit, se décela ; elle avoua qu'elle avoit introduit le fourbe, qui ayant été arrêté, accusa à son tour les parents de la Demoiselle. Quelques uns de ces zélés qui regardent les abus les plus criants comme moins dangereux que le scandale, représenterent à l'Éminence que l'intérêt de la religion exigeoit qu'on n'ébruitât point cette affaire. Le prélat qui pensoit

avec raison le contraire , envoya Saint Antoine en prison , fit conduire la jeune Demoiselle dans un autre couvent , & instruisit le gouvernement de ce qui venoit d'arriver.

Il s'agissoit d'un pere , il avoit oublié qu'il l'étoit : il fut simplement réprimandé , & on ne fit point la loi qu'on espiéroit , & qui auroit pu diminuer à l'avenir le nombre des victimes de l'injustice des familles , & peut être celles du faux zele , qui ne sont pas moins nombreuses.

Combien d'infortunés , égarés par un premier moment de ferveur , ont prononcé des vœux qu'ils ne peuvent rompre , & qui font leur malheur éternel ; ils gémissent dans leur prison , frémissant à l'aspect de ces murs , & détestant l'instant d'égarement qui les y a renfermés. Encore sont-ils obligés de dévorer en silence ces sentiments amers , leurs soupirs , leurs dégoûts & leur désespoir. Ils sont perdus , s'ils sont pénétrés. Des cachots affreux , des supplices lents & plus cruels que la mort , les attendent ; ils y sont livrés par des hommes impitoyables , qui souvent tourmentés secrètement comme eux , semblent se faire une consolation de devenir leurs bourreaux. On sait quelle est la justice sévère qui s'exerce au fond des cloîtres. Trop long-temps les gouvernements ont négligé de veiller sur ce qui se passoit dans l'intérieur de ces maisons. Ils ont frémi de ce qu'ils ont vu , lorsque des événements scandaleux ont attiré leur attention. Ils ont découvert des antres souterrains , profonds & ténébreux , cachots horribles que la barbarie la plus raffinée a pu seule inventer. Ils avoient pourtant été creusés par le zele qui y ensevelissoit des hommes , dont les crimes n'étoient souvent que des faiblesses plus dignes de pitié que de châtimens. Quelquefois la vengeance & la haine y précipitoient des victimes , auxquelles on n'avoit pas même l'apparence d'une faute

à reprocher. L'histoire du capucin Génois en fournit un exemple terrible. Tous les papiers publics en rendirent compte en 1770. Le récit suivant en est exact, & puisé dans de bonnes sources. Ce fait, en éclairant le gouvernement sur les injustices & les atrocités monacales, le mit à portée d'y remédier.

Louis de Campino dellervoit dans les Etats de la république, une paroisse dont il étoit le bienfaiteur & l'exemple. Les bonnes ames sont souvent celles que l'illusion trompe avec le plus de facilité. Le curé fit attention au régime des capucins; leur barbe vénérable, leurs habits incommodes & pauvres que la vermine ne respecte pas toujours; cet air modeste & penché qui annonce quelquefois l'innocence; ces pieds nus exposés à l'intempérie de l'air, tout cet appareil d'humilité éblouit le bon pasteur. Il ne croyoit pas que des haillons pussent couvrir l'orgueil: il ignoroit l'histoire de Diogene. Il se fit capucin pour son malheur & pour celui de sa paroisse qui le regretta.

Il vit de près ce qu'il avoit admiré de loin. Ses yeux s'ouvrirent; il se trouva fort éloigné de la perfection évangélique, qui ne consiste pas dans un travestissement bizarre, dans quelques pratiques particulières, mais dans la simplicité des mœurs & l'exercice des vertus. Il osa demander si c'étoit là la vie apostolique qu'il avoit cru embrasser? Cette question déplût à ses confreres & à ses supérieurs; ils finirent par persécuter leur nouveau disciple, & par l'enfermer au pain & à l'eau, pour avoir porté des plaintes au Général. La victime trouva le moyen de s'échapper. Un noble Génois reçut le pere Louis chez lui. On le réclama comme un insensé qu'on avoit renfermé parce qu'il avoit perdu la raison, & qui dans les accès de son délire, ne révoit que des cachots, des fouets & des disciplines. Le fugitif fut conduit chez le Doge, qui l'examina, le trouva pâle, exténué, mais

plein de bon sens. Les cicatrices dont son corps étoit couvert , dépofoient contre les bourreaux. Le Doge écrivit à Rome. Le pere Louis fut relevé de fes vœux , & renvoyé dans fa cure , bien revenu de la fauffe idée qu'il s'étoit faite de la perfection monaftique , & bien réfolu de ne plus croire aux apparences.

On ne finiroit pas fi l'on vouloit citer tous les exemples d'infortunés immotés au fond des cloîtres à la haine fecrette d'un fupérieur ou au fanatisme imbécille d'une communauté mal inftruite des principes fondamentaux du chritianifme qui ne prêché que l'amour des hommes , la charité , la paix & la clémence.

C'est à vous que je m'adreffe , vous , qui par état êtes chargés d'introduire dans les couvents les jeunes perfonnes des deux sexes , & de leur peindre les devoirs qu'elles vont s'impofer. Ne leur déguifez rien : montrez au zélé combien ils font pénibles ; faites lui fentir que Dieu n'exige pas de fes créatures qu'elles s'enterrent toutes vivantes ; qu'on peut le fervir dans le monde aufli-bien , & fouvent mieux que dans la retraite. Souvenez-vous que le célibat eft contre la nature ; qu'elle a deftinée la Vierge à être mere , & que le figuier ne fut maudit que parce qu'il étoit ftérile. Si la vocation fe foutient après des épreuves répétées , recevez-les. Reculez les engagements de routes celles que vous jugerez entraînés par la féduction. Eprouvez-les : exigez qu'on leur faffe connoître le monde avant qu'elles le quittent ; exhortez-les à y refter pour peu que vous vous apperceviez qu'elles pourroient le regretter. Ne vous chargez jamais de déterminer la vocation des filles qui auroient préféré la vie du monde à celle des couvents , mais qui fe trouvent obligées de céder aux volontés de parents injuftes , qui leur prefcrivent cet état , & les facrifient , malgré leurs oppofitions , à leurs vues politiques. Prenez fous votre protection ces victimes

innocentes & trop généralement abandonnées. Ne leur permettez pas de prononcer des vœux que leurs cœurs défavouent. Vous remplirez un devoir de l'humanité, vous mériterez bien de la religion même, qui, je le répète, ne veut que des hommages volontaires, & rejette tous les autres.





---

## DE LA TOLÉRANCE.

**I**l y a long-temps qu'on écrit sur la tolérance religieuse. Faut-il la rejeter, ou l'adopter ? Cette question seroit aisément décidée par le bon sens, si les hommes vouloient se borner à le consulter. Mais les jugemens les plus simples sont précisément ceux qui se font toujours les derniers.

Grégoire de Tours raconte que Chilpéric, irrité de la résistance d'un juif qu'on vouloit convertir, ordonna qu'on le mit en prison. Puisqu'il ne veut pas croire de bonne grace, dit-il, il faut l'obliger à croire par force. Ce fait rapporté par un évêque montre qu'elle étoit l'opinion dominante de son temps. De nos jours, elle est à peu près la même. Je n'aspire pas à l'honneur de la changer ; je me borne à faire des vœux, & à présenter ici des réflexions.

S'il y a des droits naturels & personnels que je ne puis pas plus séparer de mon existence que je ne puis m'anéantir, les autres hommes doivent en avoir de pareils, sans quoi ils seroient d'une autre espèce que moi. Si l'on ne peut me refuser le libre usage de ma raison, celui de mon jugement particulier, ni m'empêcher de suivre les impulsions du sentiment intérieur qui m'avertit de mes devoirs, parce que mon bien-être, la tranquillité de mon ame y sont intéressés, pourquoi refuserois-je ces avantages aux autres ? Ne leur importent-ils pas autant qu'à moi ? Mon affaire est de travailler à mon bonheur particulier ; de quel droit irois-je leur défendre de s'occuper du leur. Quel est le magistrat, le prélat, le prince, qui ne regarderoient pas comme le dernier des malheurs d'être

obligés de repousser les mouvements intérieurs de leur conscience ? Ce malheur seroit-il moindre pour d'autres que pour eux ?

Dans tous les rangs de la société, on a un droit égal aux privilèges de la nature humaine. C'est une vérité contre laquelle un homme sage ne sauroit élever aucun doute. Elle tient aux principes de la sagesse universelle, & est elle-même un de ces principes. Comment peut-on les concilier avec l'usage atroce de punir des supplices les plus cruels des hommes auxquels on ne sauroit reprocher autre chose, sinon qu'ils ne veulent point devenir coupables, en agissant contre les lumières de leur raison. S'il se trouvoit quelqu'un qui osât justifier cet usage abominable, je lui dirois avec l'orateur Romain, qu'il est un insensé, parce qu'il justifie la destruction de la liberté humaine & des loix qui font le bonheur des individus en particulier & des peuples en général.

C'est pourtant ce que fait l'intolérance. Ses excès & ses suites tendent nécessairement à rompre les liens les plus sacrés de la société, à détruire les obligations morales qui sont si essentielles au bien général. Quand une fois les hommes ont été forcés de mépriser la voix de leur conscience, & de faire ce qu'ils croient injuste, ils oublient bientôt tous les principes de vertu. La religion a reçu une blessure mortelle, & la porte est ouverte à la corruption & à tous les vices. L'amour du bien public se tait, ou n'est plus écouté. Quiconque ment à lui-même & se trahit, en agira-t-il mieux avec les autres ? Lorsque les princes voudront obliger leurs sujets à abjurer leur croyance, c'est-à-dire à devenir malhonnêtes, sous peine d'être exposés à des châtimens dont rien ne sauroit les garantir, ceux-ci supposeront naturellement que l'intégrité n'est point estimée de leurs

supérieurs, & qu'en leur obéissant, ils sont débarrassés de toutes sortes d'obligations morales.

Si ces réflexions ne sont pas neuves, il y a des vérités qu'on ne sauroit trop répéter aux hommes. C'est à force de les leur crier aux oreilles, qu'on parvient à les en pénétrer. Ce sont, en général, des enfants qui n'apprendroient pas à parler, si leurs nourrices ne caussent sans cesse avec eux, lors même qu'il ne les entendent pas.

La raison & l'humanité réclament également la tolérance; dans bien des endroits on ne paroît pas les écouter. Cette philosophie douce & sensible dont les lumières brillent à présent avec tant d'éclat, & qui fait lever une voix universelle qui sollicite le bien, ne semble gagner que lentement ceux qui pourroient l'exécuter. Le clergé, dont le zèle est respectable sans doute, & que des attaques indécentes & répétées ont du rendre plus défiant, s'effrayant à l'aspect d'un troupeau sur lequel il n'auroit aucun pouvoir, s'obstine à faire craindre des troubles qui n'auront pas lieu, s'il est tranquille, & suspend peut-être l'adoption d'une loi dont les bons effets sont attestés par l'exemple de ceux de nos voisins chez qui tous les cultes sont accueillis & protégés.

En attendant, les familles protestantes répandues dans le royaume, gémissent sous l'oppression. On proscriit les ministres qui osent leur porter des consolations & des secours. Les assemblées religieuses qui ne se font au désert, que parce qu'elles sont défendues dans les villes, sont regardées comme des conventicules dangereux & suspects. On n'y fait cependant que prier pour le Roi, pour la prospérité de l'état, pour ce gouvernement persécuteur qu'on ne maudit point, mais que l'on conjure le ciel d'éclairer; & le ministre qui, dans le silence de la nuit, au milieu des déserts, entonne ces prières

& ces cantiques , est exposé à une mort honteuse , s'il est découvert.

Dans plusieurs endroits , il est vrai , l'humanité qui plaint les victimes , emploie quelquefois des moyens pour les écarter , avant qu'on aille les saisir , & les dérobe ainsi au sort que l'intolérance leur destine. Mais lorsqu'elles ont eu le malheur d'être arrêtées , le juge assis sur le tribunal étouffe la pitié qu'il ne peut plus écouter , & les abandonne à la loi qui les envoie au supplice. Ces infortunés sont coupables , sans doute , en défobéissant aux ordres du prince. Mais ces ordres ne sont-ils pas trop rigoureux ? Le vœu général est qu'ils soient révoqués , ou du moins adoucis. L'ecclésiastique qui les enfreint est plus imprudent que criminel. Il croit obéir à Dieu en portant à ses frères opprimés , sans temples , sans autels , les consolations de leur religion. L'humanité l'excuse , l'homme impartial & sensible ne peut s'empêcher de l'estimer , & lorsqu'on le conduit à l'échaffaud , le fanatisme lui-même se tait , & fait place à la compassion.

Sans m'arrêter ici à faire un tableau qui pourroit être intéressant , mais qui seroit en même temps affligeant & sombre , je rapporterai un fait qui s'est passé , il y a quelques années , dans une de nos provinces méridionales , où l'on compte beaucoup de protestans.

Depuis dix ans , ce troupeau n'avoit vu aucun pasteur qui eut osé se hasarder à venir le visiter en secret. Le desir qu'il avoit de faire enfin quelques actes de religion parvint à un ecclésiastique Suisse ; son zele le détermina à entreprendre le voyage ; & il ne négligea pas les précautions qu'il crut nécessaires pour éviter les risques. La congrégation se tint ; les protestans firent la cene ; ils desirerent une nouvelle assemblée pour des baptêmes & des ma-

riages. Le ministre eut l'imprudence de s'y prêter. Il s'étoit commis quelques indiscretions après la première ; elles instruisirent le gouvernement qu'il devoit s'en tenir une seconde. On prit des mesures pour surprendre le ministre , qui fut arrêté , conduit en prison , & condamné , suivant l'usage , à être pendu.

Son arrêt , l'idée de périr du supplice infame réservé aux scélérats , le souvenir d'une femme & d'un enfant qu'il laissoit dans sa patrie , celui de la considération dont il y jouissoit , l'émurent vivement ; il lui échappa quelques larmes. Un théologien zélé dont la fonction étoit d'accompagner les criminels , de les consoler dans leurs derniers instans , de les réconcilier avec le ciel , crut voir une foiblesse où il n'y avoit que de la sensibilité. Il se flatta qu'il parviendroit à convertir le ministre , & il entreprit cet ouvrage. Aux raisonnemens les plus solides , il joignit l'espérance de suspendre l'exécution de l'arrêt , & celle d'une grace que l'on auroit sans doute obtenue. Le ministre réfléchit un moment , & lui répondit ainsi :

» Je ne suis point un fanatique. Ma foi & ma  
 » raison , de concert , me permettent de vous faire  
 » cet aveu : notre croyance est à peu près la même ;  
 » nous ne différons que sur quelques points que je  
 » ne serois pas éloigné d'accorder. Nous adorons  
 » le même Dieu ; il voit avec bonté les manières  
 » différentes dont nous l'honorons. La foi , la cha-  
 » rité , les bonnes œuvres , une probité incorruptible  
 » sont dans votre culte , comme dans le mien ,  
 » les gages assurés du salut. Je n'aurois donc aucune  
 » répugnance à l'embrasser. Mais le puis-je dans  
 » ce moment ? je suis sous le glaive de la justice.  
 » On diroit avec raison que j'ai sacrifié ma religion  
 » à la conservation de ma vie. J'avoue que la mort

» qui m'attend est affreuse à envisager pour tout  
 » homme né , élevé honnêtement , & qui ne se  
 » reproche pas de l'avoir méritée. Le moyen que  
 » vous m'offrez pour l'éviter , ne me paroît point  
 » blesser ma conscience. Mais ces vingt mille pro-  
 » testans qui sont répandus dans cette province ,  
 » attachés à leur culte , persuadés qu'il vaut mieux  
 » que le vôtre qu'ils n'embrasseraient jamais , persécu-  
 » tés , fideles & soumis , ont les yeux fixés sur moi.  
 » Je leur ai porté des consolations ; je leur dois  
 » l'exemple de la résignation & de la fermeté : je  
 » vais le leur donner « .

Il subit en effet le supplice.

Je ne ferai aucune réflexion sur ce fait , j'en laisse le soin à mes lecteurs. Il leur offre assurément un beau texte.

En général, les hommes les plus intolérans dans les endroits où ils dominent , sont ceux qui exigent le plus de tolérance dans les lieux où ils ne sont pas les plus forts. On a vu ce qu'ont fait les jésuites dans bien des états ; ils ont été les premiers & les plus ardens à proscrire les cultes hérétiques. Dans les pays hérétiques où ils avoient des maisons , ils se sont bien gardés de prêcher contre la liberté de conscience , dont ils goûtoient les fruits. Ils n'y disoient pas qu'un souverain devoit forcer tous ceux qui vivoient sous sa loi à embrasser sa croyance. Ils ne parloient de cette manière que dans les contrées où les princes pensoient comme eux.

On a exagéré les dangers de la tolérance ; il n'en est point que de bonnes loix ne puissent prévenir. Il seroit à souhaiter que ceux qui croient le contraire , fissent pour se détromper , un petit voyage & quelque séjour dans les pays où les hommes de toutes les sectes & de toutes les communions vivent ensemble sous le même gouvernement , &

protégés par cette tolérance qui y est une loi fondamentale. On ne les y voit point disputer les uns avec les autres. Leurs ministres même ne parlent de controverse que dans la chaire. Souvent deux communions opposées n'ont qu'un temple commun, dans lequel elles vont vaquer successivement, à des heures fixées, à leurs exercices religieux. On ne s'insulte point : j'ai vu en Hollande les jansénistes former un troupeau séparé, avoir leur église à part, en face de celle des jésuites, qui y avoient autrefois un hospice, & qui dociles dans ce pays, ne se permettoient aucune humeur contre les disciples de Port-Royal, qui, à leur tour, ne leur disoient rien. On ne cherche point non plus à se convertir mutuellement ; si on reçoit volontiers les prosélytes qui se présentent, on ne fait aucun effort pour les séduire, ou les attirer. Les loix ont réglé les conditions auxquelles les époux s'engagent : s'ils sont de cultes différens, les enfans ne causent point de querelles. Les garçons sont élevés dans celui de leur père ; & les filles n'apprennent point d'autre catéchisme que celui de leur mère. Il n'y a point de difficultés sur cet objet dans les ménages. Le mari ne songe pas plus que sa femme à enfreindre les loix, en forçant tous ses enfans à embrasser sa croyance.

La Russie a bien changé de face depuis qu'elle a perdu l'ancien esprit d'intolérance qui la caractérisoit. Pierre le Grand l'affoiblit en abaissant le clergé. Ses successeurs ont continué son ouvrage ; Catherine II aspire à la gloire de l'achever. On en voit déjà les bons effets dans l'augmentation sensible de la population & de la richesse de l'empire ; ils seront encore plus marqués dans quelques années. La constance & la fermeté perfectionneront ce que la sagesse a commencé. Le fait suivant fera voir où

Pou en est ; je ne me refuserai pas le plaisir de le rapporter.

Un particulier nommé *Alexiow Petrowitz*, Alexis, fils de Pierre, avoit beaucoup voyagé. Il avoit vu regner dans plusieurs contrées le fanatisme & l'intolérance qui en est la suite, les communions séparées en guerre les unes avec les autres, & la plus forte opprimer toujours la plus foible. Absent depuis quarante ans de sa patrie, qu'il avoit quittée à l'âge où les passions exercent leur empire, où elles occupent l'homme tout entier, & le détournent des réflexions sérieuses, il la connoissoit peu ; il la croyoit aussi intolérante que les autres pays qu'il avoit parcourus. A son retour à Revel il fut attaqué d'une maladie dangereuse, qui ne lui permit pas de faire des observations. Réduit à la dernière extrémité, & persuadé qu'il pouvoit donner encore une bonne leçon à ceux qui lui survivroient, il envoya chercher le Pope qui avoit la confiance de sa famille ; il manda en même tems un missionnaire catholique qui étoit dans la même ville ; il fit prier aussi de venir recevoir ses adieux un ministre luthérien & un ministre Gènevois qu'il avoit connus dans ses voyages, & que leurs fonctions avoient appellés à Revel. Tous accoururent ; le Pope arriva le dernier. Etonné en entrant chez le malade de voir des prêtres de quatre religions différentes, il fit un mouvement pour se retirer. » Restez, Monsieur lui dit » le moribond, ne vous déconcertez pas, vous » n'êtes point de trop. Je touche à mes derniers » instans : il ne me reste qu'un souffle de vie. Je » vous ai tous fait appeller pour vous conjurer au » nom du même Dieu que vous servez, & qui va » disposer de moi, de vivre à l'avenir en paix ; » de vous supporter les uns les autres, de ne plus » vous contrister mutuellement, de donner l'exem-  
» ple



» ple de la modération , & de sacrifier au bien de  
 » l'humanité le plaisir affreux & barbare de prêcher  
 » l'animosité & la haine «.

Cette petite harangue toucha le Pope. Le clergé Russe s'accoutume à la tolérance , & prend l'esprit de l'auguste princesse qui le gouverne. Le Pope s'approcha du malade , & s'entretint familièrement avec les autres ministres. Alexiow vécut encore plusieurs jours , pendant lesquels il eut régulièrement la même compagnie. Il mourut enfin en prononçant ces dernières paroles :

» Ma patrie est plus sage que je ne le croyois.  
 » J'y ai vu des ecclésiastiques de religions différentes  
 » qui se sont accordés , & qui ont vécu ensemble  
 » pendant quelques jours sans se maudire récipro-  
 » quement. C'est un spectacle que j'ai long-temps  
 » vainement cherché ; il s'est enfin offert à mes  
 » yeux expirans ; ils vont se fermer sans regrets «.

Les bons esprits , les bons citoyens feront des vœux pour le voir par-tout , & le moment n'en est peut-être pas éloigné ; chaque année qui s'écoule semble rapprocher ce jour heureux. En attendant , je répéterai ce que disoit le bon docteur Tucker au clergé de l'église Anglicane : » Raïsonnez , persua-  
 » dez , priez , importunez tout autant que vous pour-  
 » rez. Prêchez , pressez à propos & hors de propos ,  
 » grondez encore , si vous le voulez , dites même  
 » des injures , s'il ne vous est pas possible de les  
 » étouffer ; mais n'usez point de violence. Songez  
 » que Jesus-Christ ne prit le fouet que pour chasser  
 » les marchands du temple , & non pas pour les y  
 » faire entrer «.



## LE SERMON ET SON EFFET.

Quand le zèle du magnifique & pieux Abbas résolut de bannir de son empire les infortunés Guebres, & que celui de toute sa cour enflammé par le sien, applaudissoit à l'exil de ce peuple doux & laborieux, le sage Sadi gardoit seul le silence. Interrogé par son souverain, qui voulut avoir aussi son avis, il répondit par cet apologue :

Dans une isle de la mer des Indes, vivoit autrefois un peuple enfant gâté de la nature, dont la main libérale lui avoit prodigué tous les biens qui peuvent constituer le bonheur de l'humanité. Les hommes étoient robustes & bien faits, les femmes belles & modestes. Un esprit enjoué, une imagination vive, une gaieté brillante, & un bon sens qui n'étoit pas méprisable, caractérisoient également les deux sexes. Leur pays étoit un véritable paradis terrestre. On n'y voyoit aucun animal dangereux ou féroce. Le bœuf laborieux, l'infatigable chameau, l'éléphant docile, le noble coursier, la paisible brebis, le chien fidèle, le troupeau semillant des faons, des gazelles, des daims, obéissoient tous à la voix de l'animal, roi de la création, & dans lequel seul la raison s'exprime par l'organe de la parole. La musique douce & touchante des oiseaux charmoit l'oreille, pendant que le poisson sans crainte réjouissoit la vue, en jouant dans les ondes claires des ruisseaux qui serpentoient de toutes parts.

L'orgueil, cette source de maux, se glissa parmi ces êtres heureux. Ils commencèrent à se regarder comme les seuls habitans de la terre qui méritoient le soin du ciel. Les présens dont les combloit la

nature , leur parurent une dette qu'elle acquittoit , & dans cette ivresse de vanité , jettant un œil de mépris sur tout ce qui les entourroit , ils imaginèrent que les animaux regardés par leurs ancêtres comme des compagnons & des amis , étoient nés pour être leurs esclaves , & devoient être traités comme tels.

L'éperon fut inventé pour animer le cheval ; l'aiguillon pour exciter le bœuf , & les fouets & les chaînes furent suspendus autour d'eux pour leur châtimement. Si la lassitude forçoit le rapide coursier à ralentir son pas , l'acier cruel déchiroit aussi-tôt ses flancs ; une pointe aiguë s'enfonçoit dans celui du bœuf qui , attaché à la charrue , s'arrêtoit un instant pour reprendre haleine ; & souvent le chien vigilant étoit battu sur le seuil de la porte à la sûreté de laquelle il veilloit.

Ce peuple vain ne borna pas à ces injustices l'abus du pouvoir qu'il avoit usurpé. Bientôt il ne trouva pas d'amusement plus doux & plus noble que celui de tourmenter toutes ces créatures qu'il devoit protéger. Il força les timides habitans des bois , que ses peres avoient rendus sociables , à reprendre leur vie sauvage , pour avoir le plaisir de les chasser. Les oiseaux tombèrent dans les pieges qu'il leur tendoit ; & leurs vains & foibles efforts , pour se dégager de leurs liens , parurent avoir plus de charme pour lui que la mélodie de leurs voix. Ces tyrans cessèrent d'admirer l'agilité du poisson : ses mouvemens dans les filets du pêcheur , & son agonie sur le sable , étoient un spectacle plus agréable pour leurs yeux ou pour leur vanité ; car ils se glorifioient de l'art d'appesantir leur empire sur les animaux dans tous les élémens.

Les cris de ces innocentes victimes provoquerent enfin la justice suprême. Un messager céleste ,

dépêché à un sage , lui ordonna d'exhorter ses concitoyens trompés à changer de conduite , & de leur déclarer que , s'ils ne vouloient pas traiter les animaux avec la tendresse que tous les êtres se doivent les uns aux autres , ils seroient privés dans six jours de leur société & de leurs services.

Le sage se hâta de leur délivrer ce message décisif. L'étonnement dans lequel il les plongea , ne leur permit pas d'abord de manifester leur indignation. Cabul , qui dans leurs assemblées , avoit pris le plus grand ascendant , se leva enfin , & leur dit : Renoncerions-nous à la dignité de notre nature , dans la crainte de quelques inconvéniens , auxquels notre industrie peut aisément suppléer ? Que plutôt tous ces animaux , qu'on ose nous comparer , disparaissent de leurs élémens respectifs.

La multitude fut aisément séduite. Plusieurs désirerent le sort dont on les menaçoit. Il y en eut qui en désirerent l'accomplissement par curiosité. Tous applaudirent. Aussi-tôt le ciel s'enveloppa de ténèbres épaisses ; mais la consternation fut inexprimable , quand , au retour de la lumière , ils se regarderent les uns les autres , & se virent dénudés , & dépouillés de leurs superbes vêtemens.

Comme ils n'avoient pas imaginé que cette infortune fut comprise dans les menaces du ciel , ils en furent très-affectés. Les dames , sur-tout , ne soutenoient pas la perte des ornemens qui relevoient leur beauté , & dont elles avoient fait provision. Elles n'avoient cru consentir qu'à une privation future , & ne s'étoient pas doutées qu'elle dût avoir un effet rétroactif : c'étoit pour leurs filles & non pour elles-mêmes qu'elles avoient renoncé à ces vanités.

Cependant tout ce qui avoit appartenu aux animaux s'étoit évanoui avec eux. On perdit en même

tems que leur secours , la soie , la laine , les fourrures , les plumes , les perles , l'ivoire , l'écaille , enfin tout ce qu'on avoit reçu jusques-là de ces innocentes créatures , tant par don que par héritage. Le désespoir fut d'abord général : les cris de douleur qu'il inspiroit , passant à travers un vuide immense , retentirent à leurs oreilles avec un fracas épouvantable , qui les instruisit d'un nouvel effet de leur châtiment. Le mouvement insensible , mais continu , de cette multitude d'êtres qui remplissent les quatre élémens , & dont quelques-uns sont imperceptibles à nos yeux , ne rompoient plus , ne modifioient plus la voix humaine : toute harmonie avoit disparu.

Quand le premier étonnement & la confusion furent un peu apaisés , obligés de se soumettre à leur destinée , ils chercherent des consolations auprès de Cabul. Sa fierté opiniâtre leur en fournit de conformes à ses conseils.

Regardez , leur dit-il , ces gerbes dorées qui se courbent sous le poids précieux des épis ; c'est la récompense de l'industrie de l'homme. Seul il fait préparer le grain , & en faire une nourriture agréable , avec laquelle il ne craint pas le besoin. Voyez ces grappes qui nous promettent un jus délicieux , ces arbres chargés d'olives , ces fruits exquis , ces racines salutaires , & ne regrettez point l'insipidité du lait , des œufs & du miel.

Il est vrai que nous sommes privés de nos riches vêtemens ; mais qui nous empêche de mêler notre coton avec l'or , & d'ajouter à sa blancheur un éclat au dessus de celui de la plus belle soie ? Ces mines de diamans , ces pierres précieuses suppléeront amplement à ce que nous avons perdu , & fieront mieux sur la tête des maîtres du globe. Quant au travail que nous serons obligés d'entreprendre ,

il fera un exercice salutaire & même une occupation agréable, lorsque nous nous rappellerons que par-là nous avons conservé notre dignité.

Animés par ces encouragemens, ils essayèrent leurs forces, qu'ils n'avoient point encore éprouvées, & se disposèrent aux travaux nécessaires pour arracher à la terre ses présens. Quoiqu'ils manquaient de secours & d'instrumens, ils exécutèrent avec une apparente satisfaction, les ouvrages différens prescrits par la nécessité, ou désignés par le luxe. Mais quand la saison de labourer fut venue, ils perdirent tout leur courage. Les animaux sur lesquels tomboit la partie la plus pénible de cette tâche, furent regrettés sincèrement, & l'agriculture ne parut plus une occupation agréable.

Les sillons tracés par l'homme n'avoient pas la moitié de la profondeur de ceux que les bœufs imprimoient auparavant dans la terre. Ils n'étoient plus engraisés par ces milliards d'insectes & de reptiles qui y naissoient, y vivoient, & y mouroient pour les fertiliser. La moisson ne payoit qu'à demi les efforts qu'elle avoit coûtés, & fournissoit à peine à la provision de l'année. Les arbres éprouvoient la même stérilité; les fruits & les racines avoient perdu leur saveur. Cette multitude de créatures invisibles, que la sagesse divine avoit créées, cessant de se nourrir sobrement sur les plantes, ne les préparoit plus à recevoir la benigne influence du soleil. La prévoyance de la nature qui proportionne ses productions au nombre de ses enfans, avoit aussi supprimé une abondance inutile à une seule espèce d'êtres, dont l'ingratitude avoit mérité d'ailleurs un châtimement.

La disette des subsistances découragea non-seulement les arts : elle excita encore l'envie, l'injustice & la défiance. Celui qui avoit entassé plus de provisions que ses voisins, étoit dans la crainte per-

pétuelle de se les voir enlever. Sa maison n'étant plus sous la garde du chien fidele, il étoit obligé d'ajouter des veilles pénibles aux fatigues du jour. On ne pouvoit acheter le secours d'aucun mercenaire, dans un pays où l'argent inutile ne représentoit pas des alimens dont chacun craignoit de manquer.

C'est ainsi que parla Sadi. Sa fable amusa beaucoup le magnifique Abbas, ainsi que sa cour; & pendant qu'on lui en faisoit compliment, l'édit projeté fut signé, les Guebres exilés, & la Perse appauvrie.



## DES SPECTACLES.

Les théologiens & les moralistes se réunissent depuis long-tems pour décrier les spectacles, & cela n'a pas fait fermer un seul théâtre dans aucun endroit du monde. Si la religion les prosécrit, pourquoi sont-ils autorisés & encouragés par le gouvernement ? Ce n'est pas le seul objet sur lequel le culte est en contradiction avec la police. L'un a nécessairement tort ; il ne sera pas difficile de découvrir celui qui l'a , si l'on marche avec l'observation.

D'abord, on est un peu étonné de voir la religion condamner les spectacles, après les avoir approuvés ; on pourroit ajouter qu'elle les a établis. Personne n'ignore que c'est à elle seule que l'on doit les premières représentations dramatiques. On les donna d'abord dans les églises, & ensuite dans les cimetières. Ces sortes de délassemens avoient lieu dans les grandes solennités. Ils faisoient, pour ainsi dire, partie du culte. Les prêtres les dirigeoient, & souvent ils y prenoient des rôles.

Tous les sujets étoient puisés dans l'histoire sacrée, & ils n'en étoient assurément pas plus édifiants. On a encore les descriptions du spectacle que les Pères Anglois donnerent au concile de Constance. Le massacre des innocens leur en avoit fourni le texte. Ils y avoient introduit un bouffon de la cour d'Hérode, qui se présentoit devant son maître, & le conjuroit à genoux de l'armer chevalier, afin d'être autorisé à aller tuer les meres dont on venoit d'égorger les enfans. C'étoit ce qu'il appelloit sa bonne aventure. Hérode rioit de cette bouffonnerie à se tenir les côtés. Les juifs de sa cour partageoient, selon



l'usage , la gaieté de leur souverain , qui armoit enfin son bouffon. Le nouveau chevalier allant chercher les aventures , rencontroit les femmes de Bethléem , qui l'attaquoient avec leurs rouets , leurs quenouilles , le dépouilloient de ses armes , & le renvoyoient à Hérode.

Les graves Peres de Constance qui s'amuserent fort de cette plate facétie , & qui la firent répéter , ne devoient pas condamner les spectacles. Ils ne furent point proscrits en effet , tant que les drames furent des productions monstrueuses d'indécence & d'absurdité. Ce n'est que lorsqu'ils ont pris une forme plus régulière qu'on les a blâmés ; & la proscription existe encore dans toute sa rigueur , à présent que le théâtre est épuré , qu'il est devenu une école de vertu , de raison & de mœurs.

On peut s'étonner autant de la sévérité des théologiens actuels , que de la condescendance de leurs prédécesseurs. Nous n'avons pas tort sans doute de trouver étrange qu'ils tolérassent le grand drame de la création du monde , représenté à Chester en 1327 , & qu'ils y applaudissent.

On y voyoit Dieu s'avancer seul sur la scène , créer le monde , former l'homme , & l'animer en lui soufflant dans la bouche , le nez , les oreilles &c , l'endormir ensuite dans le paradis terrestre , lui arracher une côte , & en former sa compagne , qu'il animoit avec autant de décence , & qu'il plaçoit à côté de lui. Adam & Eve , conformément à l'écriture , étoient parfaitement nus , & s'entretenoient avec indifférence de leur nudité.

Ce spectacle extraordinaire étoit devant les yeux d'une assemblée nombreuse , composée de personnes des deux sexes , qui le regardoient avec beaucoup d'édification sans doute.

Le vieux Serpent paroïsoit ensuite en se plaignant

de se voir déchu de son ancien état. Il s'approchoit d'Eve, entroit en conversation avec elle, en vantoit les charmes, & sur-tout les beautés qu'aucun voile ne couvroit alors, & auxquelles elle ne faisoit pas attention. Il lui faisoit manger du fruit défendu; elle le trouvoit bon, & en portoit à son mari. Aussi-tôt ils éprouvoient le premier sentiment de pudeur; ils se proposoient de faire, suivant la note du manuscrit, *subligatula à foliis quibus tegamus pudenda*. Ils travailloient sur le théâtre à leurs ceintures. Dieu lui-même venoit leur apporter des vêtemens de peau; & dès cet instant, aucun acteur ne se montroit plus nud sur la scene.

Il paroîtra toujours fort étrange que les hommes, qui, non-seulement applaudissoient à de pareilles représentations, mais qui les donnoient, soient précisément les mêmes qui se défendent d'assister à celles que l'on donne aujourd'hui, & qui les condamnent avec une sévérité que ces anciens spectacles de leur invention auroient seuls méritée.

On ne fera pas étonné si leurs cris & leurs plaintes ont si peu d'effet; & si après les avoir entendus à l'église dans la chaire de l'évangile, on ne court pas avec moins d'empressement à la comédie.

Leur zele austere devoit être uniforme & conséquent. Pourquoi donnent-ils encore eux mêmes des spectacles dans leurs colleges? si les représentations dramatiques sont dangereuses, ils devroient craindre d'en inspirer le goût à leurs élèves. On pourroit, en examinant leurs pieces, prouver non-seulement qu'elles ne sont point une école de goût, tout le monde en convient; mais qu'elles sont souvent l'excès de l'impudence, du délire & de la satire la plus indécente. Les jésuites, pendant qu'ils existoient, en ont offert plus d'un exemple; en voici un que je rapporterai : il paroîtra incroyable dans ce siècle.

C'est en 1773, à la fin de l'année des études, qu'ils firent représenter par leurs élèves du college de Luzk en Pologne, une piece de leur façon en vers Polonois, intitulée, *Le Pere ingrat*, & une pantomime dont le titre étoit *Le Mineur*.

J'observerai en passant, que dans ce temps toutes les puissances de l'Europe, soulevées contre cet ordre religieux, unissoient leurs voix pour demander sa destruction; que le pape Clément XIV la préparoit en silence, & avec des soins mystérieux, qui firent douter quelquefois de sa véritable intention; que les jésuites étoient, pour ainsi dire, sous le coûteau, chassés de Portugal, de France & d'Espagne, prêts à l'être de toute la chrétienté. C'est dans le moment du cri général élevé contre eux, qu'ils se permirent ce trait d'imprudencce, d'orgueil, de confiance & de mauvais goût.

Voici le sujet du *Pere ingrat*:

Le pere ingrat a trois enfans. Le premier enrichi par adresse & par violence, vivant avec magnificence dans l'ignorance, le luxe & l'oïssiveté, écrase les malheureux qui lui sont soumis. Le second qui n'a jamais voulu rien apprendre, ni rien faire, croupit dans une crapule honteuse, & couvert de haillons ridicules & mal propres, va mendier son pain. Le troisieme est un génie supérieur, qui a acquis les connoissances les plus sublimes dans tous les genres, qui a toujours défendu & soutenu son pere, dont il a augmenté la puissance & la grandeur. Ses deux freres qui ne le valent pas, comme on voit, cabalent contre lui, & indisposent ceux qui le protégeoient. Ces derniers portent leurs plaintes au vieillard, qui a la foiblesse de les écouter; & qui de concert avec eux, déshérite non-seulement le fils qui lui a fait tant d'honneur, mais encore lui ôte son nom, & le dépouille de ce qu'il a acquis par ses

veilles & ses travaux , en se rendant utile au public. Ce fils malheureux , mais obéissant , est soutenu par le courage , consolé par la piété , & conduit hors de sa propre maison par la résignation qu'il épouse pour finir la piece par un mariage. Toutes les vertus personnifiées assistent à ses nêces avec leurs attributs ; & il n'étoit pas difficile de saisir l'allégorie.

La pantomime étoit digne de la tragi-comédie ; c'étoit le même sujet , retourné peut-être plus indécemment.

On voyoit paroître un vieux magicien logé dans un palais superbe , appuyé à un rocher , qui faisoit toute la solidité de sa demeure. La haine , l'injustice & l'envie accourent , & lui montrent ce rocher , tandis que l'avarice lui fait entendre qu'il recèle dans son sein des amas immenses d'or & de diamans. Le magicien s'avance aussi-tôt avec sa baguette , & frappe la pierre , d'où il sort une source d'eau pure. A un signe qu'il fait , on voit accourir une troupe de mineurs qui sapent le roc , l'entrouvrent , & en font sauter des éclats. Les secousses occasionnées par ces efforts , ébranlent le palais , qui menace de s'écrouler , & où l'on voit tout-à-coup plusieurs crevasses. Le magicien effrayé , prêt à périr sous les ruines de sa superbe habitation , veut arrêter les mineurs ; mais ils ne l'écoutent plus ; ils continuent de saper le roc avec ardeur. Des architectes , des ouvriers accourent pour étayer le palais ébranlé. Ils emploient des poutres qui peuvent le soutenir pendant quelque tems , mais qui ne résisteront point au fardeau. Le rocher saute enfin ; mais on est fort étonné de ne voir ni or ni diamans. On ne trouve dans son sein qu'une vieille pancarte qu'un mineur déroule , & sur laquelle il fait lire au magicien épouvanté , ces mots écrits en grosses lettres d'or : *Insanire est domús suæ*

*fundamenta eruerè , & cladem suam ipfemet precipitare.*

Ce spectacle scandaleux , pour ne rien dire de plus , rappelle nos anciens mystères. On n'a peut-être jamais imaginé d'allégorie plus audacieuse , dans des circonstances aussi critiques. Celle-ci étoit cependant l'ouvrage d'une de ces classes d'hommes qui proscrivent le théâtre avec le plus de sévérité , & qui damnent du meilleur de leur cœur les auteurs , les acteurs & les spectateurs.

Ce sont eux qui de nos jours en ont donné fréquemment de plus conformes encore à ceux qui faisoient l'édification de nos peres , & dont nous nous scandalisons à juste titre. Ils étoient dans l'usage immémorial de donner dans une de leurs églises en Allemagne , une représentation de l'assomption de la Vierge , le jour que l'on en célèbre la fête. Le prêtre séculier qui les remplaça après leur extinction , ne crut pas devoir en 1774 , priver les habitans d'un spectacle auquel ils avoient été accoutumés par les jésuites qu'ils regrettoient. Il représenta donc comme à l'ordinaire la sainte Vierge qui montoit au ciel , & le St. Esprit qui l'invitoit à faire le voyage. C'étoit une grande figure dont la tête , les bras & les mains étoient de cire , attachée à une corde qui aboutissoit à une ouverture pratiquée dans la voute de l'église , d'où descendoit un gros St. Esprit de bois pareillement suspendu. Il arriva que par la maladresse des jeunes prêtres qui dirigeoient les cordes , le St. Esprit s'embarassa dans les jambes de la mere de Dieu. Les vieillards baissèrent les yeux ; les jeunes gens les leverent au contraire. Les machines étoient arrivées à la moitié du chemin qu'elles avoient à faire pour se perdre dans la voute. On travailla tant qu'on put à les séparer ; & les efforts que l'on fit pour empêcher une chose qui paroissoit peu décente ,

occasionna une indécence plus grande ; on découvrit deux grosses cuisses de paille qui avoient été dérochées à la vue par les replis multipliés d'une robe très-longue. Les vieillards discrets ne purent s'empêcher de rire ; les jeunes gens dont l'imagination étoit plus vive , & dont l'attente avoit été trompée , témoignèrent de l'humeur ; la confusion fut générale ; & le curé courut risque d'être maltraité pour avoir eu le malheur de ne pas conduire ce spectacle aussi bien que les jésuites. Il eut le bon esprit de ne plus s'y exposer , en supprimant à l'avenir cette sottise , que la piété ne proscrivoit pas moins que le goût.

Si l'on est étonné de ces contradictions , combien ne doit-on pas l'être de voir des hommes de mérite se laisser abuser à leur tour , & condamner un art intéressant & noble , qui est l'école des mœurs.

Nous avons vu de nos jours Gresset renoncer à travailler pour le théâtre , après y avoir eu un succès qui sembloit nous préparer à quelque autre ouvrage égal au *Méchant*. On a vu , dans le siècle dernier , le célèbre Racine , avoir le malheur ( j'ose & je puis me servir de cette expression ; ) d'écouter le même scrupule à un âge où tout lui assuroit de nouveaux triomphes , où il pouvoit augmenter la collection de ses œuvres , & les richesses du théâtre. C'est immédiatement après *Iphigénie* & *Phedre* , qu'il quitta la carrière qui avoit fait sa gloire. Ce ne fut que treize ans après qu'il donna *Athalie*. Ce dernier effort de son génie annonce ceux qu'il étoit capable de faire encore ; & la postérité regrettera sans cesse qu'il se soit arrêté. Les bons esprits , ceux qui aiment la gloire de la France , pleureront ce que des hommes austères ont appelé la conversion du poëte le plus éloquent que nous ayons eu. L'élévation du génie ne défend pas des foiblesses ; & celle-ci n'est pas un des re-

proches les moins graves qu'on puisse faire au zèle outré d'une dévotion mal entendue.

M. de Pompignan, l'auteur de *Didon*, que cet excès de zèle a sans doute empêché de nous donner d'autres tragédies, a écrit sur le théâtre en l'envisageant du côté moral. Il lui fait le procès, sans le condamner pourtant tout-à-fait. Sa modération mérite que quelques-uns de ses reproches soient examinés. On peut lui répondre : on ne s'en donneroit pas la peine, s'il n'avoit raisonné qu'en théologien, ou s'il n'avoit fait qu'une capucinade comme Gresset.

Le principal reproche qu'il fait au théâtre actuel est d'être peu décent. Il se plaint de l'usage où l'on est de représenter fréquemment après une belle tragédie, une pièce comique d'une gaieté souvent licentieuse. Quelques-uns des exemples qu'il cite peuvent, au premier coup-d'œil, paroître appuyer ses plaintes; mais au second on est tenté de le trouver injuste, ou du moins trop sévère. Il est fâché, par exemple, de voir l'*Ecole des maris*, donnée quelque fois immédiatement après *Polieucte*. Il demande si cette école en est une d'amour conjugal. On lui répondra que ç'en est une de raison, où les pères & les tuteurs peuvent apprendre qu'une éducation austère est souvent funeste dans ses conséquences; qu'elle révolte celui qui en est l'objet, & finit ordinairement par l'engager dans de fausses démarches. Lorsque la défiance est portée à l'excès, il est quelquefois & peut-être toujours dans la nature de chercher à la justifier.

» On vient de représenter *Athalie*, ajoute M. de  
 » Pompignan; j'ai vu la maison du Seigneur, le  
 » livre de la loi, les cérémonies du sacre des rois  
 » de Juda. J'ai la tête remplie de miracles, de  
 » prophéties, des grandeurs & de la puissance de  
 » Dieu. Tout cela m'a pénétré d'une terreur reli-

» gieuse , & d'un respect profond pour le roi des  
 » rois. Les violons jouent : George Dandin paroît ;  
 » & dans le même lieu où étoit le temple de Jérusalem , je vois le rendez-vous nocturne d'un jeune  
 » homme avec une femme mariée , & le pauvre  
 » M. Dandin demandant ensuite pardon à sa digne  
 » moitié, des soupçons qu'il a eu l'insolence de former contre elle «.

On avouera que le rôle de la femme n'est pas d'un bon exemple ; mais il amène des réflexions & une morale utiles. Angélique a été sacrifiée par ses parens ; c'est dans le tems où elle a le cœur plein d'un autre objet , qu'elle a été forcée d'épouser Dandin qu'elle n'aime point. Cette pièce montre les effets trop ordinaires des liaisons formées par l'intérêt. Dandin qui en est la victime , est en même tems un exemple frappant de ceux de l'ambition qui porte à s'allier à plus haut que soi. On rit de Dandin , parce qu'il est puni ; & la femme qui le trahit , en faisant rire aussi les spectateurs , n'en obtient que le mépris.

Il y a peu d'objections de M. de Pompignan auxquelles on ne puisse opposer de pareilles réponses. Après avoir cru par ce moyen prouver la nécessité de la réforme du théâtre , il expose ses vues pour cet objet. Il voudroit d'abord qu'on ne reçût que des acteurs & des actrices dont les mœurs fussent irréprochables , & qu'on punit sévèrement ceux qui tomberoient dans des désordres publics.

Mais avant d'en venir là , il faudroit commencer par leur rendre la considération que les loix leur ont ôtée ; il faudroit les rétablir dans tous les droits des citoyens ; que l'église retirât l'excommunication qu'elle a prononcée contre eux , & dont on voit tous les jours des effets au moins étranges. En voici un , par exemple , qui n'est que trop commun.

Un



Un acteur & une actrice vivent ensemble; une longue habitude les attache l'un à l'autre; ils veulent enfin sanctifier leur union, la rendre indissoluble, & lui donner devant le public l'honnêteté qu'elle n'a pas. Ils vont en conséquence à leur paroisse. Ils demandent qu'on les marie : le curé les refuse, parce qu'ils sont comédiens, & qu'ils ne peuvent recevoir le sacrement qu'en abjurant une profession qui les fait vivre. S'il est assez raisonnable pour ne pas exiger cette renonciation, pour sentir qu'une pareille condition les réduiroit à l'aumône, si on les forçoit à la remplir; qu'après tout il s'agit de rendre respectable une union qu'ils ne veulent pas rompre; qu'après s'être passés de la sanction de la religion, lorsqu'ils l'ont formée, ils continueront à s'en passer encore, si on la leur refuse; ses supérieurs lui en feront un crime; ils le puniront d'avoir pensé qu'il valoit mieux que deux comédiens vécuissent mariés que dans le libertinage. C'est ce qui est arrivé fréquemment, & ce qui prouve que le zèle, respectable sans doute, déraisonne quelquefois.

Honorez les hommes & leur état, & vous verrez qu'ils se rendront honorables. Mais jusqu'à ce qu'on ait fait ce pas, le plan de M. de Pompignan ne sauroit être praticable.

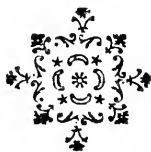
Celui qu'il propose pour la réforme du théâtre même, ne l'est peut-être pas davantage; il me paroît sur-tout sujet à bien des inconvéniens.

» Des réglemens, ajoute-t-il, faits par des théo-  
 » logiens & par des magistrats, unis ensemble pour  
 » les concerter, réglemens revêtus de l'autorité du  
 » prince, & dont on empêcheroit que le crédit &  
 » la faveur n'altérassent jamais l'exécution, rempli-  
 » roient, si je ne me trompe, cet objet important.  
 » Je les réduirois à deux points: à l'égard des pièces,  
 » supprimer totalement celles dont le fond est vicieux

» ou impie ; car nous en avons de ces dernières ;  
 » soit dans le tragique , soit dans le comique ; cor-  
 » riger celles qui ne pèchent que dans les détails ,  
 » en ôter les expressions libres & grossières ; n'y rien  
 » laisser , en un mot , qui sente le libertinage du  
 » cœur , & encore moins celui de l'esprit ».

Il seroit à craindre , j'ose le dire , que ce corps de censeurs ne portât une faulx trop tranchante sur le théâtre ; il iroit peut-être à réduire Moliere à bien peu de chose ; & sûrement il ne laisseroit pas subsister le chef-d'œuvre du *Tartuffe*. Des hommes trop délicats supprimeroient ou mutileroient les productions du génie. On les verroit de siecle en siecle , porter une main destructrice sur les mêmes ouvrages , renchérir sur la sévérité de leurs prédécesseurs , & finir par tout anéantir

Quant aux corrections , lors même qu'on voudroit se borner à en faire , à qui seroient-elles confiées ? quel homme oseroit suppléer quelque chose à Moliere , à Corneille , & refaire un vers de Racine ? car ce dernier , au jugement de M. de Pompignan , exigeroit aussi des corrections , dans les pieces sur-tout où l'amour a , selon lui , trop de part , & où cette passion peut devenir dangereuse.



## DU THÉÂTRE RUSSE.

Ceux qui savent ce qu'étoient autrefois l'éducation & le théâtre en Russie, ont une idée juste de la barbarie ancienne qui a précédé les siècles de lumières dans tous les pays. Un Boyard, un Knées accompli, étoit un homme de qualité, qui pensant, comme on dit que pensent les Chinois, croyoit fermement que les Russes naissoient avec deux yeux, & que les individus des autres nations n'en avoient qu'un couvert d'une cataracte plus ou moins épaisse. Pour le théâtre, on fait qu'un spectacle parfait étoit celui où la nature divine & la nature humaine luttoient avec les puissances infernales, & finissoient par se proposer des énigmes qu'elles expliquoient ensemble.

Tout cela a bien changé, & devoit changer en effet, puisqu'il s'agissoit de créer une nation propre à remplacer un jour les sujets de Pierre-le-Grand, qui, des Russes d'alors, n'avoit pu faire que des Allemands, des Danois, des François, des Italiens, c'est-à-dire, une bigarure de ces différens peuples. On a emprunté ce qu'il y avoit de bon par-tout, & ce qu'on a emprunté, on a essayé de l'appliquer à l'usage de la nation. Les trois dernières impératrices ont voulu remonter plus loin; elles se sont occupées de l'éducation de l'enfance. De-là, ces établissemens qu'on appelle cloîtres, parce qu'on y vit en commun, & séparé pendant un certain tems de tous les autres ordres de citoyens; mais qui n'en sont point, puisqu'on y élève des citoyens utiles des deux sexes, auxquels on ne ravit pas la liberté. C'est dans ces établissemens qu'on

forme des sujets à la patrie , des peres & des meres qui lui offriront un jour de nouvelles familles. Ce n'est qu'à l'age de cinquante ou de soixante ans , que les sujets sont autorisés à disposer de leur liberté. Devenus alors hors d'état de rendre des services à la société , ils peuvent se borner à prier pour elle , & on leur permet de se renfermer dans des couvens.

Avec de la religion , des mœurs , du patriotisme & des talens , il faut avoir aussi du monde & des manieres. La cour est l'école des personnes faites pour ces deux derniers objets. On a cru que les spectacles pouvoient en être une pour l'enfance & la jeunesse ; & , d'après cette opinion , le théâtre est entré pour quelque chose dans l'éducation qu'on donne en Russie. On sent bien que c'est le théâtre François qui fournit les pieces qu'on fait apprendre aux jeunes gens qui les représentent. La Russie ne peut pas encore en avoir un. Les encouragemens le feront peut-être naître un jour.

En attendant que ce theatre se soit formé , on ne sera pas fâché de trouver ici l'histoire de ce qu'il a été jusqu'à présent. J'avertirai en passant , les François qui seront tentés de rire de ces détails , de se ressouvenir des mysteres , des farces & des sotties de nos ayeux. Les Russes , il y a très-peu d'années , applaudissoient encore à de semblables inepties ; mais ils ne se sont éclairés que tard ; si , au commencement de ce siecle , ils étoient encore bien loin des autres nations , peu de tems semble leur avoir suffi pour se mettre au pair , & si l'on pouvoit juger de ce qu'ils feront par ce qu'ils ont fait , & que leur gouvernement ne mette point d'obstacle à leurs progrès , ils les devanceront peut-être.

Une observation qui se présente naturellement en traitant ce sujet , c'est que l'histoire de tous les théa-

tres les montre par-tout les mêmes dans leur origine. C'est la religion qui , depuis Thespis , a élevé les premiers tréaux. Les Grecs , en chantant Bacchus , & en lui sacrifiant un bouc , ne s'at endoient pas sans doute à la tragédie , qui devint enfin si imposante & si sublime entre les mains d'Eschyle , d'Euripide & de Sophocle.

Après l'invasion des Barbares dans l'Occident , & l'établissement de la religion chrétienne , les peuples respirant des longs combats dont ils avoient été les victimes , & qui les avoient rendus , pour ainsi dire , étrangers aux agrémens de la société , ne se rassemblaient que pour faire la guerre , ou pour chanter les louanges de Dieu. Les cérémonies de leur culte furent leurs seules fêtes avec leurs tournois qui étoient l'image de la guerre. Ils étoient à la fois braves & dévots. Ils n'avoient plus d'idées des anciens spectacles d'Athenes & de Rome ; ils ne les auroient certainement pas goûtés ; il leur en falloit d'un genre nouveau , & ce genre fut celui de tous les peuples ignorans & grossiers. Leurs prêtres les inventerent.

Les églises , parce qu'elles sont des édifices vastes , furent d'abord les lieux d'assemblée. De leur enceinte bientôt trop resserrée pour la foule des amateurs , on transporta les tréaux au dehors , mais toujours à leur portée.

Les ministres de la religion , qui , comme on l'a observé ailleurs , furent les premiers auteurs dramatiques , furent aussi les premiers acteurs. Ils puisèrent leurs sujets dans les livres sacrés , & firent parler , & représenterent successivement Dieu , les anges , les diables & les patriarches. Après avoir personnifié de purs esprits , il étoit tout simple qu'ils personnifiasent aussi les qualités morales. En subtilisant à leur manière , ils mirent en scène les sept

péchés mortels , qu'ils peignirent souvent avec une vérité qui paroîtroit au moins étrange de nos jours. On vit également des mystères en France , en Angleterre , en Allemagne , en Italie. On voit encore en Espagne des *autos sacramentales*. Par-tout on a commencé par des sottises avant d'arriver à des drames réguliers.

La marche de l'esprit humain dans la carrière dramatique , a été la même dans tous les pays. Nous la retrouvons dans l'histoire du théâtre Russe. Elle peut intéresser un moment , parce qu'elle ne remonte pas à un tems aussi reculé que celle des autres théâtres. C'est à la fin du dernier siècle , & assez avant dans celui-ci , qu'on admiroit à Moscou & à Pétersbourg les spectacles dont je vais donner une idée. Ces détails ne sauroient être indifférens au philosophe qui aime à rapprocher les mœurs & les usages des nations. On ne juge bien des progrès des hommes dans un art quelconque , qu'en considérant ce qu'il étoit à son berceau ; & il est précieux de trouver ce berceau si près de nous & de notre tems , chez un peuple voisin.

Du tems de Pierre-le-Grand , le théâtre Russe n'existoit point encore , puisque tout ce qu'on pouvoit appeller de ce nom , ne consistoit qu'en quelques *actes* , quelques *oratoires* , qui n'avoient lieu que dans l'Ukraine , ou plutôt à Kiew & à Moscou , où les moines employoient leurs novices & leurs pensionnaires à la représentation de ces farces prétendues pieuses.

La Bible fournissoit presque tous les sujets qui exerçoient l'imagination des moines , & la mémoire & les talens de leurs jeunes gens. L'histoire entière d'Abraham , depuis la vocation jusqu'à la troisième génération , entre leurs mains , ne formoit qu'une seule pièce. Le patriarche , distingué par une

longue barbe, voyageoit avec Sara, vêtue en grosse paylanne, & déjà surannée, ce qui n'empêchoit pas celle-ci de plaire au roi d'Egypte, qui paroïssoit avec elle dans le même lit, d'où un ange venoit le tirer malgré sa résistance. On s'étoit bien gardé, comme on voit, d'omettre la circonstance la plus piquante de cette histoire; & on préféroit l'action même au récit. On sembloit sentir déjà, qu'il étoit plus intéressant de la voir que de l'entendre raconter.

Parmi les drames de ce genre, qu'il est assurément difficile de qualifier, les *Noces de Tobie* méritent d'être remarquées. On fait qu'il épousa une Vierge mariée plusieurs fois, sans cesser de l'être. Tous ces mariages successifs étoient représentés. Les époux impatiens d'entrer dans leurs droits, se précipitoient dans le lit nuptial, où ils trouvoient la mort au lieu des plaisirs qu'ils se promettoient. Un vieux frere lai, qui jouoit le rôle du diable, venoit les étrangler, apportant pour cela la corde du puits de la maison; & afin qu'on ne se méprit pas à l'instrument du supplice, le sceau se trouvoit au bout.

Tobie, plus heureux, parce qu'il fut plus sage & plus continent, étoit endoctriné par l'ange qui lui servoit de guide, avant d'entrer dans la chambre nuptiale. On le voyoit s'asseoir à la tête du lit, résister aux tendres sollicitations de sa femme, que le diable, caché dans la ruelle, invisible au mari, mais visible aux spectateurs, la forçoit de lui adresser. Pour mettre fin à ces combats pénibles & certainement délicats, l'époux se jettoit à genoux, se prosternoit à terre, & prioit le ciel avec tant d'ardeur, que le diable fuyoit, chassé par un ange, qui, armé d'un gros bâton, le faisoit sortir de sa retraite.

Ces spectacles ridicules continuèrent long-tems, malgré les efforts que l'on fit quelquefois pour en avoir de meilleurs. La source d'où on les tiroit en justifioit la licence aux yeux des spectateurs. Ils n'en savoient pas encore assez pour sentir qu'on y défiguroit des mystères qu'il falloit respecter.

En 1743, les moines de Novogorod en donnerent un aussi absurde, mais moins indécent. Ils firent représenter cette année par leurs novices, un *Oratorio* à l'occasion de la fête de l'impératrice Anne. C'étoit une chose assez plaisante que de voir de gros garçons tonsus, représenter l'Amour, les Muses & les Graces; car il falloit bien mettre de tout cela dans une piece galante, à l'honneur d'une grande souveraine.

Pendant sa jeunesse, Pierre I se rendoit souvent dans le couvent d'Ikonopaskoi, où l'on représentoit le *Médecin malgré lui*, traduit en esclavon d'église, (celui dont se sert le rit de l'église Russe.) On y donnoit aussi des histoires sacrées. Le prince qui devoit un jour créer sa nation, prenoit beaucoup de plaisir au grand drame de la *sortie d'Egypte*. Il applaudissoit avec transport à l'espece de défi entre Moïse & les Magiciens de Pharaon. Les prodiges se faisoient sur la scene; & les decorateurs les exécutoient avec assez d'intelligence. Les sept plaies dont l'Egypte fut frappée offroient sans doute un coup-d'œil rare. Pour représenter celle des poux & de la vermine, les moines avoient rassemblé une troupe nombreuse de leurs serfs, qui paroissoient sur le théâtre couverts de haillons, se grattant les uns les autres, & faisant toutes les grimaces qui pouvoient donner de la vérité à leur jeu; & il en avoit effectivement.

C'est après avoir passé sa jeunesse à goûter ces spectacles bizarres & singuliers, qui annonçoient une



éducation barbare, que le grand homme se dévoila. Il falloit avoir pris part aux plaisirs de sa nation pour en rougir ensuite. Mais ce n'est pas de ce qu'il a fait qu'il doit être question ici.

La princesse Sophie & quelques gentilshommes de la première distinction formèrent enfin un théâtre de société. Il fut bien peu de chose ; mais cela alla déjà mieux que chez les moines, qui ne laissèrent pas de continuer à donner des farces pieuses.

Dimitri, Métropolitain de Kostow, armoit les vers Russes, & en faisoit d'assez bons ; il imagina de faire aussi des pièces, & pour cela, il mit ses homélies en actions rimées, qu'il fit représenter dans le *Krestova* ou oratoire du palais archi-épiscopal. On a de lui le *Pêcheur*, pièce allégorique ; *Esther* & *Assuerus*, drame qui fut répété encore pendant le carême, sous le regne de l'impératrice Elisabeth, sur le théâtre de la cour ; & la *Nativité de Jésus-Christ*. Tout étoit dans cette dernière pièce, à l'exception de la Vierge, qui, comme elle venoit d'accoucher, étoit censée ne pouvoir jouer un rôle sur pied. Cependant l'ingénieux archevêque ne croyant pas pouvoir se passer d'un personnage aussi important, trouva un moyen de ne pas troubler le repos de Marie, & de ne point priver le public de sa présence ; il la fit paroître en peinture sur le théâtre, où elle joua un rôle muet. Les Russes ont encore du même prélat la *Résurrection de Jésus-Christ*, avec des intermedes allégoriques.

Il n'y avoit eu jusques-là de théâtre en règle que chez les moines. La cour n'en avoit point encore ; la ville en eut un avant elle. Des élèves de chirurgie de l'hôpital de Moscou s'étant pourvus de paravens, en firent des décorations, qu'ils placèrent dans une salle vaste, où ils éleverent leurs tréteaux. Ils y représentèrent quelques traits de la vie

de Tamerlan, qu'ils avoient cousus les uns au bout des autres, & qui formoient un grotesque monstrueux dont on ne sauroit donner une idée bien juste.

Ces élèves avoient les premiers donné une pièce profane ; c'étoit une nouveauté qui ne laissa pas de faire fortune ; mais elle ne fit point oublier les sujets sacrés qui, depuis long-tems, étoient en possession d'attirer la foule, parce qu'ils étoient plus généralement connus. Cette troupe se mit enfin sous la direction du médecin Blumendorff, & établit ses spectacles dans le fauxbourg Allemand de Moscou.

Un de ceux qui firent le plus de bruit, fut l'*Annunciation* en langue Russe. L'ange Gabriel descendoit tout bonnement du plafond de la salle, par le moyen d'une grosse corde, & venoit annoncer à Marie qu'elle enfanteroit. » Voyez donc » celui-là, répondoit-elle, avec son radotage d'ac- » couchement. Pour qui me prends-tu ? approche, » approche, & tu verras ». Elle joignoit à ces paroles le geste un peu vif d'empoigner quelque meuble pour le jeter à la tête du messager céleste. On tiroit aussitôt la corde, & l'Ange remontoit en marmottant entre ses dents. *Je croyois bien faire, moi.* C'étoit un grand benet de garçon chirurgien qui jouoit le rôle de l'ange ; tous les autres étoient remplis de la même manière.

Le clergé qui avoit donné de justes raisons de croire qu'il ne se plaindrait point, puisqu'il n'avoit pas été plus décent, se fâcha contre les garçons chirurgiens, qui tâcherent d'avoir moins d'esprit, & qui se voyant abandonnés, ne tarderent pas à se séparer. Mais on n'y perdit rien ; ils furent dignement remplacés.

Les palefreniers des écuries impériales de Saint-Petersbourg se réunirent, & formèrent une nouvelle troupe pour le carnaval suivant. Ils donnerent leurs

spectacles dans un grenier a foin qui étoit vuide. Une autre troupe de la même force fixa les siens dans une maison qui n'étoit pas encore achevée. Chaque spectateur payoit, en entrant, depuis un jusqu'à quatre copeïkes (1), & entendoit des fortifés théâtrales, autant qu'il vouloit, pendant deux heures entieres.

Dès le tems de Pierre-le-Grand, il s'étoit présenté quelquefois des troupes étrangères très-mauvaises, qui cependant avoient eu du succès. Les unes étoient Françoises, les autres Allemandes. Les premieres estropioient rarement les beaux vers de Corneille & de Racine. Ce n'étoient pas ces écrivains qui réussissoient le mieux auprès des Russes. On ne donnoit de Moliere que ses farces; & on préféroit à tout, les ouvrages des auteurs qui s'étoient essayés à se traîner sur ses traces, & qui étoient parvenus à faire rire la multitude.

Ce ne fut qu'en 1730, sous le regne de l'impératrice Anne, qu'on commença à goûter des pieces d'un autre genre. Les Russes avoient déjà voyagé. La langue Françoisse commençoit à être plus répandue; elle étoit devenue une partie essentielle de l'éducation. Aucun homme bien né ne peut à présent l'ignorer. Le commerce avoit attiré une foule prodigieuse d'étrangers. Grand nombre de François établis à Pétersbourg, y avoient porté leurs mœurs, & rendu leur langue encore plus commune. On convient par-tout de la supériorité de leur théâtre sur celui des autres nations. Toutes les cours du nord, ou du moins les principales, avoient une comédie Françoisse. L'impératrice Anne en voulut

---

(1) Le copeïke vaut à peu près un sol de notre monnoie.

aussi avoir une. Ce nouveau genre de spectacles dégouta pour jamais des sottises des moines, des chirurgiens & des palefreniers. Le peuple seul continua de les applaudir, & la cour quelquefois ne dédaigna cependant pas d'y assister encore.

La Russie n'avoit point de spectacle national. Elle tenoit ses mœurs & ses connoissances des étrangers. Elle leur devoit aussi ses plaisirs. Le succès des piéces Françoises détermina les Allemands à lui en offrir à leur tour. Leur langue n'est pas moins en usage dans ce pays. L'Allemagne en est d'ailleurs moins éloignée ; les intérêts politiques & ceux du commerce ont établi une plus grande liaison entre les deux contrées plus rapprochées l'une de l'autre. La France seule n'a pu fournir aux Russes les lumiéres après lesquelles ils ont couru si tard. Ils ont appelé de tous les pays des hommes faits pour les instruire. Les Allemands en ont procuré un assez grand nombre, & y ont aussi porté leur langue, qui y est devenue nécessaire ; au lieu que la françoise est une affaire de goût, de mode & de politesse.

Il est résulté de l'alliage de tant de nations différentes établies en Russie, que les mœurs naturelles de ses habitans ont pris une teinte plus ou moins forte de celles de tous les peuples de l'Europe. Quiconque entreprendra d'y peindre les mœurs nationales, c'est-à-dire, celles des classes des citoyens qu'on expose sur la scène (1), doit les saisir avec

---

(1) Il n'est pas question ici des habitans des campagnes, ni même des villes éloignées, où le commerce n'amène point d'étrangers, & où ceux que la curiosité y conduit quelquefois, ne font que passer. Les mœurs y sont telles qu'elles étoient avant Pierre-le-Grand ; ce sont-là

cette bigarrure , qui fait que le Russe est à la fois François, Italien & Anglois. Le théâtre du pays qui est encore informe & dans l'enfance , se ressent naturellement de ce mélange ; il tient un peu de tous. Les ouvrages dramatiques de toutes les nations de l'Europe ont été traduits ou imités ; & ceux qu'on a voulu faire à leur exemple , approchent plus , quant au genre , de ceux des Anglois que de tous les autres.

On n'ignore pas combien le théâtre tient aux mœurs & au gouvernement. On vient de voir quel est l'état de celles-là. On connoît l'influence de celui-ci sur les élans du génie que tantôt elle excite , & que tantôt elle arrête. On fait , sur-tout , quelle est celle du despotisme. La volonté du souverain est en Russie la loi suprême. Le nouveau code dont on a tant parlé , & qui vient d'être rédigé , fait sans doute le plus grand honneur à l'auguste princesse qui en a conçu le plan. Il semble , en effet , avoir pour but de limiter l'autorité. Mais ses dispositions qui seront vraisemblablement observées par leur auteur , ne le seront par ses successeurs qu'autant qu'ils le voudront bien. Il leur faudroit un frein ; on ne devoit pas s'attendre qu'on leur en mît un. Aucun souverain sur la terre n'a jamais songé à se lier réellement les mains. S'il paroît restreindre son autorité , ne vous pressiez pas de juger. Attendez ; & vous verrez que la borne n'est qu'imaginaire , & que le pouvoir n'a rien perdu. Catherine a permis les remon-

les mœurs originales ; on les retrouve encore en partie & par-tout dans le bas peuple & dans les ordres des citoyens dont l'éducation a été négligée. On sent bien que ce ne sont pas celles-là que les écrivains dramatiques entreprendront de peindre.

trances ; mais les recevra-t-on ? Le Russe qui ignore la signification de ce mot , qui lui est absolument nouveau , relativement aux sujets & au prince , ne fera que des supplications , parce qu'il ne connoît que cette forme. L'empereur sera toujours le maître de les accorder , ou de les rejeter.

Les sciences appellées de si loin dans cet empire , où elles sont payées fort cher , n'y sont pas encore fixées. Elles sont cultivées par un très-petit nombre. L'académie impériale de Pétersbourg est célèbre par des noms étrangers. C'est dans la capitale , c'est à la cour , autour de la souveraine , que les connoissances se trouvent ; & l'effet de l'aspect du sceptre est de leur imposer silence sur les objets de gouvernement. Le peuple dans l'éloignement , ne participe point à ces lumieres. Le flambeau se trouve à une trop grande distance pour que ses rayons aillent jusqu'à lui. Barbare encore , il doit une soumission aveugle ; les châtimens la lui arrachent. Si depuis quelque tems on fait moins d'usage qu'aillours de la peine de mort , les autres supplices très-sévères sont multipliés , & infligés quelquefois pour des cas peu graves.

Ce peuple paroît avoir besoin d'éprouver de fortes secousses pour être ému. Avec ce caractère , nos tragédies seroient trop simples pour lui. Les plaintes d'Iphigenie , à l'approche du sacrifice auquel elle se soumet , ne lui arracheroient pas une larme. Il faut presser fortement son ame , faire souffrir la nature , la torturer , si je puis m'exprimer ainsi , pour la tirer de son inertie (1). De-là vient la pré-

---

(1) *Il faut*, dit Montesquieu , *écorcher un Moscovite pour lui donner du sentiment* : en voici un exemple. Un assassin avoit été condamné à mourir sous le *knout*. Il en avoit déjà

férence qu'il donne aux pièces Angloises & à celles qui ont été faites à leur imitation. Les pièces originales Russes sont de ce genre. Dans les tragédies le monarque est toujours un tyran , un despote devant lequel tout tremble. On y voit rarement des républicains ; on ne leur permettroit pas de s'exprimer avec la liberté qui les caractérise , & d'avilir les rois. La censure politique , non moins terrible que la religieuse , attend que le génie se montre pour l'étouffer , ou du moins pour lui couper les aîles.

---

reçu cent coups. L'exécuteur lassé se reposoit. Le patient, couvert du sang qui couloit de ses plaies , pouffoit des cris affreux. Le pope qui l'assistoit dans ces momens horribles , lui dit en le consolant & en l'exhortant à la résignation. » Comment as-tu pu tuer un homme pour dix » copeikes ? Ah , mon pere répondit le patient , si j'en » avois seulement tué encore neuf pour ce prix , j'aurois » pourtant gagné une rouble «.



## D E L A D A N S E.

**L**a danse contre laquelle les moralistes & les théologiens ne s'élèvent pas moins que contre les spectacles, est un exercice utile, qui entre à présent dans l'éducation de toutes les personnes bien nées. Elle contribue à développer les graces du corps; elle sert à rectifier quelquefois des défauts naturels ou acquis; & sous ce point de vue, elle ne peut, ni ne doit être négligée.

Cet art est de la plus haute antiquité; il fut même consacré de bonne heure par la religion de tous les peuples. On dansoit dans les cérémonies les plus importantes du culte; on célébroit de cette manière les fêtes des Dieux; on les remercioit ainsi des bienfaits qu'ils avoient accordés aux hommes; & en chantant leurs louanges, on dansoit pour leur témoigner son respect & sa reconnoissance. On appelloit danses sacrées celles que les Egyptiens, les Grecs & les Romains avoient instituées en l'honneur de leurs Dieux. Elles s'exécutoient dans les temples, aux sacrifices d'Isis, de Cérès, &c. Les bacchanales se dansoient dans les places publiques, & les danses rustiques dans les campagnes.

Ce ne furent pas les payens seuls qui eurent des danses religieuses; on en vit aussi chez les Juifs. Après le passage de la Mer rouge, ils dansèrent en actions de graces. Lorsqu'ils célébroient un événement heureux, où le bras du Tout-puissant s'étoit déployé manifestement en leur faveur, les Léuites exécutoient des danses particulières composées pour cette occasion. Elles furent également en usage dans les premiers  
temps



temps de l'église ; & les fideles dansèrent souvent aux fêtes solennelles.

Après ce coup-d'œil jetté sur l'origine de la danse, on ne peut qu'être surpris de ce que des rigoristes se sont élevés ensuite contre cet exercice, qu'ils ont pros crit & condamné, non comme un mal en lui-même, car ils n'ont pas été jusqu'à le regarder comme un mal, mais comme une occasion prochaine de le commettre.

Les écrits de la plupart des théologiens ne contiennent que déclamations sévères contre les bals. A les entendre, ce sont presque des lieux de prostitution. Il est vraisemblable que ceux qui se les peignent ainsi, ne les connoissent gueres. Ils ont pu, d'après des récits informes & souvent infidelles, se faire une idée peu juste de la liberté qui y regne. Ils ont confondu cette liberté avec la licence ; & il n'en a pas fallu davantage pour les alarmer, & pour les leur faire condamner. Quelques accidens qui ont pu arriver à la suite de quelques-unes de ces assemblées, mais jamais dans ces assemblées mêmes, leur auront fait croire qu'il étoit nécessaire de les proscrire ; & par degrés l'exercice même auquel on s'y livre, leur aura paru dangereux.

Il peut y avoir des abus dans les assemblées publiques : on en conviendra ; mais où n'y en a-t'il point ? Le temple même du Seigneur en est-il toujours exempt ? On sait qu'en Espagne & en Italie, les églises ne sont pas respectées par des hommes ardents & remplis de passions violentes. Elles y servent souvent d'asyle à l'amour, & quelquefois à l'amour heureux. En 1774, la veille de Noël, on en vit deux exemples au moins étranges à Naples, dans deux églises différentes.

Dans l'une, deux jeunes gens épris du même objet, également favorisés sans le savoir, & sans se

connoître , trouverent leur maîtresse à la messe de minuit , & sans respect pour le lieu , ni pour la cérémonie , s'empresèrent de se placer à côté d'elle. La demoiselle embarrassée , qui n'avoit jamais vu les deux rivaux que séparément , ne répondit point à leurs empressemens , & les traita l'un & l'autre avec une égale froideur. Leurs plaintes réciproques leur apprirent leur rivalité. Chacun ne manqua pas de chercher à éloigner le fâcheux. Ils s'échauffèrent ; la jalousie agit , & ils mirent l'épée à la main. Quand on a envie de se battre , on ne le fait pas dans un lieu sacré , en présence de 7 à 800 témoins. On les tépara , & on les envoya passer le reste de la nuit en prison.

La scène qui dans le même tems se passoit dans l'autre église , étoit moins sanglante ; mais plus scandaleuse encore. Un jeune homme & une jeune fille fort épris & fort imprudens , cachés dans une chapelle obscure & déserte , se donnoient auprès d'un confessional des preuves peu équivoques de leur tendresse mutuelle. Une dévote vint par hasard à ce confessional avec son directeur. On peut juger de leur étonnement au spectacle qui s'offrit à leurs yeux. La demoiselle & son amant déconcertés ne perdirent point la tête ; ils s'envelopperent de leurs manteaux , & disparurent avant que les spectateurs qui étoient venus les troubler , fussent revenus de leur surprise.

Les faits de ce genre ne sont pas rares ; on en pourroit trouver mille exemples loin de l'Italie & de l'Espagne. Mais parce qu'il en arrive fréquemment , doit-on fermer les temples ? Il s'y fait autant de mal & quelquefois plus que dans tous les lieux publics de dissipation. On ne fait peut-être pas assez d'attention à cette vérité , que le moine est bien souvent plus tourmenté par des tentations dans sa cellule , l'anachorete au fond de ses déserts , que le

prince , le grand seigneur , l'homme riche , au milieu de ces plaisirs que leur fréquence même rend moins redoutables. On pourroit opposer encore à ces théologiens austères qui ne pardonnent rien , un argument trivial sans doute , mais qui n'en est pas moins concluant : Vous qui condamnez les bals & tous les genres de divertissemens , vous ne défendez pas les festins ; vous n'exigez point qu'on les abolisse. Vous convenez que leur usage est attaché à la condition de certaines personnes qui tiennent un rang , & qui reçoivent du monde. Cependant vous n'ignorez pas que les festins entraînent encore mille fois plus d'inconvéniens que les heures que l'on donne à voir représenter de belles pièces de théâtre , à jouer des jeux de commerce , à se trouver à des fêtes élégantes. Il n'y a sans doute rien de plus nuisible , de plus dangereux , de plus bas , que de boire & de manger au delà des besoins de la nature ; & sûrement on peut défier de montrer rien de semblable dans l'usage journalier de tous ces autres plaisirs que votre injustice & votre sévérité proscrivent , parce que vous ne les connoissez pas , & peut-être parce qu'un usage ridicule , mais respecté , vous les interdit.

Des hommes austères , sans cesse occupés à combattre contre les mouvemens secrets de leurs passions , doivent craindre vraisemblablement un art qui , développant les graces d'un sexe enchanteur , peut exciter ces mêmes passions , & leur donner plus de force. Mais ont-ils raison lorsqu'ils paroissent croire qu'il a par-tout & toujours l'objet qu'avoit la danse nuptiale dans l'ancienne Rome , & qui étoit en effet si licentieuse , que le sénat se crut obligé non-seulement de la proscrire , mais encore de chasser tous les maîtres qui l'enseignoient.

Mon dessein n'est pas de faire ici une dissertation sur la danse. Je me borne à représenter humblement

aux moralistes qu'ils la traitent avec trop de rigueur ; que toutes les danseuses ne sont point des Hérodiades , & qu'elles ne songent pas à demander des têtes de St. Jean à leurs amans.

Leurs déclamations n'empêcheront point la jeunesse de danser , sans faire aucun mal ; quelquefois elles les rendront ridicules. Je leur exposerai un fait assez étrange , arrivé en Hollande , il y a quelques années , & je n'y joindrai point de réflexions.

Un vieil ecclésiastique de Groningue , un ancien de l'église maria sa fille. L'usage est de danser aux noces ; & il ne voulut pas y contrevenir à celles de sa fille. Une troupe de jeunes personnes très-aimables imagina de faire danser aussi le vieillard que cette cérémonie sembloit rajeunir. Elles le persécutèrent tellement , qu'il fut obligé de céder ; & il dansa en effet un menuet.

Le bon homme avoit malheureusement pour ennemis quatre ministres de la ville , jaloux de la considération dont il jouissoit. Piqués de n'avoir pas été invités à la nôte , ils cherchèrent à s'en venger. Ils fouillèrent dans le code ecclésiastique de la province , & déterrèrent une vieille loi de 1580 , qui ordonnoit la déposition de tout ancien de l'église qui auroit dansé , l'excommunioit , & le déclaroit incapable de reprendre jamais les fonctions de son ministère. Cette loi leur parut propre à servir leur vengeance. Sur le champ ils assemblèrent un consistoire ; ils déclamerent avec beaucoup de chaleur contre le péché énorme dont un prêtre venoit de se souiller en dansant. Ils insisterent sur le scandale donné par-là au peuple fidelle , & sur le tort fait à Dieu & à la religion. Après cet exposé , ils lurent la loi , & en demandèrent l'exécution ; ils avoient eu soin de s'assurer auparavant de la pluralité des suffrages. La déposition & l'excommunication furent prononcées. Ils furent chargés eux-mêmes de l'aller signifier au vieillard ; &

jamais commission ne leur avoit fait tant de plaisir.

Le ministre danseur , instruit de tout ce qui se tramoit contre lui , avoit de son côté visité le vieux code , de concert avec son fils , qui exerçoit avec distinction la profession d'avocat. Il attendit tranquillement ses ennemis qui triomphoient déjà , & qui vinrent lui annoncer son jugement avec cette pitié plus outrageante que le mépris. Le vénérable ecclésiastique s'humilia devant eux , & confessa qu'il avoit dansé ; mais il essaya de se justifier en alléguant que c'étoit aux noces de sa fille , dans sa propre maison , avec une société d'amis , & il sollicita l'indulgence de ses juges. Ceux-ci ne manquèrent pas de répondre que la loi devoit avoir son cours , & qu'il étoit impossible de l'adoucir. Ils l'exhorterent à reconnoître l'énormité de son crime , à s'en repentir , & ils le recommanderent charitablement à la miséricorde divine.

Le bon homme demanda à voir la loi qui le condamnoit. On fit quelques difficultés , mais enfin l'un tira le livre de dessous son manteau , fit la lecture de la loi , & la termina par une révérence pour se retirer avec ses compagnons. Un moment , Messieurs , leur dit alors le vieillard , puisque ce vieux code n'est point encore tombé en désuétude , j'ai à vous prévenir que vous êtes vous-mêmes dans le cas de la déposition & de l'excommunication , ainsi que la plupart de mes juges. A ces mots , il leur présenta à son tour un exemplaire du même code , & leur fit remarquer qu'ils ne l'avoient lu que d'une manière bien superficielle , puisqu'ils n'y avoient pas vu une autre loi qui pronçoit contre tout prêtre qui porteroit une perruque à la Française , sous quelque prétexte que ce fût , la même peine à laquelle la précédente condamnoit un ecclésiastique qui auroit dansé. Il leur déclara que dès le moment il alloit les dénoncer , & réclamer l'exécution de cette loi. Les ministres confondus , & pré-

voyant alors un éclat qui pourroit tourner à leur honte ; essayèrent de le fléchir. Il leur fit la réponse qu'il en avoit reçue , ajoutant seulement qu'il ne feroit pas fâché de les voir suspendus comme lui , & que s'il étoit obligé de faire amende honorable pour être rétabli , ils auroient le même sort.

Cette affaire plaisante fit beaucoup de bruit ; & son effet fut de faire abroger deux loix aussi ridicules & toutes celles qui leur ressembloient.

La sévérité du clergé Anglois , si on le laissoit faire , ne seroit pas moindre contre les bals & les danses. Elle a donné lieu , en voulant se manifester , à une anecdote non moins singulière , que je citerai aussi.

Les divertissemens du carnaval en 1773 furent très-brillans à Londres. On avoit fait de bonne heure les plus grands préparatifs. Plusieurs personnes riches s'étoient réunies pour donner des bals masqués. Elles avoient fait des souscriptions pour cet objet ; car tout se fait par souscription dans cette grande ville : on souscrit pour soulager des infortunés , pour faire du bien , & pour prendre du plaisir. Les entrepreneurs , dans le tems qu'ils faisoient leurs préparatifs , éprouverent des obstacles singuliers , si l'on peut leur donner ce nom , puisqu'ils ne les arrêterent point.

L'archevêque de Cantorbery & l'évêque de Londres s'alarmerent de ces bals dès qu'ils en furent informés , & lorsqu'ils n'étoient encore que des projets. Ce n'étoient cependant pas des nouveautés dans une saison comme celle du carnaval. Il leur plut cette année-là de les regarder comme des divertissemens criminels où tous ceux qui y avoient part , offensoient Dieu , & péchoient mortellement. Leur zèle qui les avoit vus avec indifférence les années précédentes , se réveilla en 1773 , & ils crurent leur religion intéressée à les empêcher. Ils écrivirent en conséquence aux chefs de l'entreprise , pour les exhorter à renoncer à ces plai-

firs dangereux & coupables. Ils leur dirent, entr'autres, que les mascarades qui devoient en faire partie, ne pouvoient qu'offenser la divinité, dont on se plaisoit à défigurer & à cacher l'ouvrage par ces déguisemens. Cette réflexion plus digne d'un théologien en froc & en sandale que d'un docteur décoré de la mitre, ne prit pas auprès de ceux auxquels on l'adressoit. L'Anglois fier de sa liberté, ne veut pas qu'on le gêne, même dans ses amusemens. Les entrepreneurs des bals répondirent ainsi aux prélats :

» Mylords ,

» Votre zele pour notre salut mérite toute notre  
» reconnoissance ; mais nous le trouvons un peu tar-  
» dif : il nous semble qu'il auroit dû parler l'année  
» derniere, ou se taire aujourd'hui.

» Nous vous répondons, Mylords, qu'il n'y a rien  
» de plus innocent que ces amusemens dont vous nous  
» faites un crime. Il ne tient qu'à vous de vous en  
» convaincre. Vous ne les condamnez que parce que  
» vous ne les connoissez pas. Faites-nous l'honneur de  
» venir les partager : nous avons des billets dont vous  
» pouvez disposer.

» Si les bals que nous nous proposons de donner  
» étoient tels que vous vous les figurez, la police ne  
» les souffriroit pas. Pourquoi voulez-vous empêcher  
» ce que le gouvernement permet & autorise ? Vous  
» ne direz pas qu'il n'est point instruit de l'opinion que  
» vous en avez ; vous la manifestez trop souvent dans  
» les temples. Permettez-nous de vous faire observer  
» que c'est là seulement que vous devriez la montrer.

» Votre démarche nous fait présumer que si vous  
» aviez pû espérer quelque appui de la part de l'au-  
» torité, vous l'auriez réclamée, & vous ne nous au-  
» riez point écrit. Vous ne priez que parce que vous  
» ne pouvez pas ordonner.

» Souffrez, Mylords, que votre zele anime le nô-

» tre , & qu'en reconnoissance de vos avis charitables ,  
» nous vous en donnions un à notre tour. Le spectacle  
» des prélats qui habitent cette capitale , pour calom-  
» nier les divertissemens des honnêtes gens , au lieu  
» de rester dans leurs diocèses , & de veiller sur leur  
» clergé , bleffé les yeux des gens du monde. Ren-  
» voyez à leurs fonctions ces riches bénéficiers qui vi-  
» vent ici dans l'indolence , laissant à des vicaires le  
» soin des ames qui leur sont confiées , & consom-  
» mant dans le luxe le salaire que la charité prodigue  
» & la religion de nos ancêtres ont destiné au paie-  
» ment de ce soin.

» Voilà des conseils , Mylords , que nous osons  
» vous prier d'agréer. C'est aussi notre zele qui nous  
» les dicte. Nous n'osons cependant pas nous flatter  
» qu'ils seront mieux suivis que les vôtres. Nous dan-  
» serons , & vous ne résiderez pas. Nous ne vous en  
» ferons point de reproches ; nous attendons de vous  
» la même indulgence.

» Nous sommes avec le plus profond respect, My-  
» lords , &c.





# DES ROMANS EN GÉNÉRAL,

E T

## DES DON QUICHOTTES EN PARTICULIER.

L'histoire nous montre les hommes tels qu'ils sont. Les romans nous les montrent souvent tels qu'ils devraient être. S'ils exagèrent quelquefois les vertus, ils exagèrent aussi les vices. J'aime à penser que si les Grandissons sont rares, les Lovélaces le sont également. Cette opinion peut n'être que celle d'un bonhomme ; mais elle me plaît, & j'y suis attaché. Je crois à la vertu plus qu'à la scélératesse, & celle-là me console de celle-ci.

Ce genre d'ouvrages est consacré tout entier à l'amusement. Les moralistes les proscrivent, & peut-être n'ont-ils pas tout-à-fait tort. On ne peut se dissimuler du moins que ces lectures ne soient celles de la jeunesse qui les dévore, & dont ensuite les mœurs, le caractère, l'esprit, ne sont plus que l'expression de ces lectures.

De jeunes filles en qui le germe des passions se développe, & dont l'imagination est ardente, s'impregnent, s'il est permis de s'exprimer ainsi, des sentimens qu'elles trouvent dans les romans. Elles s'imaginent que le monde ressemble précisément aux descriptions qu'elles y lisent : que l'âme n'a pas d'autre destination que de passer par toutes les situations que l'amour peut procurer. Dès-lors les idées des devoirs d'un état qui est leur véritable lot, leur vocation particulière, leur deviennent inconnues ou leur paroissent insipides & fastidieuses. Occupées uni-

quement du desir de plaire , jamais elles ne songent à être de bonnes épouses & de bonnes meres. De telles femmes mettent au monde des filles qui leur ressemblent , & le mal , car c'en est un , se perpétue , & s'aggrave de génération en génération.

Il y a long-tems que l'on a fait ces réflexions , & qu'on les répète inutilement. Il est difficile de détruire un goût qui semble né avec l'homme , & qui tient à la premiere & peut-être à la principale source des plaisirs. Elle est dans l'illusion à laquelle l'enfance se livre avec fureur , & qui est au moins une consolation dans la vieillesse. Ces deux termes de la vie se ressemblent en quelque sorte par les jouissances de l'imagination. Le jeune homme s'élançe dans l'avenir , & cherche à jouir d'avance. Le vieillard qu'effraye la perspective qu'il a devant lui , se retourne , regarde en arriere , & ne pouvant revenir sur ses pas , forcé de rester où il est , suit du moins des yeux la carriere qu'il a parcourue , & cherche à jouir encore du passé. Le souvenir de son printemps réchauffe quelquefois les glaces de son hiver ; & pendant que , sur le soir d'un jour brûlant , fatigué , hors d'haleine , il se rappelle le spectacle frais & riant de l'aurore , il oublie son épuisement , sa foiblesse , & trouve du bonheur dans l'illusion. Elle fait celui de tous les âges. Le desir & le souvenir sont deux jouissances. Le premier est supérieur à la jouissance même , & le second est sans doute encore quelque chose pour celui qui ne peut rien avoir de plus. La vie , je le répète , est un grand cercle dont les extrémités se touchent ; celui qui le commence & celui qui le finit , sont bien près l'un de l'autre ; & la vieillesse n'est qu'une seconde enfance , moins aimable seulement , moins gaie , moins brillante que la premiere.

On a beau les défendre , à ces deux âges , on

lira des romans. On ne devrait interdire que ceux qui sont dangereux , ou purement inutiles. Comme ouvrages d'imagination, ils ont leur mérite, on peut l'augmenter en leur donnant un but. Le tableau de la vie humaine sera toujours intéressant, s'il est vrai. Il exige dans celui qui le trace une connoissance approfondie du cœur humain, l'art de saisir & de suivre la marche des passions qu'il fait agir, & d'employer les ressorts qui en augmentent ou en diminuent la force. Ne proscrivons aucun amusement. Dans cette courte vie, ils ne sont pas déjà trop multipliés : ne dédaignons pas celui-ci. Un savant évêque nous en a donné l'exemple ; nous ne saurions nous égarer sur les traces d'un prélat. Le célèbre Huet dût peut-être autant de réputation au petit écrit sur les romans qui fut mis d'abord à la tête de *Zayde*, & qui fut depuis réimprimé séparément, qu'à ses gros traités de doctrine.

Les mêmes romans qui ont mérité l'attention d'un savant, peuvent aussi fixer avec fruit celle du philosophe, qui voudra saisir & marquer les progrès du goût & de l'imagination, les efforts successifs de l'esprit humain à travers les ténèbres de l'ignorance & de la barbarie, pour arriver de compositions informes & brutes à de plus parfaites. Ils lui offriront aussi des découvertes plus intéressantes. Son œil attentif cherchera dans les romans de chaque siècle, le ton général des mœurs de ce siècle ; car c'est dans ces productions qu'elles se trouvent peintes avec plus de vérité. Elles sont, en général, si je puis m'exprimer ainsi, le tableau de la vie courante. Nos vieux romanciers qui ne connoissoient gueres que le présent, dont l'esprit étoit peu orné, & qui avoient plus d'imagination que de connoissance, ne peignoient que ce qu'ils voyoient. Ils pouvoient exagérer la valeur de leurs héros, la beauté de leurs

héroïnes , la magnificence de leurs tems ; mais il est aisé de dépouiller leurs portraits des embellissemens de leur imagination , & de retrouver le modele que leur avoit fourni la nature. Considérés sous ce point de vue , les ouvrages de ce genre , si méprisés par les gens graves , ne sont point indignes des regards du philosophe ; & la bibliotheque des romans qui n'est qu'un recueil amusant dans bien des mains , peut en devenir un utile dans les siennes.

Mon intention n'est pas de faire ici une dissertation sur les romans. Le savant évêque d'Avranches a traité *ex professo* de leur origine. Les anciens en ont eu comme nous. Cependant lorsque nous avons voulu en avoir à notre tour , nous ne connoissions plus les modeles qu'ils nous avoient laissés , & nous avons été obligés d'en prendre ailleurs.

C'est à l'Orient que l'Europe moderne paroît devoir ses premieres fictions romanesques. Ce n'est pas qu'elle ait été les y chercher dans le tems des Croisades , comme on l'a prétendu. Ces fictions sont beaucoup plus anciennes parmi nous. Elles nous ont été apportées par les Arabes , établis en Espagne , & long-tems auparavant encore par les hordes qui , parties du Nord-Est de l'Asie , s'avancerent vers le Couchant , & vinrent habiter ou soumettre différentes contrées de l'Europe.

Le premier coup-d'œil jetté sur les romans en remontant , nous présente la chevalerie & la galanterie , se partageant cette branche de la littérature. Les héros faisoient de grands coups d'armes , aimoient bien , & se battoient encore mieux. Les femmes plus retirées qu'aujourd'hui , plus resserrées , plus surveillées , n'avoient pas moins de penchant à la tendresse , & l'intrigue & l'adresse accompagnoient bientôt l'amour.

La galanterie maure donna un nouveau ton à la

galanterie romanesque ; on chercha moins à séduire une femme & à tromper son mari ; on songea davantage à plaire. Cette marche générale a subi une infinité de vicissitudes. La France qui ne donnoit pas alors le ton au reste de l'Europe , n'eut longtemps que des fabliaux , après lesquels elle emprunta des Espagnols ses chevaliers & ses maures galans. L'héroïsme reparut après les troubles de la Fronde. L'amour s'y joignit , & le devoit naturellement dans une cour telle que celle de Louis XIV. A l'héroïsme & à la galanterie succéda le libertinage. Les héros n'aimèrent plus que le plaisir ; la séduction fut réduite en art , & les romans n'offrirent plus que le tableau des efforts de celui-ci contre la foiblesse. De nos jours on a senti le mérite d'intéresser le cœur , & l'abbé Prévost qui a fait tant de mauvaises copies , nous a attachés par le merveilleux & par le sentiment.

Les variations qu'a subi ce genre sont presque infinies. Les Espagnols y ont fait d'abord une grande fortune. Leurs romans de chevalerie ont passé dans toute l'Europe , & y ont été admirés jusqu'au tems où Cervantes s'en est moqué. Il y avoit de l'adresse à employer un roman de chevalerie à décrier tous les autres. Ce but étoit plaisant ; l'exécution y répondit , & son succès ne dût point étonner. Mais on eut peut-être tort , & on l'a sans doute encore de regarder le *Don-Quichotte* comme une production originale. Ce n'étoit qu'une copie , charmante à la vérité , dont les anciens avoient déjà donné des modèles. En parcourant leurs romans , on en trouve plusieurs écrits dans le même esprit.

Lucien , sans remonter plus haut , s'étoit moqué des voyageurs qui ne revenoient dans leur pays , après en être sortis , que pour s'égayer aux dépens de la crédulité de leurs compatriotes casaniers. Son

*Histoire merveilleuse*, faite à l'imitation de leurs relations, en étoit la satire. Il employa les mêmes armes contre les fables Milesiennes. De son tems on étoit persuadé des effets de la magie : on attribuoit aux professeurs de cet art le pouvoir de métamorphoser les hommes en animaux. Quelques écrivains mêmes, & entre autres Lucius de Patras, révoient & écrivoient sur ces matieres, avec une bonne foi comparable à celle des bonnes gens qui les lisoient. Le livre de l'*Ane de Lucius* que publia Lucien, ne pouvoit paroître plus à propos. Apulée combattit avec un égal succès & de la même maniere ces opinions ridicules dont il avoit failli d'être la victime ; car il fut accusé d'avoir employé la magie pour se rendre maître du cœur & de la fortune d'une belle & riche veuve, qui n'avoit cédé qu'aux graces de sa personne & aux agrémens de son esprit. Il ne falloit pas moins que l'histoire de son âne, pour imprimer sur cette superstition le ridicule qu'elle méritoit.

Si Cervantes imita les anciens, il a été fréquemment imité lui-même. Sa premiere copie, car il ne faut pas parler de ses continuations, est la *Vie de l'admirable D. Inigo de Guipuscoa, chevalier de la Vierge*. Elle fut écrite dans un tems où les Jésuites tout-puissans inspiroient une jalousie qui voulût les punir par le ridicule, & qui y parvint en effet. Le principal & le seul mérite de cette production, étoit de flatter la haine de leurs ennemis, qui lui donnerent d'abord une sorte de vogue. Elle fut bientôt oubliée, & même long-tems avant la dissolution du corps qu'elle attaquoit. Le Chevalier de la Vierge avoit eu l'esprit gâté par les romans ascétiques, comme celui de la triste figure par ceux de chevalerie.

Je ne parlerai point du *D. Quichotte François*,

la plus mauvaise de toutes les copies de l'Espagnol. J'observerai seulement en passant qu'il eut été possible d'en faire un roman encore plus piquant que l'original, en peignant l'effet des romans sur des esprits jeunes, naïfs & sensibles. Ce canevas eut pu produire des détails attachans & philosophiques; au lieu d'armer le héros, & de lui faire chercher des aventures dans les bois & dans les campagnes, il falloit le conduire à la ville, à la cour, & le répandre dans le monde. Cette production n'a point eu le succès d'*Inigo*, parce qu'elle ne pouvoit être soutenue par un parti intéressé à donner de la vogue à une fingerie plate d'un ridicule imaginaire, d'autant moins piquant qu'il ne tombe sur rien; au lieu que la satire de Cervantes avoit pour objet des livres alors fort connus.

Le célèbre Wieland en Allemagne, avec plus de talens que Marivaux, a fait une méprise comme lui. Il a cru pouvoir employer avec avantage les armes de Cervantes contre les contes de Fées. Il n'a pas senti que ces sortes d'ouvrages bien différens des romans de chevalerie que tout le monde lisoit, ne sont gueres que les livres des enfans, des bonnes & des nourrices; & qu'ils ne méritoient pas la dépense d'esprit qu'il a faite.

Les Anglois, comme les François & les Allemands, n'ont pas dédaigné de s'ingérer Cervantes, & n'ont pas été plus heureux. Mistris Lenox, en 1752, publia un *D. Quichotte femelle*. Son héroïne est fille d'un homme d'état, née après sa disgrâce, & élevée dans la retraite. Elle trouve après la mort de sa mere une bibliotheque de romans qu'elle dévore avec transport, & qui font sur sa tête & sur son imagination un effet semblable à celui dont le héros de la Manche fut la victime. Elle se persuade que l'amour est la principale affaire de la

vie ; les plus petits accidens lui semblent un commencement d'aventures ; elle voit un amant déguisé dans chaque inconnu qui s'offre à ses yeux. La manière grave dont elle traite toutes les minuties , les imaginations auxquelles elle se livre , les imprudences qui en sont la suite , donnent lieu à des scènes quelquefois plaisantes , mais qui ne sont pas assez variées , & dont le but moral aussi n'est pas assez décidé.

Cet ouvrage promptement oublié , parce qu'il eut pu être mieux fait , est effacé par l'*Eleve du plaisir* , qui est une satire amère des lettres du feu Lord , comte de Chesterfield , dans lesquelles il donnoit à son fils des leçons qui ont paru bien extraordinaires. On prétend que , désespérant d'en faire un homme honnête , un citoyen utile , il chercha à en faire du moins un libertin aimable. C'est ainsi que son éditeur a essayé de le justifier. » Ce Lord , dit le docteur Marti , avoit fait son occupation constante & la plus chère d'une éducation qui l'intéressoit. Il avoit donné tous ses soins à son élève ; leur succès ne répondit point à son attente. Affligé de ne pouvoir réaliser le modèle de perfection qu'il s'étoit tracé , & auquel il vouloit porter son sujet , il chercha dans son génie quelque expédient pour lui inspirer au moins le desir de plaire ; & comme le mal étoit grave , effrayant , incurable enfin , il eut recours à des remèdes désespérés. Il imita ces empiriques qui , fréquemment , emploient le poison pour soumettre des maladies indomptables , & quelquefois moins dangereuses que celles qu'ils donnent à leurs victimes en voulant les guérir «.

Le héros du roman élevé dans les principes du Lord est le pendant de Lovelace. Il en a quelquefois l'énergie & les graces. Cette double copie de deux chefs-d'œuvre de *D. Quichotte* & de *Clarisse*  
se



se soutiendra , parce que les lettres de Chesterfield seront toujours lues , & qu'il convient que le contre-poison soit à côté du venin qu'elles contiennent.

Les Anglois ont aussi des *D. Quichotte ecclésiastiques*. On y attaque la manie des méthodistes , leur fanatisme , leur fureur de convertir. Mais ce genre de ridicule tient aux sectes & aux mœurs du pays ; il n'est pas connu hors de l'isle , & ne doit pas en sortir.

Toutes les imitations de *D. Quichotte* n'ont été heureuses nulle part hors de sa patrie. Il faut y rentrer pour en trouver une qui a fait du bruit , & qu'on y place immédiatement après Cervantes. C'est *La Historia del famoso predicador fray Gerondio de Camposís*. Elle doit sa fortune au ridicule grave qu'elle attaquoit , & sur-tout à la rumeur qu'elle occasionna. L'éloquence de la chaire très-négligée en Espagne , & abandonnée à des orateurs qui rappeloient nos Mignots , avoit besoin d'une réforme. En vain quelques hommes de mérite s'élevoient contre le mauvais goût ; l'ironie devenoit nécessaire , lorsque les remontrances & les conseils étoient inutiles. Joseph François Iola , Jésuite , imagina de l'employer. En 1753 , il publia le premier volume de son histoire. Mais prévoyant le mécontentement & l'humeur de ceux qu'il attaquoit , & sentant qu'il lui feroit plus facile de les braver , s'il gardoit l'anonyme , il cacha son nom sous celui de François Lobon de Salazar , curé de l'église de Saint-Pierre de Villegarcia.

Tout ce qui pensoit sérieusement en Espagne applaudir à cette production , ou du moins à son but ; elle trouva même grace devant l'inquisition , qui encouragea l'auteur inconnu à continuer son ouvrage , & à ne pas le lui serrer impatiemment. L'inquisiteur chargé de la censure s'exprima ainsi : » C'est ici un de

ces moyens heureux dont une nécessité indispensable force de se servir pour détruire un mal contre lequel des moyens plus doux ont été sans effet. Nous ne désapprouvons pas même la dose un peu forte de sel caustique qui a été employée; car on ne guérit pas un cancer avec de l'eau de rose ».

Cela n'empêcha pas les prédicateurs attaqués de se plaindre. Ne pouvant recourir à l'innovation, qui en avoit approuvé & autorisé la publication, ils s'adressèrent au roi. Ils ne manquèrent pas de faire usage de cette arme, si souvent employée, & toujours avec trop de succès : Ils représentèrent que cette critique scandaleuse détruisoit le respect dû au nom ecclésiastique, & prostituoit les moines aux yeux du public, ce qui étoit le présage infallible de la ruine totale de la religion. Quelque ridicules que fussent ces griefs & ces motifs, il se trouva des évêques qui les appuyèrent. Le conseil de Castille eut ordre d'examiner de nouveau l'ouvrage, il fut supprimé, & l'impression du second volume défendue. Les exemplaires du premier furent saisis, & ils étoient devenus très-rare même à Madrid. L'Auteur, lorsque les Jésuites furent chassés d'Espagne, en confia le manuscrit à un ami que l'on croit être M. Baretti, qui en a publié une traduction angloise, & qui a sollicité vainement une souscription pour l'impression de l'original. Il y a beaucoup d'apparence qu'elle n'aura jamais lieu, à moins que la défense ne soit levée en Espagne. Par-tout ailleurs on ne s'en embarrassera gueres. On se contentera de la traduction qui l'a fait connoître. L'ouvrage d'ailleurs n'a pas soutenu sa réputation; & la raison en est bien simple. C'est dans le pays où existe le ridicule que le livre qui l'attaque devoit produire de l'effet.

Aux ouvrages qui rappellent *D. Quichotte*, on pourroit en joindre beaucoup d'autres. *Canide* lui,

même est un enfant de cette nombreuse famille , mais il a bien plus de graces , de brillant & de gaieté. Il est sur-tout supérieur par cette philosophie qui le distingue , qui , sans lui ôter son air de famille , lui en donne un de nouveauté , d'originalité , qui fait oublier tous ses freres , jusqu'à leur aîné , pour ne s'occuper que de lui.



# D E L ' A M A D I S

## D E B E R N A R D T A S S E.

On parle beaucoup depuis quelque tems du fameux roman d'Amadis ; il étoit plus célèbre que connu jusqu'au moment où il a été ressuscité par une plume élégante. On s'est empressé de recueillir à cette occasion tout ce qui appartient à l'histoire de cette production plus lue en Espagne qu'en France, où cependant elle semble avoir pris son origine. Mais on n'a rien dit du bruit qu'elle a fait aussi en Italie. C'est pour suppléer à ce silence que l'on se permet ici quelques détails : ils ne seront pas longs.

La nation ingénieuse qui a cherché en France les Roland, les Renaud, &c. qu'elle a chantés si souvent, n'a pas dédaigné Amadis, dont les amours & les aventures sont le sujet du quatrième de ces ouvrages singuliers, bizarres, mais attachans, qui tiennent du roman & de l'épopée, & qu'elle désigne par le nom de poèmes-romans (1).

Le nom de l'Auteur de l'Amadis Italien est en-

(1) *Le Morgante, l'Orlando amoroso, l'Orlando furioso, l'Amadigi.* Ce n'est que de nos jours qu'on leur a associé le *Ricciardetto*, qui est le cinquième poème-roman. Il y en a plusieurs autres de ce genre, mais les Italiens ne distinguent que ceux-ci. On n'a pas besoin d'ajouter ici qu'en les nommant, on suit l'ordre de leur publication, & non celui du mérite. On fait que le premier rang appartient sans contestation à l'Arioste.

core une raison de ne pas l'oublier. C'est Bernard Tasse , pere de Torquato , si célèbre par la *Jérusalem délivrée*. Attaché au prince de Salerne , qu'il suivit dans ses voyages en France & en Espagne , il eut l'occasion de passer quelque tems à la cour de Charles-Quint , où ses talens poétiques le firent très-bien accueillir. Les Espagnols qui raffoloient alors de l'Amadis , l'inviterent à prendre ce roman pour le sujet d'un nouveau poëme ; ils échauffèrent assez son imagination pour le décider.

Son dessein fut d'abord d'en faire un poëme épique régulier , dont l'action seroit une. Il devoit chanter le désespoir d'Amadis , causé par la jalousie d'Orlane , faire entrer épisodiquement les principales aventures du roman , & terminer le tout par la bataille entre Lisvard & Cildadan. Il se proposoit aussi d'employer les vers que les Italiens appellent *Sciolti* , plutôt que les octaves. Speroni un de ses amis l'en détourna , en lui faisant observer le peu de succès qu'avoient eu ces vers *Sciolti* dans l'*Italia liberata* de Trissin.

Bernard Tasse fut bientôt forcé de revenir sur ce plan , dont la régularité épique l'avoit séduit. Il avoit déjà composé dix livres de son poëme , lorsqu'il essaya de les lire à la cour du prince de Salerne. Il remarqua que la salle où il faisoit ses lectures , remplie d'auditeurs , lorsqu'il les avoit commencées , s'étoit vidée insensiblement , & qu'il n'en restoit presque plus à la fin. Il en conclut que cette unité d'action qui lui avoit semblé si belle & si imposante , paroissoit froide , languissante & monotone à des hommes accoutumés à la marche rapide , hardie & variée , prise d'abord par Fulci , ensuite par Boyard , & enfin par l'Arioste qui l'avoit tellement accréditée , qu'il étoit difficile d'en prendre une autre , & d'attacher le lecteur.

Cette observation & l'ordre formel du prince décidèrent Bernard Tassé à abandonner son premier plan ; il en conçut un second qui ne pouvoit assurément être plus vaste : en se rapprochant de l'Arioste , il voulut le surpasser au moins par l'étendue du poëme , car le sien ne contient pas moins de cent chants. Le roman lui en a fourni le fond ; mais il en a renversé l'ordre , il en a retranché beaucoup de traits , & en a suppléé d'autres de son imagination qui offrent souvent un merveilleux brillant & un intérêt attachant. En imaginant de nouvelles aventures , il a créé de nouveaux personnages qui ne sont point sans mérite , mais qui n'empêchent pas de regretter qu'il ait un peu défiguré le caractère de Galaor , qui est si gai , si aimable dans l'abrégé de M. le comte de Tressan.

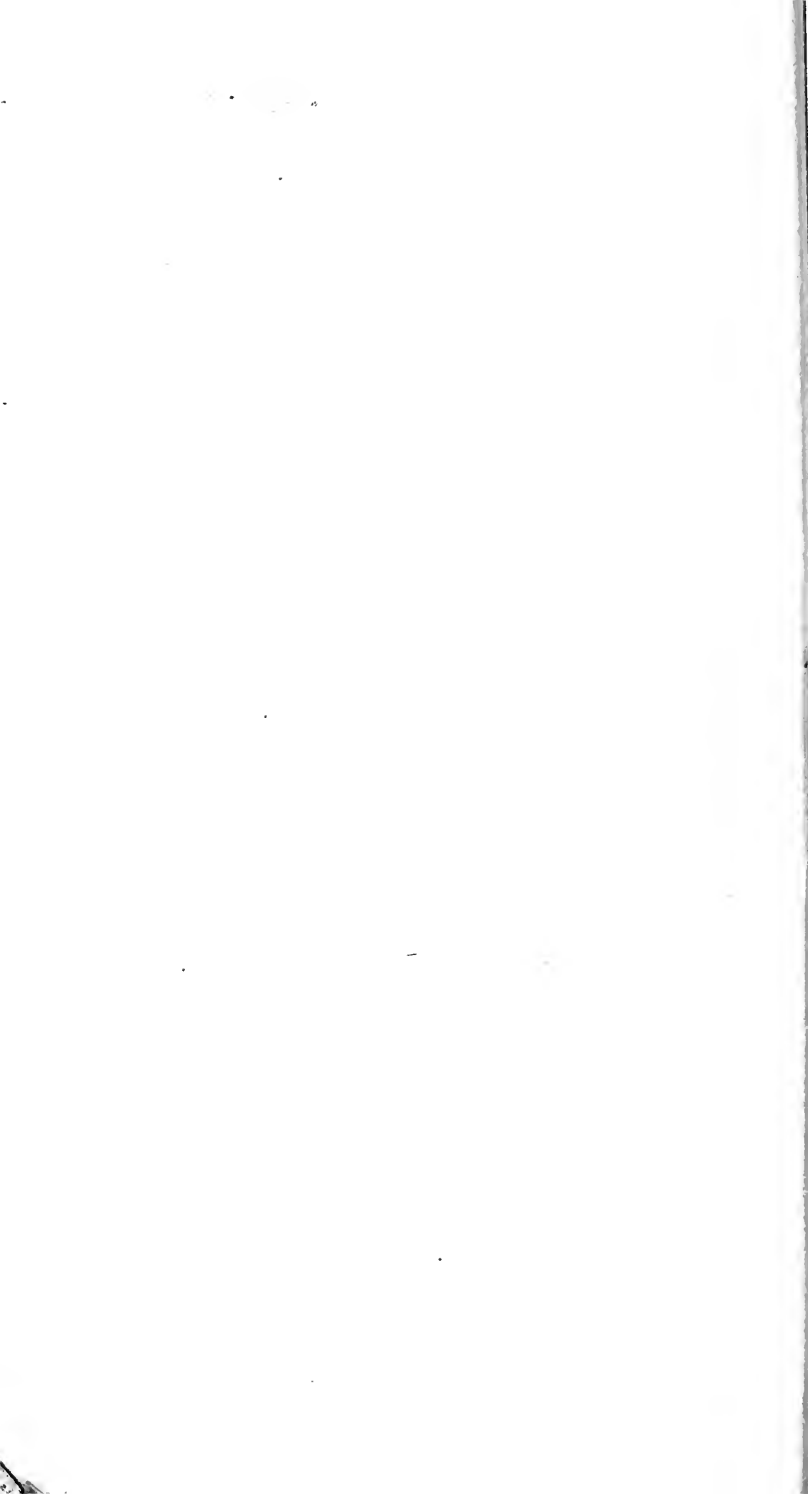
Ce grand poëme , lorsqu'il fut fini , offroit une singularité qu'il faut remarquer en passant. Le poëte s'annonçant comme s'il lisoit lui-même son ouvrage , & supposant qu'il commençoit ses lectures le matin , & qu'il les finissoit le soir , avoit imaginé d'ouvrir chaque chant par une description de l'aurore , & de le terminer par une description du soir. Ce fut encore son ami Speroni qui lui fit supprimer la plus grande partie de ces descriptions. Cette anecdote nous a été conservée par une foule d'écrivains contemporains qui trouvoient cette idée merveilleuse , & qui faisoient un grand crime à Speroni d'avoir engagé Bernard Tassé à varier davantage le commencement & la fin de ses chants. Malgré les plaintes de ces écrivains , celles même du fameux Torquato qui les a répétées , les gens de goût penseront comme Speroni. Cent descriptions du matin & cent descriptions du soir , annonceroient sans doute une grande fécondité dans le poëte qui sauroit les varier ; mais elles devroient , malgré tous ses efforts , fatiguer à la longue.

Je ne prétends pas entrer ici dans des détails sur ce poëme, ni marquer les inventions que Bernard Tasse a ajoutées au roman (1). La plupart annoncent une belle imagination, & les vers un écrivain élégant & facile. Je n'ai voulu qu'indiquer ce poëme pour suppléer au silence de M. le comte de Tressan, & à celui de la bibliothèque des romans qui pourroit trouver aisément l'occasion de le réparer : le pere du Tasse, je le répète, quoiqu'inférieur en gloire à son fils, ne mérite pas d'être oublié.

J'observerai en finissant que Bernard ne prévoyoit pas jusqu'à quel point Torquato le surpasseroit. Le jeune Tasse, lorsqu'il perdit son pere, n'avoit encore composé que son *Rinaldo*. Etienne Guazzo raconte qu'Annibal Magno-Cavallo parlant un jour au vieillard de la réputation de Torquato qui étoit déjà presque au niveau de la sienne, en reçut cette réponse : *Mio figlio di dottrina mi avvanzerà, ma di dolcezza non mi giungerà mai.*

(1) Les principales sont les aventures de Floridant, Prince Espagnol, que pour faire sa cour à Charles-Quint, il fit entrer dans un poëme dont le héros & les principaux personnages sont François. Il détacha ensuite cet épisode, dont il fit un poëme séparé, que la mort ne lui permit pas d'achever. Torquato qui publia le *Floridante* de son pere, passe pour y avoir mis la dernière main.

*Fin du premier Volume.*





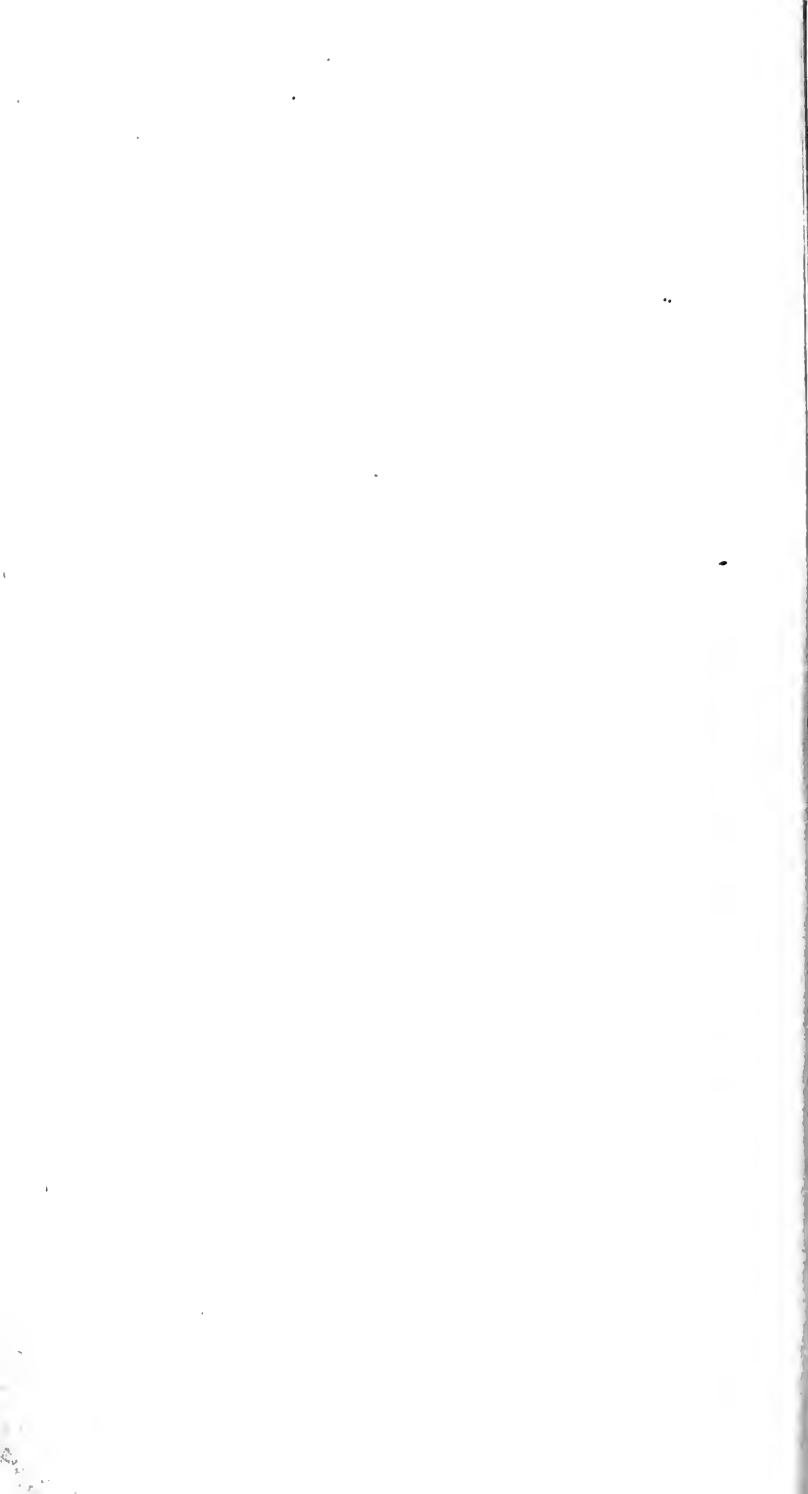
# T A B L E

## D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

<i>D</i> édicace.	Pag. iiij
<i>Préface de la Vestale.</i>	1
<i>Ericie ou la Vestale, Tragédie.</i>	15
<i>Préface de Loredan.</i>	69
<i>Loredan, Drame.</i>	79
<i>Préface de Vezins.</i>	159
<i>Vezins, Drame.</i>	165
<i>Des vœux Monastiques.</i>	219
<i>De la Tolérance.</i>	233
<i>Le Sermon &amp; son effet.</i>	242
<i>Des Spectacles.</i>	248
<i>Du Théâtre Russe.</i>	259
<i>De la Danse.</i>	272
<i>Des romans en général, &amp; des Don Quichottes en particulier.</i>	281
<i>De l'Amadis de Bernard Tasse.</i>	292

Fin de la Table du premier Volume.











BINDING LIST SEP 1 1981

PQ            Dubois-Fontanelle, Jean Gaspard  
1981            Nouveaux mélanges sur  
D5            différens sujets  
1781  
t.1

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

